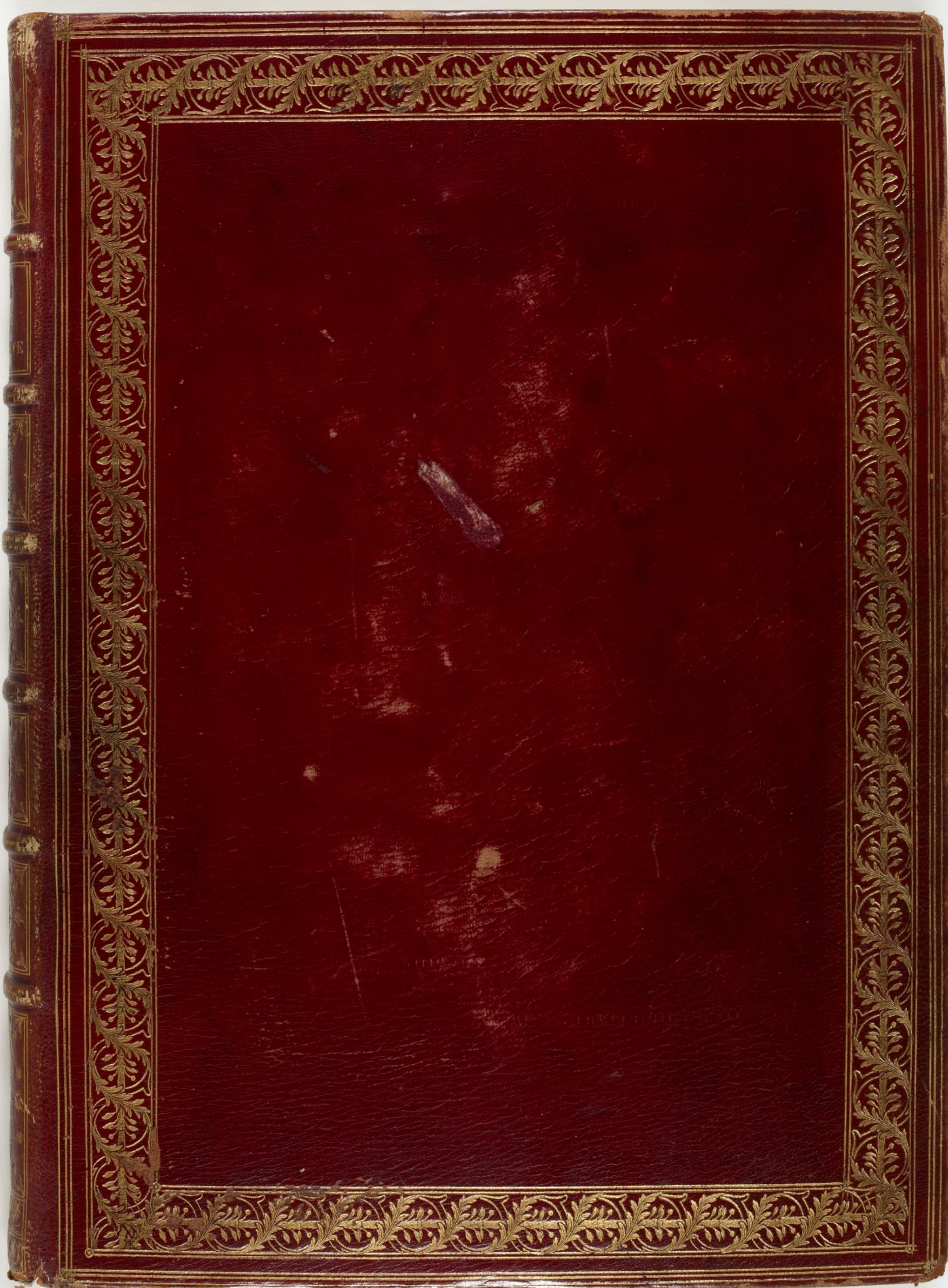
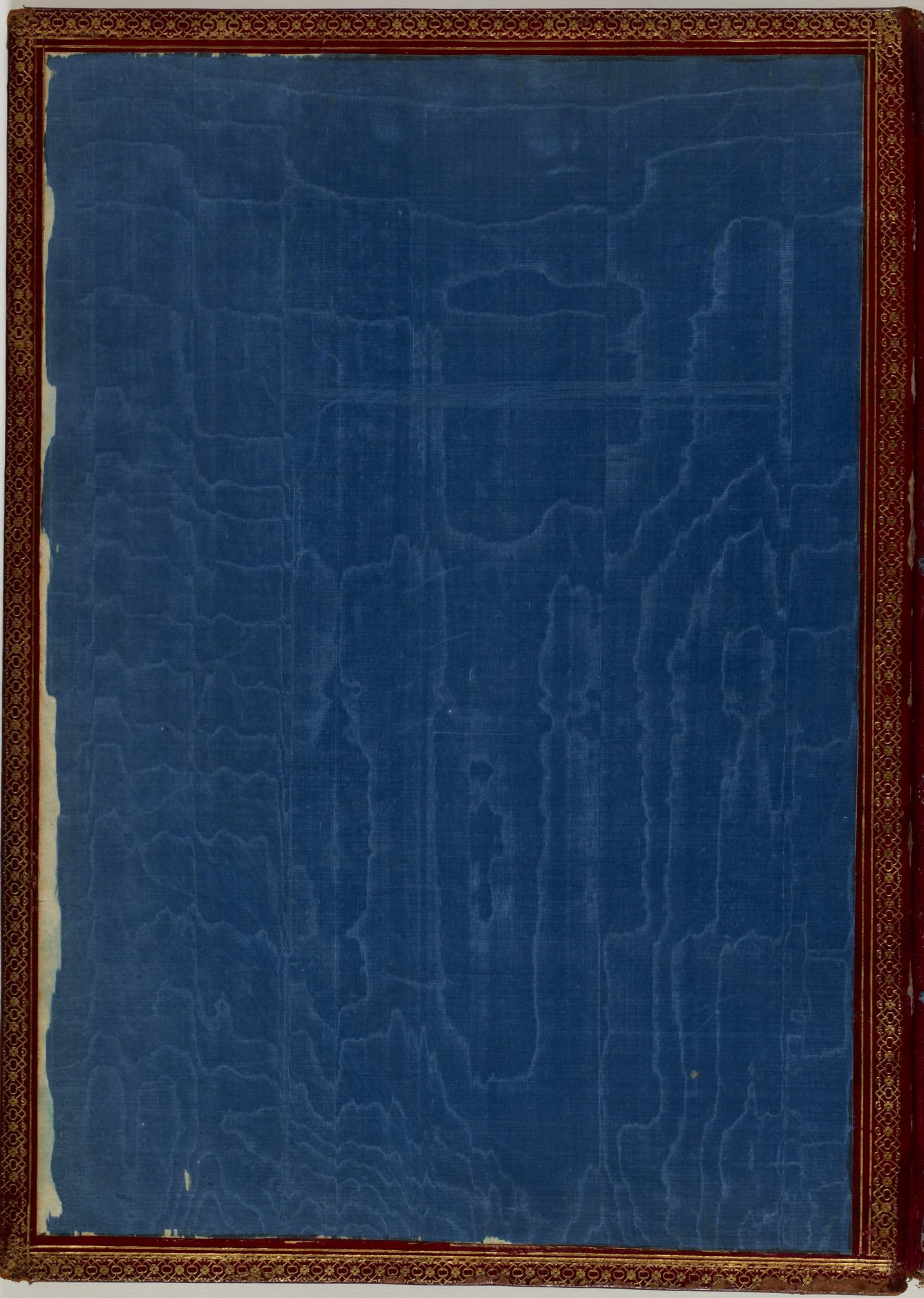
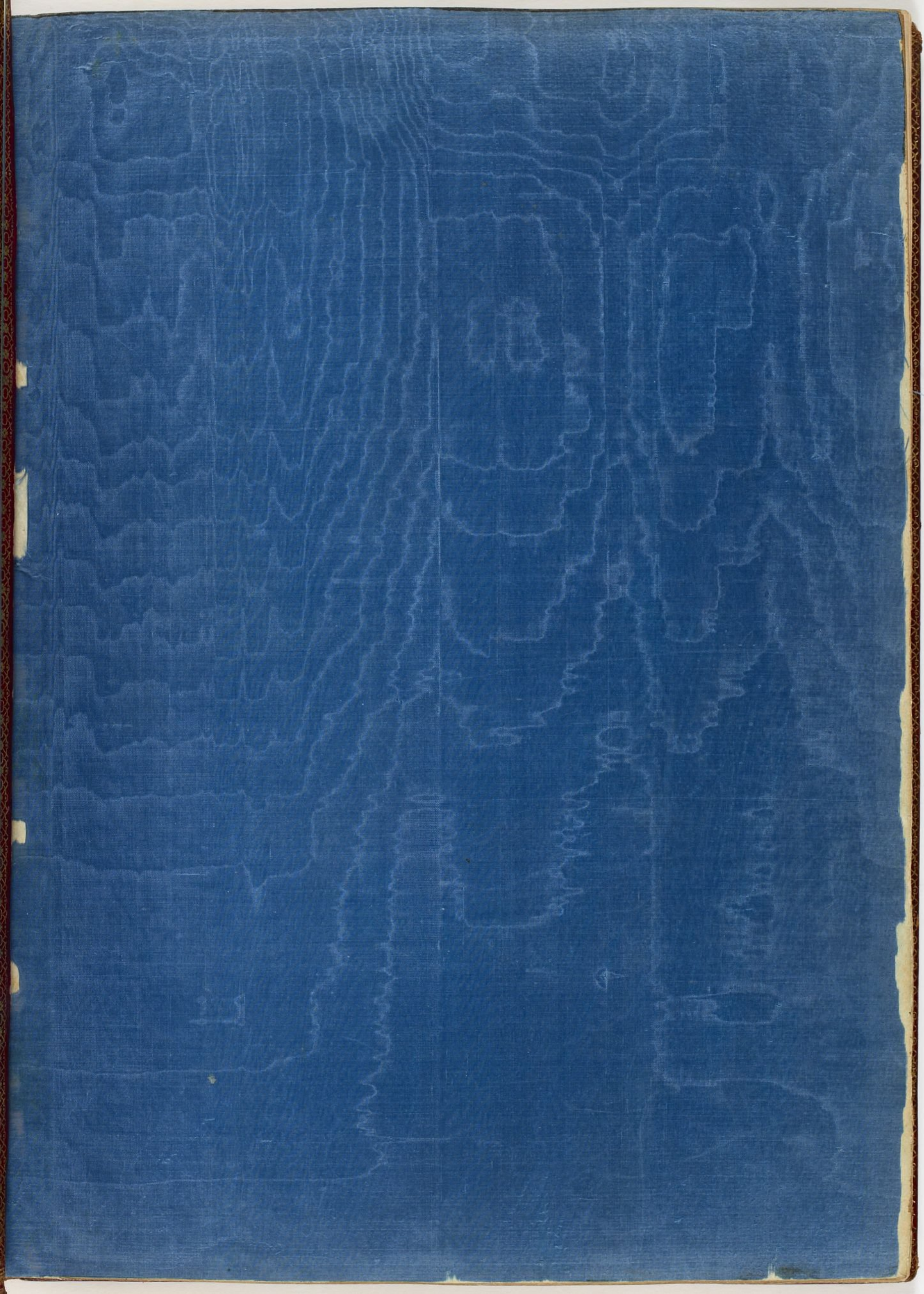








P. 10



Ces deux volumes m'ont été remis
par le relieur Charon qui les tirait du
Libraire LeBlanc.

Les dessins sont les originaux
de Fragonard.

Quelques-uns ont été gravés pour
une édition qui n'a point été
terminée.

20 mai 1841.

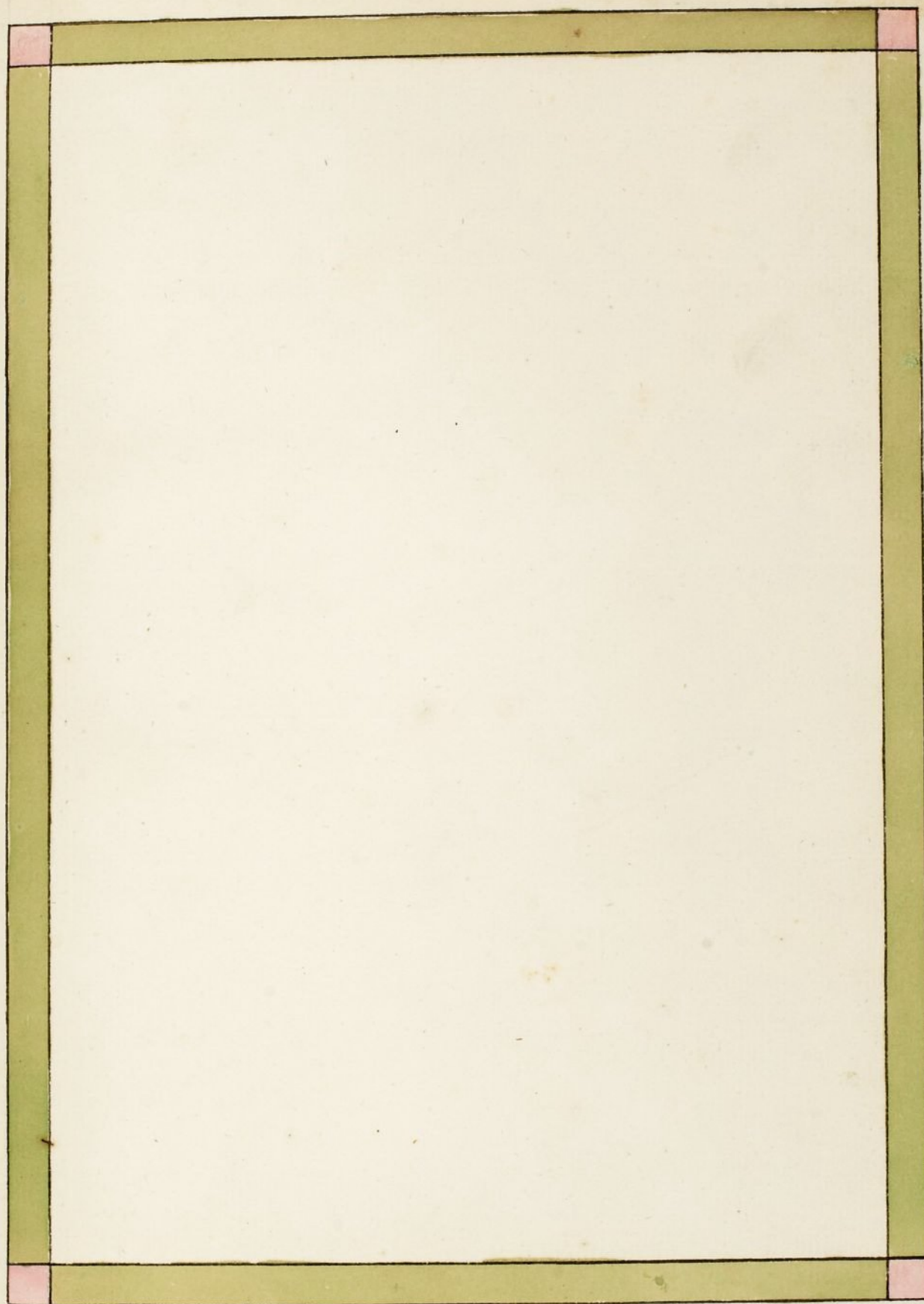
Ce Recueil avait été commandé par un célèbre curieux,
M. Gaignat. L'écriture est de Monchaussé. Les culs-de
lampe sont d'un peintre nommé de Marolles, qui a imité Choffari.

De la bibliothèque de Gaignat, le livre passa dans celle de
M. de Choiseul, ministre de la guerre, pour le prix de dix
mille livres. Il passa ensuite aux mains d'un M. Paris, parent
de Paris de Montmartel, dont la bibliothèque fut vendue publi-
quement, en 1789, en Angleterre.

Cette note du Feuillelet de Couches
est fautive et se rapporte à un
autre exemplaire.

Henri Berardi

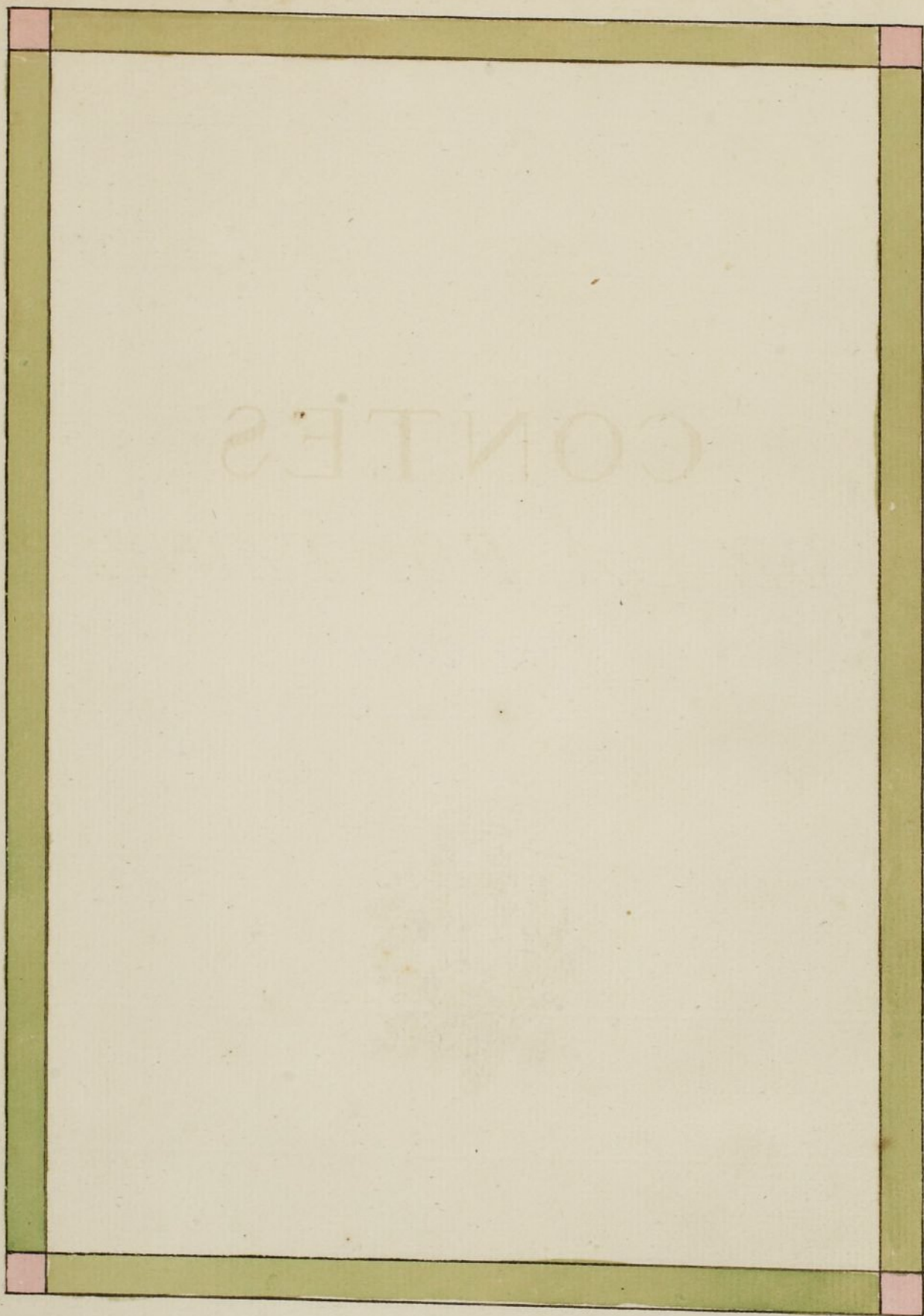
Ruyter's Sallet



Tome I

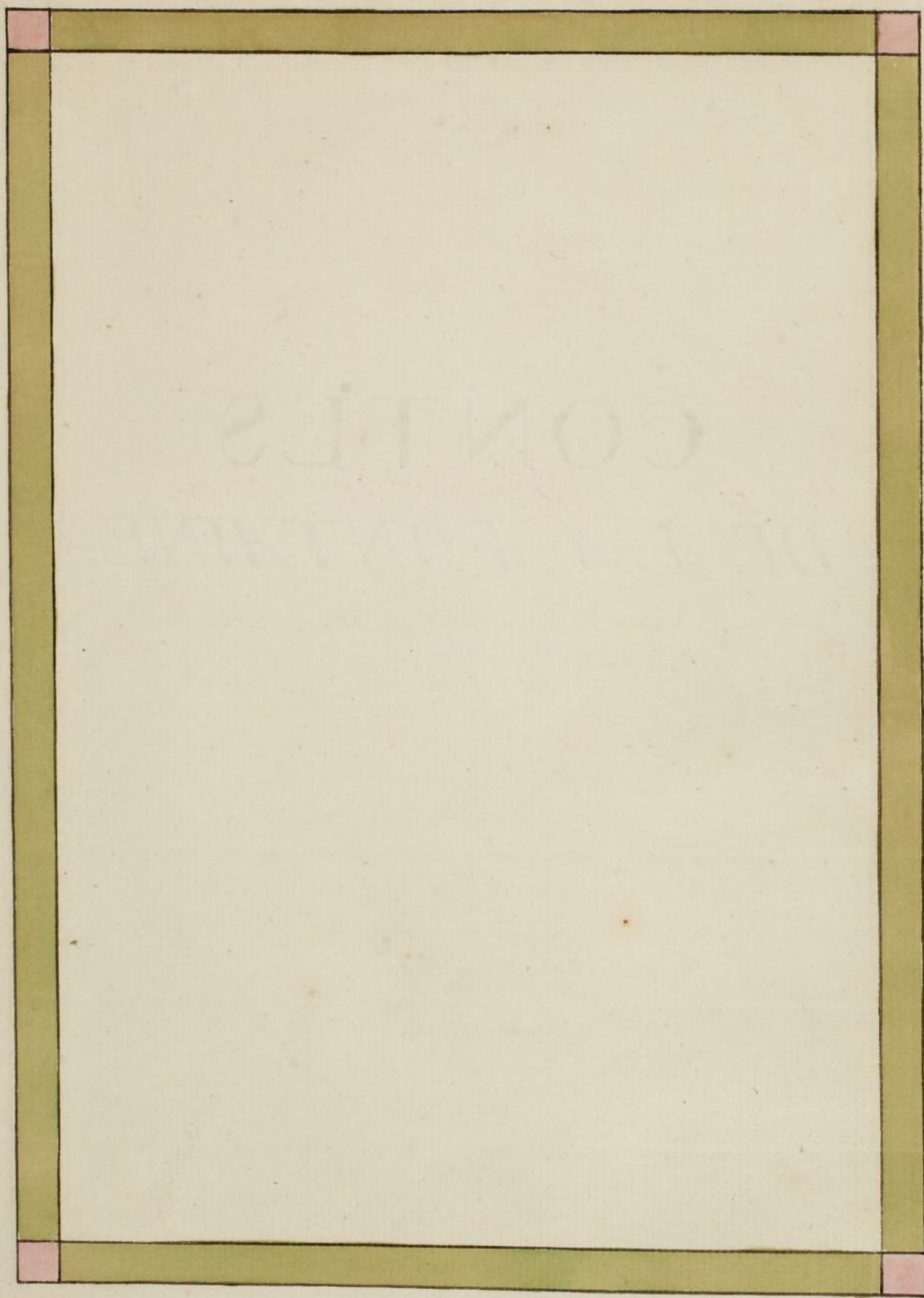
a ij





CONTES
DE LA FONTAINE.
TOME I.

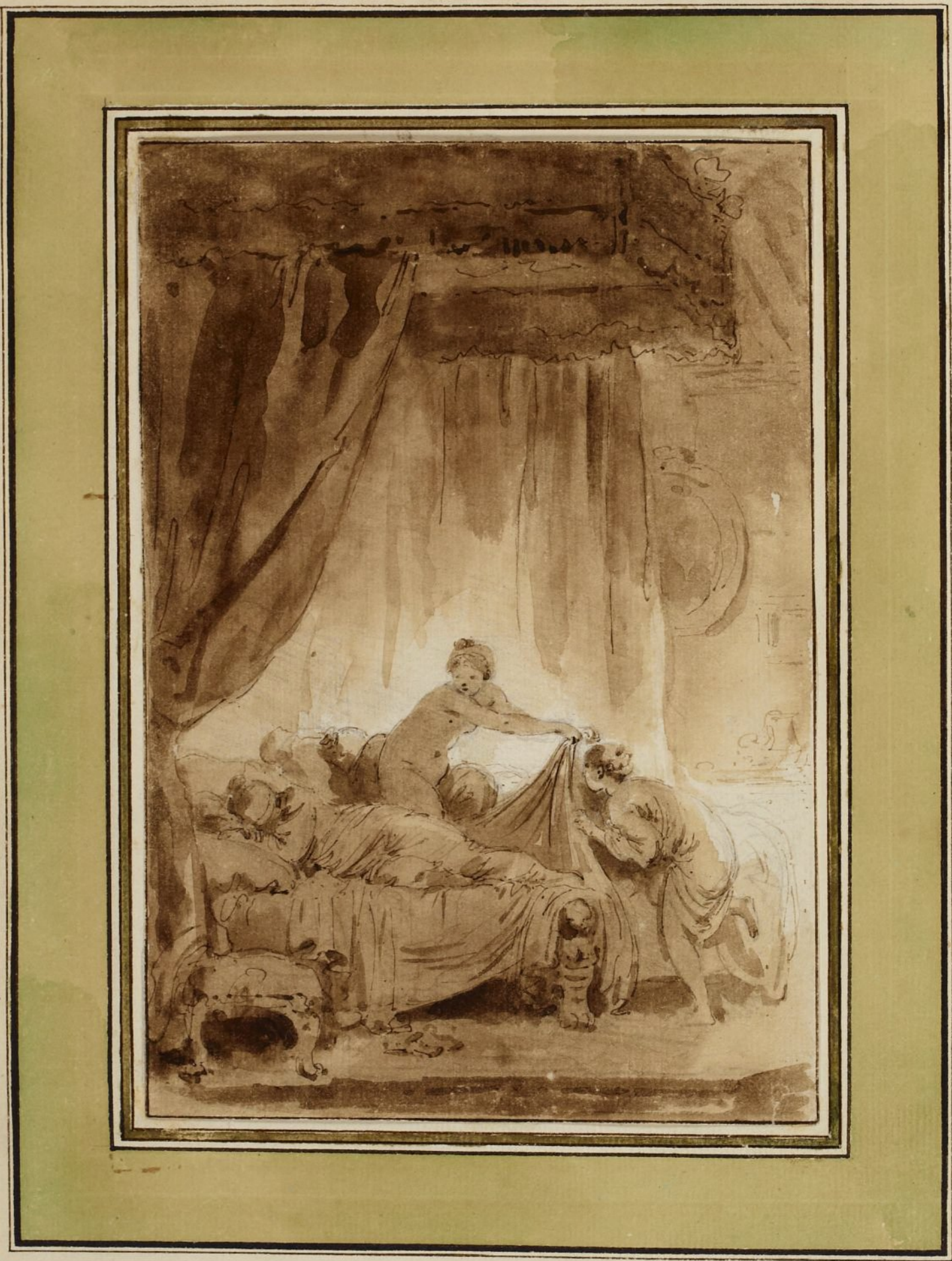




JO CONDE.

Viene all'uscio e lo spinge, e quel li cede;
Entra pian piano, v'è a tenton col piede.
Fa lunghi i passi, e sempre in quel di dietro
Tutto si ferma, e l'altro par che mova,
A guisa, che di dar tema nel vetro;
Non che'l terreno abbia a calcar, ma l'uova;
E tien la mano innanzi simil metro,
Va brancolando in fin ch'èl letto trova;
Et di là dove gli altri avean le piante;
Tacito si caccia col capo inante.

ARIOSTO, Orlando furioso Canto XXVIII.



CONTES
ET
NOUVELLES
EN VERS.

JOCONDE.

Nouvelle tirée de l'*Orlando*.

J*ADIS* Régnait en Lombardie
Un Prince aussi beau que le jour,
Et tel, que des beautés qui régnoient à sa Cour,
La moitié lui portait envie,

L'autre moitié brûlois pour lui d'Amour.
 Un jour en se mirans: Je fais, dit-il, gageure,
 Qu'il n'est mortel dans la nature
 Qui me soit égal en apparence;
 Et gage, si l'on veut, la meilleure Province
 De mer Chate;
 Et si l'en rencontre un, je promets, foi de Prince,
 De le haïr si bien qu'il ne s'en plaindra pas.

A ce propos s'avance un certain Gentilhomme
 D'auprès de Rome.
 Sire, dit-il, si votre Majesté
 Est curieuse de beauté,
 Quelle fasse venir mon frere;
 Aux plus charmans il n'en doit guère:
 Je m'y connois un peu, soit dit sans vanité.
 Toutefois en cela pouvant m'être flatté,
 Que je n'en sois pas cru, mais le coeur de vos dames:
 Du soin de guérir leurs flâmes
 Il vous soulagera, si vous le trouvez bon:
 Car de pourvoir vous seul au tourment de chacune,
 Outre que l'ans d'amour vous seroit importune,
 Vous n'auriez jamais fait; il vous faut un second.

JOCONDE.

3

La-dessus Astolphe répond:
[C'est ainsi qu'on nommoit ce Roy de Lombardie]
Votre discours me donne une terrible envie
De connoître ce frere : amenez-le nous donc.
Voyons si nos beautés en seront amoureuses,
Si sea appar le mettrons en crédit;
Nous en croirons les connoisseuses,
Comme très-bien vous avez dit.
Le Gentilhomme part, & va querir Joconde.
[C'est le nom que ce frere avoit]
A la campagne il vivoit,
Loin du commerce du monde,
Marié depuis peu; contents, je n'en sçais rien.
Sa femme avoit de la jeunesse,
De la beauté, & la délicatesse,
Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.

Son frere arrive, & lui fait l'ambassade,
Enfin il le persuade.
Joconde d'une part regardoit l'amitié
D'un Roy puissant & d'ailleurs fort aimable,
Et d'autre part aussi sa charmante moitié
Triumphoit d'être inconsolable,
Et de lui faire des adieux

Elle tire les larmes des yeux.

*Quoi tu me quitter, disoit-elle !
 As-tu bien l'ame assez cruelle,
 Pour préférer à ma constante amour
 Les saveurs de la Couv ?
 Tu sçais qu'à peine elles durent un jour
 Qu'on les conserve avec inquiétude
 Pour les perdre avec désespoir.
 Si tu te lasses de me voir,
 Songe au moins qu'en la solitude
 Le repos règne jour & nuit,
 Que les ruisseaux n'y font du bruit.
 Qu'afin de t'inviter à fermer la paupière.
 Crois-moi ne quitte point les hôtels de tes bois,
 Ces fertiles vallons, ces ombrages si cois,
 Enfin moi qui devois me nommer la première.
 Mais ce n'est plus le temps : tu ris de mon amour.
 Va cruel, va montre ta beauté singulière ;
 Je mourrai, je l'espère, avant la fin du jour.*

*L'Histoire ne dit point, ni de quelle manière
 Joconde put partir, ni ce qu'il répondit,
 Ni ce qu'il fit, ni ce qu'il dit ;*

Je m'en tais donc aussi, de crainte de pié faire,
 Disons que la douleur l'empêcha de parler:
 C'est un fort bon moyen de se tirer d'affaire.
 Sa femme le voyant tout près de s'en aller,
 L'accable de baisers, & pour comble lui donne
 Un bracelet de façon fort mignonne,
 En lui disant: Ne le perds pas,
 Et qu'il soit toujours à ton bras,
 Pour te ressouvenir de mon amour extrême;
 Mes de mes cheveux, je l'ai tissé moi-même:
 Et voilà de plus mon portrait,
 Que j'attache à ce bracelet.

Pour autre bonnet genre, eussiez crû que la Dame
 Une heure après eût rendu l'âme;
 Moi qui sçais ce que c'est que l'esprit d'une femme,
 Je m'en serois à bon droit défié.
 Joconde partit donc; mais ayant oublié
 Le bracelet & la peinture,
 Par je ne sçais quelle aventure,
 Le matin même il s'en souvient.
 Au grand galop sur ses pas il revient,
 Ne sachant quelle excuse il feroit à sa femme.
 Sans rencontrer personne, & sans être entendu,

Il monte dans sa chambre, & voit près de la Dame
Un lourdeau de Valez, sur son sein étendu.

Tous deux dormoient : dans cet abord Joconde
Voulut les envoyer dormir en l'autre monde ;

Mais cependant il n'en fut rien :

Et mon avis est qu'il fut bien.

Le moins de bruit que l'on peut faire

En telle affaire,

Est le plus sûr de la moitié.

Soit par prudence, ou par pitié,

Le Romain ne tua personne.

Déveille ce Aman, il ne le falloit pas ;

C'est son honneur l'obligeoit en ce cas,

De leur donner le trépas.

Vie, méchante, dit-il tous bas,

À ton remords je t'abandonne.

Joconde là-dessus se remet en chemin,

Néanmoins à son malheur tout le long du voyage.

Bien souvent il s'écrie, au fort de son chagrin :

Encore si c'étoit un blondin,

Je me consolerois d'un si sensible outrage ;

Mais un gros lourdeau de Valez !

C'est à quoi j'ai plus de regret :

Plus j'y songe & plus j'en enrage,
 Ou l'amour est aveugle, ou bien il n'est pas sage,
 D'avoir assemblé ces Amans.
 Ce sont, hélas ! ses divertissemens ;
 Et possible est-ce pour gageure
 Qu'il a causé cette aventure ?
 Le souvenir facheux d'un si perfide tour
 Altère, fort la beauté de Joconde :
 Ce n'étoit plus ce miracle d'amour,
 Qui devoit charmer tous le monde.
 Des Dames le royaume arrive à la Cour,
 Dirent d'abord : Est-ce là ce Narcisse,
 Qui prétendoit tous nos cœurs enchaîner ?
 Quoi, le pauvre homme a la jaunisse ;
 Ce n'est pas pour nous la donner.
 A quel propos nous amener
 Un galant, qui vient de jeûner
 La quarantaine ?
 On se fut bien passé de prendre tant de peine.
 Astolphe étoit ravi ; le Frère étoit confus,
 Et ne savoit que penser la-dessus :
 Car Joconde cachoit avec un soin extrême,
 La cause de son ennui.
 On remarquoit pourtant en lui,

Malgré ses yeux cavés & son visage blême,
De fort beaux traits, mais qui ne plaisoient point,
Fauté d'éclat & d'embonpoint.

Amour en eut pitié; d'ailleurs cette tristesse
Faisoit perdre à ce Dieu trop d'encens & de vœux:

L'un des plus grands suppôts de l'Empire amoureux
Consumoit en regret la fleur de sa jeunesse.

Le Romain se vit donc à la fin soulagé
Par le même pouvoir qui l'avoit affligé.

Cav un jour étant seul en une galerie,
Lieu solitaire & tenu fort secret,

Il entendit en certain cabinet

Dont la cloison n'étoit que de menuiserie,
Le propre discours que voici.

Mon cher Curtade, mon souci,
J'ai beau t'aimer, tu n'es pour moi que glace;
Je ne vois pourtant, Dieu merci,
Pas une beauté qui m'efface:

Ces Conquérans voudroient avoir ta place,
Et tu sembles la mépriser;

Aimer beaucoup mieux t'amuser

À jouer avec quelque Page

Au Lansquenés,

*Que me venio trouvoe Seule en ce cabines.
Dorimene tantôt, t'en a fait le message;
Tu t'es mise contr'elle à jureo,
A la maudire, à murmureo,
Et n'as quitté le jeu que ta main étant faite,
Sans te mettre en souci de ce que je souhaite.
Qui fus bien étonné, ce fus notre Romain:
Je donneroie jusqu'à demain
Pour devineo qui tenois ce langage,
Et quel étoit le personnage
Qui gardoit tant son quant à moi.*

*Ce bel Adon étoit le Nain du Roi,
Et son Amante étoit la Reine.
Le Romain sans beaucoup de peine,
Les vit, en approchant les yeux
Des fentes que le bois laissoit en divers lieux.
Cet Amant se fioient au soin de Dorimene;
Seule elle avoit toujours la clef de ce lieu-là.
Mais la laissant tombee, Joconde la trouva;
Puis s'en servit, puis en tira
Consolation non petite,
Car voici comme il raisonna.
Je ne suis pas le seul: & puisque même on quitte*

Un Prince si charmant, pour un Nain contrefait,
 Il ne faut pas que je m'irrite
 D'être quitté pour un Valet.

Ce penseo le console; il reprend tous ses charmes,
 Il devient plus beau que jamais:
 Telle pour lui verse des larmes
 Qui se moquoit de ses attraits.

C'est à qui l'aimera; la plus prude s'en pique:
 Astolphe y perd toute pratique.

Cela n'en fut que mieux; il en avoit assez.
 Retournons aux Amans que nous avons laissés.
 Après avoir tout vu, le Romain se retire,
 Bien empêché de ce secret.

Il ne faut à la Cour ni trop voir, ni trop dire:
 Et peu se sont vantés du don qu'on leur a fait,
 Pour une semblable nouvelle.

Mais quoi! Joconde aimoit avecque trop de zèle
 Un Prince libéral qui le favorisoit,
 Pour ne pas l'avertir du tort qu'on lui faisoit.

Or comme avec les Rois il faut plus de mystère
 Qu'avecque d'autres gens sans doute il n'en faudroit,
 Et que de bus en blanc leur parloir d'une affaire,

*Donc le discours leur doit déplaire,
Ce seroit être mal-à-droit;
Pour adoucir la chose, il fallut que Joconde
Depuis l'origine du monde,
Fit un dénombrement des Rois & des Césars,
Qui sujet comme nous à ces communs hazards,
Malgré les soins dont leur grandeur se pique,
Avoient vu leurs femmes tomber
En telle ou semblable pratique,
Et l'avoient vu sans succomber
À la douleur, sans se mettre en colère,
Et sans en faire jurer chère.*

*Moi qui vous parle, Sire, ajouta le Romain,
Le jour que pour vous voir je me mis en chemin,
Je fus forcé par mon destin
De reconnoître Cocuage,
Pour un des Dieux du mariage;
Et comme tel de lui sacrifier.
Là-dessus il conta, sans en rien oublier,
Toute sa déconvenue;
Puis en vint à celle du Roi.
Je vous tiens dit Astolphe, homme digne de foi:
Mais la chose, pour être crue,*

Mérite bien d'être vue.
Menez-moi donc sur les lieux.
Cela fut fait ; & de ses propres yeux
Astolphe vit des merveilles,
Comme il en entendit de ses propres oreilles.
L'énormité du fait le rendit si confus,
Que d'abord tout ses sens demeurerent perclus.
Il fut comme accablé de ce cruel outrage ;
Mais bien-tôt il le prit en homme de courage,
En galant homme, & pour le faire court,
En véritable homme de Cou.
Nous femmes, ce dit-il, nous en ont donné d'une,
Nous voici lâchement trahies :
Vengeons-nous-en, & courons le payer ;
Cherchons par-tout notre fortune.
Pour réussir dans ce dessein,
Nous changerons notre nom, je laisserai mon hain ;
Je me dirai votre cousin,
Et vous ne me rendrez aucune déférence :
Nous en ferons l'amour avec plus d'assurance,
Plus de plaisir, plus de commodité,
Que si j'étais suivi selon ma qualité.
Joconde approuve fort le dessein du voyage,
Il nous faut dans notre équipage,

Continua le Prince, avoio un Livre blanc,
Pour mettre les noms de celles
Qui ne seront pas rebelles,
Chacune selon son rang.
Je consens de perdre la vie,
Si devant que sortiro des confins d'Italie,
Tous notre Livre ne s'emplit;
Et si la plus sévère à nos vœux ne se range.
Nous sommes beaux, nous avons de l'esprit
Avec cela bonne Lettre de change:
Il faudroit être bien étrange,
Pour résister à tant d'appas,
Et ne pas tomber dans le lac
De gens qui semeront l'argent & la fleur,
Et dont la personne est bien faite.

Leur bagage étant prêt, & le Livre su-tout,
Nos galans se mettent en voie.
Je ne viendrois jamais à bout
De nombreux les faveurs que l'amour leur envoie:
Nouveaux objets, nouvelle proie:
Heureuses les beautés qui s'offrent à leurs yeux!
Et plus heureuse encor celle qui peut leur plaire!
Il n'est en la plupart des lieux

Femme d'Echevin ni de Maire,
De Podestà, de Gouverneur,
Qui ne tiennè a fort grand honneur
D'avoïr en leu registre place;
Les coeurs que l'on croyoit de glace
Se fondent tous à leu abord.
J'entends déjà main espris fort
M'objecter que la vraisemblance
N'est pas en ceci tout-à-fait.
Cao, dira-t-on, quelque par fait
Que puisse être un galant dedans cette Science,
Encor faut-il du tems pou mettre un coeur à bien.
S'il en faut, je n'en sçais rien:
Ce n'est pas mon métier de cajoler personne
Je le rends comme on me le donne,
Et l'Arioste ne ment pas.
Si l'on vouloit à chaque pas
Arrêter un conteur d'histoire,
Il n'auroit fait; Suffit qu'en pareil cas
Je promette à ce genre quelque jou de l'è croire:
Quand nos aventuriers eurent goûté de tous,
[De tous un peu, c'est comme il faut l'entendre]
Nous mettrons, dit Astolphe, autant de coeurs à bou
Que nous voudrons en entreprendre;

Mais je tiens qu'il vaud mieux attendre.
Arrêtons nous pour un temps quelque part,
Et cela plutôt que plus tard;
Car en amour, comme à la table,
Si l'on en croit la Faculté,
Diversité de mets peut nuire à la Santé.
Le trop d'affaires nous accable:
Ayons quelque objet en commun;
Pour tous les deux c'est assez d'un.
J'y consens, dit Joconde, & je sçais une Dame
Frère de qui nous aurons toute commodité.
Elle a beaucoup d'esprit, elle est belle, elle est femme
D'un des premiers de la Cité.
Rien moins, repris le Roi, laissons la qualité:
Sous les cotillons des grisettes
Peut loger autant de beauté,
Que sous les juppes des coquettes.
D'ailleurs, il n'y faut point faire tant de façon:
Être en continuel soupçon,
Dépendre d'une humeur fière, brusque, ou volage,
Chez les Dames de haut parage
Ces choses sont à craindre, & bien d'autres encor.
Une grisette est un trésor:
Car sans se donner de la peine,

Et sans qu'aux Balz on la promene,
On en vient aisément à bout ;
On lui dit ce qu'on veut, bien souveni rien du tout,
Le point est d'en trouver une qui soit fidelle :
Choisissons-là toute nouvelle,
Qui ne connoisse encor ni le mal, ni le bien.
Prenons, dit le Romain, la fille de notre hôte ;
Je la tiens pucelle sans faute,
Et si pucelle qu'il n'est rien
De plus puceau que cette belle ;
Sa poupée en sait autant qu'elle.
J'y songe, dit le Roy, parlons-lui dès ce soir ;
Il ne s'agit que de sçavoir,
Qui de nous doit donner à cette Jouvencelle,
Si son coeur se rend à nos vœux,
La première leçon du plaisir amoureux
Je sçai que ces honneurs est pure fantaisie ;
Toutefois étant Roi, l'on me le doit céder ;
Du reste il est aisé de s'en accommoder.
Si c'étoit, dit Joconde, une cérémonie,
Vous auriez droit de prétendre le pair ;
Mais il s'agit d'un autre cas.
Tirons au sort, c'est la justice ;
Deux pailleux en feront l'office.

De la Chappe à l'Evêque, hélas, ils se battoient,
 Les bonnes gens qu'ils étoient :
 Quoiqu'il en soit, Joconde eut l'avantage
 Du prétendu pucelage.
 La belle étant venue en leur chambre le soir
 Pour quelque petite affaire,
 Nos deux Aventuriers près d'eux la firent seoir,
 Louèrent sa beauté, tâchèrent de lui plaire,
 Firent briller une bague à ses yeux
 A cet objet si précieux
 Son coeur fit peu de résistance :
 Le marché se conclut ; & dès la même nuit,
 Toute l'hôtellerie étant dans le silence,
 Elle les vint trouver sans bruit.
 Au milieu d'eux ils lui font prendre place,
 Tant qu'enfin la chose se passe
 Au grand plaisir des trois, & surtout du Romain
 Qui crus avoir rompu la glace.
 Je lui pardonne, & c'est en vain
 Que de ce point on s'embarrasse ;
 Car il n'est si sot après tout
 Qui ne puisse venir à bout
 De tromper à ce jeu le plus sage du monde :
 Salomon, qui grand-clerc étoit,

Le reconnois en quelque endroit,
Dont il ne souvint pas au bon homme Joconde.
Il se tint content pour le coup,
Cru qu'Éstolphe y perdoit beaucoup.
Tous alla bien, & maître pucelage
Joua des mieux son personnage.
Un jeune garçon pourtant en avoit essayé.
Le tems à cela près fut fort bien employé,
Et si bien, que la fille en demeura contente.
Le lendemain elle le fut encor,
Et même encor la nuit suivante.
Le jeune garçon s'étonna fort
Du refroidissement qu'il remarquoit en elle:
Il se douta du fait, la guetta, la surprit,
Et lui fit fort grosse querelle.
Afin de l'apaiser, la belle lui promit,
Foi de fille de bien, que sans aucune faute
Ses hôtes déloger, elle lui donneroit
Autant de rendez-vous qu'il en demanderoit.
Je n'ai souci, dit-il, ni d'hôte, ni d'hôte:
Je veux cette nuit même, ou bien je dirai tout.
Comment en viendrons-nous à bout,
Dis la fille fort affligée?
De le aller trouver je me suis engagée:

Si j'y manque, adieu l'anneau,
Que j'ai gagné bien & beau.
Faisons que l'anneau vous demeure,
Reprit le garçon tout à l'heure.
Dit-elle-moi seulement, dormez-ils tous deux:
Oui, reprit-elle; mais entre eux
Il faut que toute nuit je demeure couchée:
Et tandis que je suis avec l'un empêchée,
L'autre attend sans moi dire, & s'endort bien souvent
Tant que le siège soit vacant:
C'est-là leur mot. Le garçon dit à l'instant,
Je vous irai trouver pendant leur première somme.
Elle reprit. Ah! gardez-vous-en bien,
Vous seriez un mauvais homme.
Non, non, dit-il, ne craignez rien,
Et laissez ouverte la porte.
La porte ouverte elle laissa:
Le galant vint, & s'approcha
Des pieds du lit; puis fit en sorte,
Qu'entre le drap il se glissa:
Et Dieu sçait comme il se plaça,
Et comme enfin tout se passa.
Et de ceci, ni de cela
Ne se doute le moins du monde

Ni le Roi Lombard, ni Joconde.
Chacun d'eux pourtant s'éveilla
Bien étonné de telle aubade;
Le Roi Lombard dit à part soi,
Qu'a donc mangé mon camarade?
Il en prend trop, & sur ma foi,
C'est bien fait s'il devient malade.
Autant en dit de sa part le Romain.
Et le garçon ayant repris haleine,
S'en donna pour le jour, & pour le lendemain;
Enfin pour toute la semaine.
Puis les voyant tous deux rendormir à la fin
Il s'en alla de grand matin,
Toujours par le même chemin;
Et fut suivi de la Donzelle,
Qui craignoit fatigue nouvelle.
Eux éveillés, le Roi dit au Romain,
Frère, dormez jusqu'à demain:
Vous en devez avoir envie,
Et n'avez à présent besoin que de repos.
Comment, dit le Romain: mais vous-même, à propos,
Vous avez fait tantôt une terrible vie.
Moi, dit le Roi, j'ai toujours attendu,
Et puis voyant que c'étoit tems perdu,

Que Sans pitié ni conscience
 Vous vouliez, jusqu'au bout, tourmenter ce tondron,
 Sans en avoir d'autre raison,
 Que d'éprouver ma patience;
 Je me suis, malgré moi, jusqu'au jour endormi:
 Que si l vous eût plu, notre ami,
 J'aurais couru volontiers quelque poste.
 C'eût été tout, n'ayant pas la riposte
 Ainsi que vous: qu'y feroit-on?
 Pour Dieu, repris son compagnon,
 Cessez de vous railler, & changeons de matière:
 Je suis votre Vassal, vous l'avez bien fait voir.
 C'est assez, que tantôt il vous ait plu d'avoir
 La fillette toute entière.
 Disposez-en ainsi qu'il vous plaira;
 Nous verrons si ce feu toujours vous durera.
 Il pourra, dit le Roi, durer toute ma vie,
 Si j'ai beaucoup de nuit telle que celle-ci.
 Sire, dit le Romain, treve de raillerie;
 Donnez-moi mon congé, puisqu'il vous plaît ainsi.
 Astolphe se piqua de cette répartie;
 Et leurs propos s'alloient de plus en plus aigrier,
 Si le Roi n'eût fait venir
 Tout incontinent la belle.

Ille lui dirent : Jugez-nous,
 En lui contant leu querelle.
 Elle rougit, & se mit à genoux;
 Leu confessa tous le mystere.
 Loin de lui faire pire chere,
 Ille en rirent tous deux : l'anneau lui fut donné;
 Et main bel écu couronné,
 Don peu de tems après on la vit mariée,
 Et pou pucelle employée.

Ce fut par-là que notte Aventurier
 Mirent fin à leura aventure,
 Se voyant chargée de laurier,
 Qui les rendront fameux chez les races futures.
 Laurier d'autant plus beaux, qu'il ne leu en coûtā
 Qu'un peu d'adresse, & quelque feinte larme,
 Et que loin des dangers & du bruit, des allarmes
 L'un & l'autre les remporta.

Tous fiers d'avoir conquis les cœurs de tant de
 belles,
 Et leu Livre étant plus que plein,
 Le Roi Lombard dit au Romain:
 Retournons au logis par le plus court chemin :

Si nos femmes sont infidèles,
Consolons nous; bien d'autres le sont qu'elles.
La constellation changera quelque jour:
On verra viendra que le flambeau d'Amour
Ne brûlera les cœurs que de pudiques flammes:
À présent, on diroit, que quelque astre malin
Prend plaisir aux bons tours des maris & des femmes.
D'ailleurs tout l'univers est plein
De maudite enchanteur, qui des corps & des âmes
Fait tout ce qui leur plaît: sçavons nous si ces gens
[Comme ils sont traîtres & méchants,
Et toujours ennemis, soit de l'un, soit de l'autre]
Nous point ensorcelé mon épouse & la vôtre,
Et si pas quelque étrange cas,
Nous n'avons point cru voir chose qui n'étoit pas?
Ainsi que bons Bourgeois achevons notre vie,
Chacun près de sa femme, & demeurons en la.
Peut-être que l'absence, ou bien la jalousie
Nous ont rendu leurs cœurs, que l'hymen nous ôta.
Astolphe rencontra dans cette prophétie.
Nos deux Aventuriers au logis retournés,
Furent très bien reçus, pourtant un peu grondés,
Mais seulement pas bien seance.
L'un & l'autre se vit de baisers régaler,

On se récompensa de la perte de l'absence.
Il fut dansé, sauté, ballé :
Et du Nain nullement parlé,
Ni du Vale, comme je pense.
Chaque Epoux s'attachant auprès de sa moitié,
Vécut en grand soulage, en paix, en amitié,
Le plus heureux, le plus content du monde.
La Reine à son devoir ne manqua d'un seul point.
Autant en fut la femme de Joconde :
Autant en font d'autres qu'on ne sait point.



*LE COCU BATU,
ET CONTENT.*

Tome I.

D



LE COCU BATU, ET CONTENT.

Nouvelle tirée de Vocace.

*N*A pais longtēps de Rome revenois
 Certain Cadez qui n'y profita guère;
 Et volontiers en chemin séjournois.
 Quand par hazard le galant rencontrois
 Bon vin, bon gîte, & belle chambrière.
 Avins qu'un jour en un Bourg arrêté
 Il vit, passco une Dame jolie,
 Leste, pimpante, & d'un Page suivie,
 Et le voyant, il en fut enchanté,
 La convoita, comme bien scavois faire.
 Prou de pardonner il avoit rapporté,
 De vertu peu; chose assez ordinaire.
 La Dame étoit de gracieux maintien,
 De doux regards, jeune, fringante & belle,
 Somme qu'enfin il ne lui manquoit rien,
 Forcé que d'avoir un ami digne d'elle,
 Tant se la mit le drôle en la cervelle,
 Que dans sa peau peu ni point ne duroit.
 Et s'informant comme on l'appeloit,
 C'est lui dit-on, la Dame du Village;
 Mestire Bon la prise en mariage,
 Quoiqu'il n'ait plus que quatre cheveux gris.
 Mais comme il est des premiers du pays,

Son bien Supplée au défaut de Son âge.

*Notre Cadez tous ce détail appris,
Dont il conçut espérance certaine:
Voici comment le Pèlerin s'y prit.
Il renvoya dans la Ville prochaine
Tous ses valets, puis s'en fut au Château,
Dis qu'il étoit un jeune jouvenceau,
Qui cherchoit maître, & qui sçavoit tout faire.
Mespire Bon, sorti contents de l'affaire,
Pour Fauconnier le loua bien & beau;
Non toutefois sans l'avis de sa femme.
Le Fauconnier plus trê fort à la Dame;
Et n'étant homme en tel pourchas nouveau,
Guère ne mit à déclarer sa flamme.
Ce fut beaucoup; car le Vicillard étoit
Fou de sa femme & fort peu la quittoit,
Sinon les jours qu'il alloit à la chasse.
Son Fauconnier, qui pour lors le suivoit,
Eut demeuré volontiers en sa place.
La jeune Dame en étoit bien d'accord:
Ils n'attendoient que le tems de mieux faire.
Quand je dirai qu'il leur en tardeoit fort,
Nul n'osera soutenir le contraire.
Amour enfin, qui prit à cocu l'affaire,
Leur inspira la ruse que voici.
La Dame dit un soir à son mari:
Qui croyez-vous le plus rempli de zèle
De tous vos gens? Ce propos entendu,
Mespire Bon lui dit: J'ai toujours cru
Le Fauconnier garçon sage & fidèle,*

Et c'est à lui que plus je me fierois.
 Vous auriez tort, reparti cette Belle;
 C'est un méchant: il me tint l'autrefois.
 Proposa d'amour, dont je fus si surprise,
 Que je pensai tomber tous de mon haut;
 Car qui croiroit une telle entreprise?
 Dedans l'esprit il me vint aussi-tôt
 De l'étrangler, de lui manger la vie:
 Il tint à peu; je n'en fus retenue,
 Que pour n'oser un tel cas public:
 Même à dessein qu'il ne le pût nier,
 Je fis semblant d'y vouloir descendre;
 Et cette nuit sous un certain poirier
 Dans le jardin je lui dis de m'attendre.
 Mon mari, dit-je, est toujours avec moi;
 Plus j'ai d'amour que doulant de ma foi;
 Je ne me puis dépêtrer de cet homme,
 Sinon la nuit, pendant son premier somme.
 D'après de lui tâchant de me lever,
 Dans le jardin je vous irai trouver.
 Voilà l'état où j'ai laissé l'affaire.
 Messire Bon se mit fort en colère.
 La femme dit: Mon mari, mon époux,
 Jusqu'à tantôt cachez votre courroux;
 Dans le jardin attrapez-le vous-même:
 Vous le pourrez trouver fort aisément;
 Le poirier est à main gauche en entrant.
 Mais il vous faut user de stratagème:
 Prenez ma juppe, & contrefaites-vous;
 Vous entendrez son insolence extrême:
 Lors d'un bâton donnez-lui tant de coups,

Que le galant demeure sus la place.
 Je suis d'avis que le friponneau fasse
 Tel compliment à de: femme & d'honneur.
 L'époux retint, cette leçon par coeur.
 Onc il ne fut plus fort dupe
 Que ce Viellard, bon homme au demeurant.
 Le tems venu d'attrapeo le Galant,
 Messire Bon se couvrit d'une jupe,
 S'encorneta, courut incontinent,
 Dans le jardin, où ne trouva personne:
 Garde n'avoit; car landie qu'il frissonne,
 Claque des dents, & meurt quasi de froid,
 Le Pelerin, qui le touz observoit,
 Va voir la Dame, avec elle se donne
 Tous le bon tems qu'on a comme je croi,
 Lors qu'amour seul étant & la partie,
 Entre deux draps on tient femme jolie,
 Femme jolie, & qui n'est point à soi.
 Quand le Galant un assez bon espace,
 Avec la Dame eut été dans ce lieu,
 Force lui fut d'abandonner la place:
 Ce ne fut pas sans le vin de l'adieu.
 Dans le jardin il court en diligence.
 Messire Bon rempli d'impatience,
 À tout moment sa parcesse maudit.
 Le Pelerin, d'aussi loin qu'il le vit,
 Feignit de croire appercevoir la Dame.
 Et lui cria: Quoi donc, méchante femme,
 Et ton mari tu brassois un tel tou?
 Est-ce le fruit de son parfait amour?
 Dieu soit témoin que pour toi j'en ai honte;

Et de venio ne tenois quasi compte,
Ne te croyant le cocuo si perversi,
Que de voulois Tromper un tel mari.
Or bien, je vois qu'il te faut un ami:
Trouvé ne l'as en moi, je t'en assure;
Si j'ai tiré ce rendez-vous de toi,
C'est seulement pour éprouver ta foi;
Et ne t'attends de m'induire à luxure;
Grand pécheur suis; mais j'ai là, Dieu merci,
De ton honneur encor quelque souci.
A Monseigneur Seroit-il un tel outrage?
Mais foi de Dieu, ce bras te châtiara,
Et Monseigneur puis après le saura.
Pendant ces mots l'Époux pleuroit de joie,
Et tout ravi disoit entre ses dents:
Loué soit Dieu, dont la bonté m'envoie
Femme & valet si chaste & si prudent.
Ce ne fut tout: car à grands coups de gaule
Le Pèlerin vous lui froissa une épaule,
De horions laidement l'acouta.
Jusqu'au logis ainsi le convoya.
Messire Bon eut voulu que le zèle
De son valet n'eût été jusque-là;
Mais le voyant si sage & si fidèle,
Le bon homme au dextre coup se consola.
Dedans le lit sa femme il retrouva,
Lui conta tout, en lui disant: Ma mie,
Quand nous pourrions vivre cent ans encor,
Ni vous, ni moi n'aurions de votre vie
Un tel Valet: c'est sans doute un trésor.
Dans notre bourg je veux qu'il prenne femme.

*A l'avenir traitez-le ainsi que moi.
Par n'y faudrai, lui repartir la Dame;
Et de ceci je vous donne ma foi.*



LE MARI CONFESSEUR.

Tome I

E



LE MARI CONFESSEUR.

Conte tiré des deux Nouvelles nouvelles.

MESSIRE Artur, sous le grand Roi François,
 Alla servir aux guerres d'Italie;
 Tant qu'il se vit après maints beaux exploits,
 Fait Chevalier en grand cérémonie.
 Son Général lui chaussa l'éperon,
 Dont il croyoit que le plus haut Baron
 N'eût lui dû plus contester passage.
 Si s'en revient tout fier en son village,
 Où ne surpris sa femme en oraison.
 Seule il l'avoit laissée à la maison:
 Il la retrouve en bonne compagnie
 Dansant, sautant, menant joyeuse vie,
 Et de Muquette avec elle à foison.
 Messire Artur ne prit goût à l'affaire,
 Et ruminant sur ce qu'il devoit faire:
 Depuis que j'ai mon Village quitté,
 Si j'étois crû, dit-il, en dignité
 De cocuage & de chevalerie:
 C'est moitié trop: sçachons la vérité.
 Pour ce s'avise un jour de confrérie,
 De se vêtir en Prêtre, & confesseur.
 La femme vient à ses pieds se placer.
 De prime abord sous pav la bonne Dame
 Expédie tout les péchés menus;
 Puis à leu tout les grands états venue,
 Force lui fut qu'elle changeât de game.

32 LE MARI CONFESSEUR.

Pere, dit-elle en mon lit sous recue
Un Gentilhomme, un Chevalier, un Prêtre.
Si le Mari ne se sçait s'en connoître,
Elle en alloit enlever beaucoup plus :
Courte n'étoit pour sûr la Kyrielle.
Son Mari donc l'interrompit là-dessus ;
Donc bien lui prit. Eh, dit-il, infidelle !
Un Prêtre même ! à qui crois-tu parler ?
A mon mari, dit la fausse femelle,
Qui d'un tel pair se sçait bien démêler.
Je vous ai vu dans ce lieu vous couler ;
Ce qui m'a fait douter du badinage.
C'est un grand cas, qu'étant homme si sage
Vous n'avez sçu l'énigme débrouiller.
On vous a fait, dites vous, Chevalier ;
Auparavant vous étiez Gentilhomme :
Vous étiez Prêtre avecque ces habits.
Bene sois Dieu, dit alors le bonhomme
Je suis un son, c'est l'avois si mal pris.



LE SAVETIER.



LE SAVETIER.

UN Savetier que nous nommerons Blaise,
 Pris belle Somme & fut très-avisé.
 Le bon genre qui n'étoient à leur aise,
 S'en vont prier un Marchand peu rusé,
 Qu'il leur prêtât, dessous bonne promesse,
 My-muid de grain ; ce que le Marchand fait.
 Le terme échû, ce créancier le presse ;
 Dieu sçait, pourquoi : le galant en effet,
 Crut que par-là baisseroit la commere.
 Vous avez trop de quoi me satisfaire,
 [Ce lui dit-il] & sans débourse rien :
 Accordez-moi ce que vous sçavez bien.
 Je songerai, répond-elle, à la chose.
 Puis vint trouver Blaise tout aussi-tôt,
 L'avertissant de ce qu'on lui propose.
 Blaise lui dit : Parbleu, femme, il nous faut
 Sans coup ferir rattraper notre somme.
 Tout de ce pas allez dire à cet homme
 Qu'il peut venir, & que je n'y suis point.
 Avant le coup demandez la cédule.
 De la donnee je ne crois qu'il recule ;
 Puis louserez, afin de m'avertir ;
 Mais haut & clair, & plutôt deux fois qu'une
 Lors de mon coin vous me verrez sortir
 Incontinent, de crainte de Fortune.
 Ainsi fut dit, ainsi s'exécuta ;
 Dont le mari puis après se vanta ;
 Si que chacun glosoit sur ce mystère.

Mieux eus valu toussor après l'affaire
[Dus à la belle un dex plus gros bourgeois]
Vous eussiez eu votre compte lous trois.
N'y manquez plus, sauf après de se faire.
Mais qu'en est-il, or ça, Belle entre nous.
Elle répond: Eh, Monsieur! croyez-vous
Que nous ayons tant d'esprit que vos Dames?
[Notez qu'illec avec deux autres femmes
Du gros Bourgeois l'épouse étoit aussi]
Je pense bien, continua la Belle,
Qu'en pareil cas Madame en use ainsi:
Mais quoi! chacun n'est pas si sage qu'elle.



LE PAYSAN

Qui avoit offensé son Seigneur?



LE PAYSAN

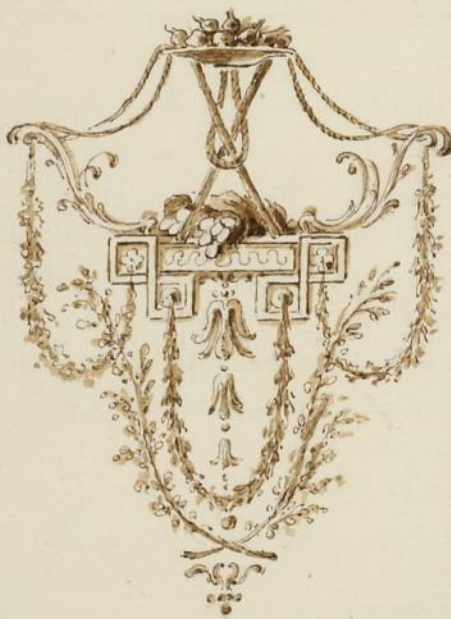
Qui avoit offensé Son Seigneur.

UN Paysan son Seigneur offensa.
 L'histoire dit que c'étoit bagatelle :
 Et toutefois ce Seigneur le tenca
 Fort rudement ; ce n'est chose nouvelle :
 Coquin, dit-il, tu mérites la hard :
 Fais ton calcul d'y venir tôt ou tard ;
 C'est une fin à t'en parer commune.
 Mais je suis bon ; & de boire peiner l'une,
 Tu peux choisir : ou de manger trente aulx,
 J'entends sans boire, & sans prendre repos ;
 Ou de souffrir trente bonne coupe de gaulx,
 Bien appliquée sur ta large épaule,
 Ou de payer sur le champ centz écus.
 Le Paysan consultant là-dessus :
 Trente aulx sans boire ! ah, dit-il, en soi-même,
 Je n'apprends onc à les manger ainsi.
 Je ne le puis sans un péril extrême.
 Les centz écus, c'est le pire de tous.
 Incertain donc il se mit à genoux
 Et s'écria : pouo Dieu miséricorde.
 Son Seigneur dit : Qu'on apporte une corde.
 Quoi le Galant m'ose répondre encoor ?
 Le Paysan, de peur qu'on ne le pendre,
 Fais choix de l'ail : & le Seigneur commande
 Que l'on en cueille, & sur-tout du plus fort.
 Un après un, lui-même il fait le compte :

Puis quand il voit que son calcul se monte
 Et la trentaine, il les mit dans un plas;
 Et cela fait, le malheureux pied-plas
 Prend le plus gros, en pitié le regarde,
 Mange & rechigne, ainsi que fait un char,
 Donnant les morceaux sous frotée de moutarde,
 Il n'oseroit de la langue y touchez.
 Son seigneur rit, & sous-lou il prend garde
 Que le Galant n'avale sans mâcher.
 Le premier passe, aussi fait le deuxième,
 Et au tiers il dit: Que le Diable y ait part.
 Bref il en fut à grand peine au douzième,
 Que s'écriant: Hélas, la gorge m'ard;
 Tôt, tôt, dit-il, que l'on m'apporte à boire.
 Son seigneur dit: Ah, ah, sire Grégoire,
 Vous avez soif! je vois qu'en votre repas
 Vous humectez volontiers le lampas:
 Or buvez donc, & buvez à votre aise:
 Bon prou vous fasse: hola, du vin, hola.
 Mais, mon ami, qu'il ne vous en déplaise,
 Il vous faudra choisir après cela
 Des cent écus, ou de la bastonnade,
 Pour suppléer au défaut de l'aillade.
 Qu'il plaise donc dit l'autre à votre bonté,
 Que les autr's soient sous le coup préconté:
 Car pour l'argent, pas trop grosse est la somme:
 Où la trouvez, moi qui suis un pauvre homme?
 Soit bien, souffrez les trente horions,
 Dit le seigneur: mais laissez les oignons.
 Pour prendre cœur le Vassal en sa panse
 Loge un long trait, se munir le dedans:

Puis souffre un coup avec grande constance.
Au deux il dit: Donnez-moi patience,
Mon doux Jésus, en tout ces accidens.
Le tierce est rude; il en grince les dents,
Se courbe tous, & saute & sa place.
Au quart il fait une horrible grimace,
Au cinq un cri: mais il n'est pas au bout,
C'est grand cas, s'il peut digérer tout.
On ne vit onc si cruelle aventure.
Deux forts gaillards ont chacun un bâton,
Qu'ils font tomber pao poida & pao mesure,
En observant la cadence & le ton:
Le malheureux n'a rien qu'une chanson.
Grace, dit-il: mais laissez-moi de nouvelle:
Car le Seigneur fait frapper de plus belle,
Juge des coups, & tiens sa gravité,
Disant toujours qu'il a trop de bonté.
Le pauvre diable enfin craint pour sa vie.
Après vingt coups, d'un ton piteux il crie:
Pour Dieu cessez; hélas! je n'en puis plus.
Son Seigneur dit: Payez donc cent écus,
Net & comptant: je sçais qu'à la desherre
Vous êtes duo; j'en suis fâché pour vous.
Si tous n'êtes prêts, votre compère Pierre
Vous en peut bien assister entre nous.
Mais pour si peu vous ne vous feriez tondre.
Le malheureux n'osant presque répondre
Court au magot, & dit c'est tout mon fait:
On examine, on prend un trébucher.
L'eau cependant lui coule de la face:
Il n'a point fait encor telle grimace.

Mais que lui sert ? Il convient tous payer,
C'est grand pitié quand on sâche son Maître
Ce Paysan eus beau s'humilier.
Et pouo un Sais assez léger, peut-être;
Il se sentis enstammer le godico,
Vuideo la bourse, émoucheo le épaule;
Sans qu'il lui fûs desus le cent écu,
Ni pouo le aule, ni pouo le coupe de gauler,
Fais seulement grace d'un carolier.



LE MULETIER.



LE MULETIER.

Nouvelle tirée de Bocace.

UN Roi Lombard [Sei Noie es ce Paya.
 Viennens, Souvenis, S'offrio à ma mémoire]
 Ce dernico-ci, dont parle en cce écrite
 Maître Bocace, Auteur de cette Bistoire,
 Portoit le nom d'Agilulf en son tème,
 Il epousa Teudelingue la belle,
 Veuve du Roi dernico, mort sans enfance,
 lequel laissa l'Etat sous la tutelle
 De celui-ci, Prince Sage & prudent.
 Nulle beauté n'étoit égale
 A Teudelingue; & la couche Royale
 De par, & d'autre étoit assurément
 Aussi complete, autant bien assortie
 Qu'elle fut onc: quand Messer Cupidon,
 En badinant, fu cheoir de son brandon
 Chez Agilulf; droit desuis l'écurie,
 Sans prendre garde, & sans se soucier
 En quel endroit; dont avec furie
 Le feu se pris au coeur d'un Muletier.
 Ce Muletier étoit homme de mine,
 Et demantoit en tous son origine,
 Bien fait & beau, même ayant du bon sens.
 Bien le montra: car s'étant de la Reine
 Amouraché, quand il eut quelque tème
 Fais ses efforts, & mit toute sa peine
 Pour se quérir, sans pouvoir rien gagner;

Le Compagnon Fut un touo d'homme habile.
 Maître ne scait meillieur pouo enseigner
 Que Cupidon. L'ame la moine subtile
 Sous sa Sérule apprend plus en un jour,
 Qu'un Maître en Art en dix ans aux écoles.
 Aux plus grossière, pao un chemin bien court,
 Il scait montre les lours & les paroles.
 Le présent Conte en est un bon témoin.
 Notre amoureux ne songeoit près ni loin,
 Dedans l'abord, à jouir de sa mie.
 Se déclare de bouche, ou pao écrit,
 N'étoit pas Sûr. Si se mis dans l'esprit,
 Mourû, ou non, d'en passer son envie,
 Puisqu'aussi-bien plus vivre ne pouvoit;
 Et mort pouo mort toujours mieux lui valoit,
 Auparavant que sortir de la vie,
 Prouver tous, & lenter le hazard.

L'usage étoit chez le peuple Lombard,
 Que Quand le Roi, qui faisoit lit à part,
 Comme tous Sons, vouloit avec sa femme
 Aller coucheo, seul il se présentoit
 Presque en chemise, & sans son dos n'avoit
 Qu'une Simarre : à la porte il frappoit
 Tous doucement ; aussi-tôt une Dame
 Ouvroit sans bruit, & le Roi lui mettoit
 Entre les mains la clarté qu'il portoit ;
 Clarté n'ayant grand lueu ni grand flâme.
 D'abord la Dame éteignoit en sortant
 Cette clarté : c'étoit le plus souvent
 Une lanterne ou de simple bougie :

Chaque Royaume a ses cérémonies.
Le Muletier remarqua celle-ci ;
Ne manqua pas de s'ajuster ainsi ;
Se présenta, comme étoit l'usage,
S'étant caché quelque peu le visage.
La Dame ouvris, dormant plus d'à demi,
Nul cas n'étoit à craindre en l'aventure,
Fora que le Roi ne vint pareillement.
Mais ce jour-là s'étant heureusement
Mis à chasser, force étoit que nature
Pendant la nuit cherchât quelque repos.
Le Muletier frais, gaillard & dispos,
Et parfumé, se coucha sans rien dire.
Un autre point, outre ce qu'avons dit,
C'est qu'agité s'il avoit en l'esprit
Quelque chagrin, soit touchant son Empire,
Ou sa famille, ou pour quelque autre cas,
Ne sonnoit mort en prenant ses ébats.
Et tous cela Teudelingue étoit faite.
Notre Amoureux fournit plus d'une traite :
Un Muletier a ce jeu vint trois Rois.
Donc Teudelingue entra par plusieurs Soirs
En pensemens ; & crut que la colere
Rendoit le Prince, outre son ordinaire,
Plein de transport, & qu'il n'y songeoit pas.
En ses présences le Ciel est toujours juste :
Il ne départ à gens de tous états
Même talent. Un Empereur Auguste
Et les vertus propres pour commander :
Un Avocat sçait les points décider :
Et au jeu d'amour le Muletier fait rage :

Chacun son Sais, nul n'a tous en partage.

*Notre Galant, S'étant dilligenté,
Se retira sans bruis, & sans clarté
Devant l'aurore. Il en sortoit à peine,
Lors qu'Agiluf alla trouver la Reine :
Voulut s'ébattre, & l'étonna bien fort.
Certes, Monsieur, je sçais bien, lui dit-elle,
Que vous avez pour moi beaucoup de zèle :
Mais de ce lieu vous ne sçaites encor
Que de sortir : même outre l'ordinaire
En avez pris, & beaucoup plus qu'à d'ord.
Pour Dieu, Monsieur, je vous prie, avisez
Que ne sois trop : votre santé m'est chère.
Le Roi sur sage, & se douta du tout ;
Ne sonna mot, descendit dans la Cour,
Puis de la Cour entra dans l'écurie ;
Jugeant en lui que le cas provenoit
D'un Muletier, comme l'on lui parloit.
Toute la troupe étoit lors endormie,
Forcé le Galant qui trembloit pour sa vie.
Le Roi n'avoit lanterne ni bougie.
En tâtonnant il s'approcha de l'our ;
Crut que l'auteur de cette tromperie
Se connoitroit au battement du poulx.
Par ne faillit dedans sa conjecture :
Et le second qu'il tâta d'aventure,
Étoit son homme, à qui d'émotion,
Soit pour la peur, ou soit pour l'action,
Le coeur battoit, & le poulx tous ensemble ;
Ne sçachant par où devoit aboutir*

Tout ce mystère, il feignoit de dormir.
Mais quel sommeil ! Le Roi pendant qu'il tremble,
En certain coin va prendre ses ciseaux,
Dont on coupoit le crin à ses chevaux.
Faisone, dit-il, au Galant une marque,
Pour le pouvoir demain connoître mieux.
Incontinent de la main du Monarque
Il se sent tondre. Un toupes de cheveux
Lui fut coupé, droit vers le front du Sire ;
Et cela fait, le Prince se retire.
Il oublia de serrez le toupes ;
Dont le Galant s'avisa d'un secret,
Qui d'Agiluf gâta le stratagème.
Le Muletier alla suo l'heure même
En pareil lieu tondre ses compagnons.
Le jour venu, le Roi vit ces garçons
Sans poil au front. Lors le Prince en son ame
Qu'est ceci donc ! qui croiroit que ma femme
Auroit été si vaillante au déduit ?
Quoi ! Teudelingue a-t-elle cette nuit
Fourni d'ébar à plus de quinze ou seize,
Autant en vit vers le front de tondre.
Oo bien, dit-il, qui l'a fait si se laisse :
Au demeurant, qu'il n'y retourne plus.





*LA SERVANTE
JUSTIFIÉE.*



LA SERVANTE JUSTIFIÉE.

*Nouvelle tirée des Contes
de la Reine de Navarre.*

BOCACE n'est le seul qui me fournisse :
Je vais par Soir en une autre boutique.
Il est bien vrai que ce divin esprit
Plus que par un me donne de pratique.
Mais comme il faut manger de plus d'un pain,
Je puis encore en un vieux magasin ;
Vieux, de plus vieux, ou Nouvelle nouvelle
Sont jusqu'à cent, bien déduits & belles
Pour la plupart, & de très-bonne main ;
Pour cette Soir la Reine de Navarre
D'un côté moi, naïf autant que rare,
Entretiendra dans ces Vers le Lecteur.
Voici le Sais, quiconque en Soit l'Auteur.
J'y mets du mien selon les occurrences :
C'est ma coutume ; & sans telle licence,
Je quitterois la charge de Conteur.

Un homme donc avois belle Servante :
Il la rendit au jeu d'amour Scavante.
Elle étoit fille à bien armer un lit,
Pleine de Suc, & donnant appétit ;
Ce qu'on appelle en François bonne robe.
Par un beau jour cet homme se dérobe
Avec sa femme ; & d'un très-grand matin

S'en va trouver sa Servante au jardin;
 Elle faisoit un bouquet pour Madame:
 C'étoit sa Fête. Voyant donc sa Femme
 Le bouquet faire, il commence à louer
 L'assortiment, tâche à s'insinuer:
 S'insinuoit en fait de Chambrière,
 C'est proprement couler sa main au sein.
 Ce qui fut fait. La Servante soudain
 Se défendit: mais de quelle manière?
 Sans rien gêner: c'étoit une façon
 Sur le marché: bien sçavoit sa leçon.
 La belle prend les fleurs qu'elle avoit mises
 En un monceau, les jette au compagnon.
 Il la baisa pour en avoir raison
 Tant & si bien, qu'ils en vinrent aux prises,
 En ces étreints la Servante tomba.
 Lui d'en tirer aussi-tôt avantage.
 Le malheur fut que tous ce beau ménage
 Fut découvert d'un logis près de-là:
 Nos gens n'avoient pris garde à cette affaire.
 Une voisine aperçut le mystère.
 L'Époux la vit, je ne sçai pas comment:
 Nous voilà pris, dit-il à sa Servante.
 Notre voisine est languarde & méchante;
 Mais ne soyez en crainte aucunement.
 Il va trouver sa Femme en ce moment:
 Puis fait si bien que s'étant éveillée,
 Elle se lève; & sur l'heure habillée,
 Il continue à jouer son rôle:
 Tant qu'à dessein d'aller faire un bouquet,
 La pauvre Épouse au jardin est menée.

Là Sur pas lui procédé de nouveau.
 Même débat, même jeu se commence.
 Fleurs de voleur : telon, d'entrées en danse,
 Elle y pris goûts ; le jeu lui sembla beau ;
 Somme quel'herbe en Sur encoo Froissée.
 La pauvre Dame alla l'après-dinée
 Voir sa Voisine, à qui ce secret-là
 Chargeois le coeur : elle le soulagea
 Tous d'ice l'abord. Je ne puis ma Commere,
 D'un cette femme avec un front sévère,
 Laisse passer sans vous en avertir
 Ce que j'ai vu. Voulez-vous vous servir
 Encoo long-temps d'une fille perdue ?
 Et coupée de pieds, si j'étois que de vous,
 Je l'envoyerois ainsi qu'elle est venue.
 Comment ! elle est aussi brave que nous.
 Ou bien, je sçais celui de qui procédé
 Cette piafe ; apportez-y remède,
 Tous au plutôt : car je vous avertie
 Que ce matin étant à la fenêtre,
 Ne sçais pourquoi, j'ai vu de mon logis
 Dans son jardin votre mari paroître,
 Puis la Galante ; & tous deux se sont mis
 Et se jettés quelques fleurs à la tête.
 Sur ce propos l'autre l'arrêta, coï :
 Je vous entends, dit-elle, c'étois moi

La Voisine.

Voire ! écoutez le reste de la fête :
 Vous ne sçavez où je veux en venir.
 Les bonnes gens se sont pris à cueillir
 Certaines fleurs, que baisera on appelle.

La Femme.

C'est encoo moi que vous preniez pour elle.

La Voisine.

Du jeu de Fleurs à celui de téton.

Ils sont passés, après quelque façon.

À pleine main on les a laissés prendre,

La Femme.

Ci pourquoi non? c'étois moi: Votre Epoux

N'a-t-il pas donc les mêmes droits sur vous!

La Voisine.

Cette personne enfin sur l'herbe tendre

Est trébuchée, & comme je le croi,

Sans se blesser; vous riez!

La Femme.

C'étois moi.

La Voisine.

Un cotillon a paré la verdure.

La Femme.

C'étois le mien.

La Voisine.

Sans vous mettre en courroux,

Qui le portois de la Fille ou de vous?

C'est-là le point; car Monsieur Votre Epoux

Jusqu'au bout a poussé l'aventure.

La Femme.

Qui? c'étois moi: votre tête est bien dure.

La Voisine.

Ah! c'est assez. Je ne m'informe plus:

J'ai pourtant l'oeil assez bon, ce me semble:

J'aurois juré que je les avois vus

En ce lieu-là se divertir ensemble:

Mais excusez, & ne la chassez pas.

La Femme.

Pourquoi chassez? j'en suis très-bien servie.

La Vaidine.

Tant pis pour vous: c'est justement le cas.

Vous en tenez, ma Commere, ma mie.



50



*LA GAGEURE
DES TROIS COMMERES.*



LA GAGEURE DES TROIS COMMÈRES.

Où sont deux Nouvelles Tirées de Bocace.

APRÈS bon vin, trois Commères un jour
S'entretenoient de leurs tours & prouesses;
Toutes avoient un ami par amour,
Et deux étoient au logis les Maîtresses.
L'une disoit j'ai le Roi des mariés.
Il n'en est point de meilleur dans Paris.
Sans son congé je vas par tout m'ébattre.
Avec ce tronc j'en serois un plus fin.
Il ne faut pas se lever trop matin,
Pour lui prouver que trois & deux sont quatre.
Par mon serment, dis une autre aussi-tôt,
Si je l'avois j'en serois une étourdie;
Car quant à moi, du plaisir ne me chaut,
Et moins qu'il soit mêlé d'un peu de peine.
Votre époux va tout ainsi qu'on le mène.
Le mien est tel, j'en rends grâce à Dieu.
Bien scaurois prendre & le temps & le lieu.
Qui tromperois à son aise un tel homme.
Pour tout cela ne croyez que je chomme.
Le passe-temps en est d'autant plus doux.
Plus grand en est l'amour des deux parties,
Je ne voudrois contre aucune de vous,
Qui vous vantée d'être si bien lotie;
Avoir troqué de Galans ni d'Époux.
Sur ce débat la troisième Commère

Les mis d'accord: car elle fut d'avis
 Qu'Amour se plaît avec les bons maris,
 Et veut aussi quelque peine légère.

Ce point vuide, le propos s'échauffant,
 Et den contea toutes trois triomphant,
 Celle-ci dit: Pourquoi tant de paroles?
 Voulez-vous voir qui l'emporte de nous?
 Laissons à part les disputes frivoles?
 Sur nouveaux frais attrapons nos époux.
 Le moins bon nous payera quelque amende.
 Nous le voulons, c'est ce que l'on demande:
 Dirent les deux. Il faut faire serments,
 Que toutes trois, sans nul déguisement,
 Rapporteront, l'affaire étant passée,
 Le cas au vrai: puis pour le jugement
 On en croira la Commère Macée.
 Ainsi fut dit, ainsi l'on s'accorda.
 Voici comment chacune y procéda.

Celle des trois qui plus étoit contrainte,
 Aimoit alors un beau jeune garçon,
 Frais, délicat, & sans poil au menton;
 Ce qui leur fut mettre en jeu cette feinte:
 Les pauvres gens n'avoient de leur amour
 Encore joui, sinon par échappée:
 Toujours falloit forger de nouveaux tours,
 Toujours chercher de maison empruntée,
 Pour plus à l'aise ensemble se jouer.
 La bonne Dame habille en chambrière
 Le Jeunesseau qui vient pour se louer,

DES TROIS COMMÈRES. 53

D'un air modeste & baissant la paupière,
Du coin de l'œil l'Époux la regardoit,
Et dans son cœur déjà se proposoit
De relever le linge de la fille.
Bien lui sembloit, en la considérant,
N'en avoir vu jamais si gentille.
On la retient, avec peine pourtant:
Belle servante, & mari vert Galant,
C'étoit matière à scinder du scrupule.
Les premiers jours le mari dissimule,
Détourne l'œil, & ne fait pas semblant
De regarder sa servante nouvelle.
Mais tôt après il tourna tant la belle,
Tant lui donna, tant encoeur lui promit,
Qu'elle seignit à la fin de se rendre;
Et de jeu fait, à dessein de le prendre,
Un certain soir la Galante lui dit:
Madame est mal, & seule elle veut être
Pour cette nuit: incontinent le Maître
Et la servante ayant fait leur marché,
S'en vont au lit; & le drôle couché,
Elle en cornette, & dégraffant sa jupe,
Madame vient. Qui fut bien empêché?
Ce fut l'Époux, cette fois pris pour dupe.
Oh, oh, lui dit la Commère en riant,
Votre ordinaire est donc trop peu friant
À votre goût; & pas J. Jean, beau sire,
Un peu plutôt vous me le deviez dire:
J'aurai chez moi toujours eu des tendrons.
De celle-ci pour certaines raisons
Vous favez passé; cherchez autre aventure.

Et vous, la belle au dessein si gaillard,
Merci de moi, Chambrière d'un liard,
Je vous rendrai plus noire qu'une mûre.
Il vous faut donc du même pain qu'à moi :
J'en suis d'avis, non pourtants qu'il m'en chaille ;
Ni qu'on ne puisse en trouver qui le vaille :
Grâce à Dieu, je crois avoir de quoi
Donner encoo à quelqu'un dans la rue :
Je ne suis pas à jeter dans la rue.
Laissons ce point ; je sçais un bon moyen :
Vous n'aurez plus d'autre lit que le mien.
Voyez un peu ; diroit-on qu'elle y touche ?
Vite, marchons, que du lit où je couche
Sans marchandee on prenne le chemin.
Vous chercherez vos besognes demain.
Si ce n'étoit le scandale & la honte,
Je vous mettrois dehors en ces états.
Mais je suis bonne, & ne veux point d'éclat :
Puis je rendrai & vous un très bon compte
À l'avenir & vous jure ma foi,
Que nuit & jour vous serez près de moi.
Qu'ai-je besoin & me mettre en allarme,
Puisque je puis empêcher tous vos tourments ?
La Chambrière écoutant ce discours,
Fait la honteuse, & jette une ou deux larmes,
Prend son paquet, & sort sans consulter ;
Ne se le fait pas deux fois répéter,
S'en va jouer un autre personnage,
Fait au logis deux métiers tour à tour :
Galant de nuit, Chambrière de jour,
En deux façons elle a soin du ménage.

DES TROIS COMMÈRES. 55

Le pauvre Époux se trouve tous heureux,
Qu'à si bon compte il en ait été quitte.
Lui couché seul, notre couple amoureux
D'un temps si doux à son aise profite:
Rien ne s'en perd, & des moindres moments,
Bon & ménager & sûr, nos deux Amans,
Scachant très bien que l'on n'y revient guère.
Voilà le tour d'une des trois Commères.

L'autre de qui le mari croyoit tous,
Avecque lui sous un poirier assise,
De son dessein vint aisément à bout.
En peu de mots j'en vais conter la suite.
Leur grand Valet, près d'eux étoit debout,
Garçon bien fait, beau parleur & de mise,
Et qui faisoit, les deux Servantes trotter.
La Dame dit: Je voudrois bien goûter
De ce fruit-là: Guillot, monte & secoue
Notre poirier. Guillot, monte à l'instant
Grimpé qu'il est, le drole fait semblant
Qu'il lui paroît que le mari se joue
Avec la femme: aussi-tôt le Valet
Frotant ses yeux, comme étonné du fait,
Vraiment, Monsieur, commence-t'il à dire,
Si vous vouliez, Madame carrez,
Un peu plus loin vous pourriez aller rire,
Et moi, pressé, du moins vous en passez.
Ceci me cause une surprise extrême:
Devant les gens prendre ainsi volé ébat!
Si d'un Valet vous ne faites nul cas,
Vous vous devez du respect à vous-même.

Quel taon vous poun ? attendez à tantôt ;
 C'è privauté en serons plus friander :
 Tous aussi bien, pou le tème qu'il vous saut
 Les nuit d'été sous encor assez grande.
 Pourquoi ce lieu ? vous avez pou cela
 Tant de bon lit, tant de chambre si belle.
 La Dame dit : Que conte celui-là,
 Je crois qu'il rêve : ou prend-il ces nouvelles ?
 Qu'entend ce fol avecque ses ébats ?
 Descend, descend, mon ami, tu verras.
 Guillon descend. Se bien lui dit son Maître,
 Nous jouons-nous ?

Guillon.

Non pas pou le presens.

Le Mari.

Pou le presens !

Guillon.

Oui, Monsieur, je veux être
 Écorché vif, si tous incontinens
 Vous ne baisiez Madame sur l'herbette.

La Femme.

Mieux te vaudroit laisser cette sornette,
 Je te le dir, car elle sent les coups.

Le Mari.

Non, non, ma mie, il faut qu'avec les sous
 Tous de ce par-pas mon ordre on le mette.

Guillon.

Est-ce être fou, que de voir ce qu'on voit ?

La Femme.

Et qu'a-tu vu ?

DES TROIS COMMÈRES. 57

Guillon.

J'ai vu, je le répète,
Vous & Monsieur, qui dans ce même endroit,
Jouez tous deux au doux jeu d'amourette,
Si ce Poirier n'est peut-être charmé.

La Femme

Voire, charmé : tu nous fais un beau conte.

Le Mari.

Je le veux voir vraiment ; sans que j'y monte ;
Vous en sçavez bientôt la vérité.
Le Maître à peine est sur l'arbre monté,
Que le Valet embrasse la Maîtresse.
L'Époux qui voit comme l'on se caresse,
Crie, & descend en grand'hâte aussi-tôt.
Il se rompt le col, ou peu s'en faut,
Pour empêcher la suite de l'affaire :
Et toutes fois il ne peut si bien faire
Que son honneur ne reçoit quelque échec.
Comment, dit-il : quoi même à mon aspect !
Devant mon nez ! à mes yeux ! Sainte Dame !
Que vous faut-il ? qu'avez-vous ? dit la Femme.

Le Mari.

Oser-tu bien le demander encor ?

La Femme.

Et pourquoi non ?

Le Mari.

Pourquoi ? n'ai-je pas tort
De t'accuser de cette effronterie ?

La Femme.

Ah ! c'en est trop, parlez mieux, je vous prie.

Le Mari.

Quoi, ce coquin ne te caressoit pas ?

La Femme.

Moi ? vous rêvez.

Le Mari.

D'où viendrois donc ce caress ?

Eti-je perdu la raison, ou la vue ?

La Femme.

*Ne croyez-vous de Senex si dépourvue,
Que devant vous je commis un tel tour ?
Ne trouverois-je assez d'heures au jour
Pour m'égayer, si j'en avois envie ?*

Le Mari.

*Je ne sçais plus ce qu'il faut que j'y dise.
Notre poirier m'abuse assurément.
Voyons encor. Dans le même moment
L'époux remonte, & Guillot recommence.
Pour cette fois le mari voit la danse
Sans se sâcher, & descend doucement.
Ne cherchez plus, leuo dit-il, d'autres causes,
C'est ce poirier, il est ensorcelé.
Puisqu'il faut voir ce vilaine chose,
Repris la femme, il faut qu'il soit brûlé.
Courte au logis, dit qu'on le vienne abatre :
Je ne veux plus que cet arbre maudit
Trompe les gens. Le Valer obéit.
Sur le pauvre arbre ils se mettent à quatre,
Se demandant l'un l'autre sourdement
Quel si grand crime a ce poirier pu faire ?
La Dame dit : Abatez seulement ;
Quant au surplus ce n'est pas votre affaire.*

DES TROIS COMMÈRES. 59

Pas ce moyen là Seconde Commère
Vint au dessein de ce qu'elle entreprit.
Passons au tour que la troisième fit.

Les rendez-vous chez quelque bonne amie
Ne lui manquoient, non plus que l'eau du puits.
Là tous les jours étoient nouveaux déduits.
Notre Donzelle y tenoit sa partie.
Un sien Amant étant lors de quartier,
Ne croyant pas qu'un plaisir fût entier,
S'il n'étoit libre, à la Dame propose
De se trouver seule ensemble une nuit.
Deux, lui dit-elle, & pour si peu de chose
Vous ne serez nullement éconduits.
Ni de pas moi ne manquera l'affaire.
De mon mari je saurai me défaire
Pendant ce temps, aussi-tôt, fais que dis.
Son besoin eut d'être femme d'esprit.
Car pour Epoux, elle avoit pris un homme
Qui ne faisoit en voyage grands frais.
Il n'alloit pas querir pardon à Rome,
Quand il pouvoit en rencontre plus près.
Tous au rebours de la bonne Donzelle,
Qui pour montrer sa ferveur & son zèle,
Toujours alloit au plus loin son pourvoir.
Pèlerinage avoit fait son devoir.
Plus d'une fois, mais c'étoit le vieux Stile.
Il lui falloit, pour se faire valoir,
Chose qui fût plus rare & moins facile.
Elle s'attache à l'orteil d'un le soir
Un brin de fil, qui rendoit à la porte

De la maison, & puis se va coucher
 Drois au côté d'Henriette Berlinguier.
 [On appelloit son mari de la sorte]
 Elle fut tant qu'Henriette se tournant,
 Sentit le fil. Aussi-tôt il soupçonne
 Quelque dessein, & sans faire semblant,
 D'être éveillé, sur ce fait il raisonne:
 Se leve enfin, & sort tout doucement;
 De bonne foi son épouse dormant,
 Ce lui sembloit: suit le fil dans la rue,
 Conclut de là que l'on le trahissoit;
 Que quelque Amant que la Donzelle avoit,
 Avec ce fil par le pied la tiroit,
 L'avertissant ainsi de sa venue:
 Que la Galante aussi-tôt descendoit,
 Tandis que lui pauvre mari dormoit.
 Ça autrement, pourquoi ce badinage?
 Il falloit bien que Messer cocuage
 Se visitât: honneur donc à son sens
 Il se seroit passé le mieux du monde.
 Dans ce penser il s'arme jusqu'aux dents;
 Sort de la maison fait le guet, & la ronde,
 Pour attraper quiconque tirera
 De brin de fil. Or le Lecteur sçaura
 Que ce Logis avoit sur le derrière
 De quoi pouvoit introduire l'ami:
 Il le fut donc par une chambrière.
 Tout domestique, en houpant un mari,
 Pense gagner indulgence plénier.
 Tandis qu'ainsi Berlinguier fait le guet,
 La bonne Dame, & le jeune Muguet

DES TROIS COMMERES. 61

En sont aux mains, & Dieu sçait la maniere.
En grand soulai, cette nuit se passa;
Dan leur plaisir rien ne les traversa.
Tous sur des micux, grace à la Servante,
Qui fut si bien devoie de Surveillante,
Que le Galant, tous à tems délogea.
L'Époux revint, quand le jour approcha;
Reprit sa place, & dit que la migraine
L'avoit contrainct d'aller coucher en haut.
Deux jours après la Commere ne saut
De mettre un fil: Berlinguico aussi-tôt
L'ayant senti, rentre en la même peine,
Court à son poste, & notte Amant au sien.
Renfort de joye: on s'en trouva si bien,
Qu'encore un coup on pratiqua la ruse;
Et Berlinguico prenant la même excuse,
Sortit encore, & fut place à l'Amant.
Autre renfort de tous contentemens.
On s'en tint là. Leur ardeur refroidie,
Il en fallut venir au dénouement;
Trois acteurs eus, sans plus la comédie.
Sur le minuit, l'Amant s'étant sauvé,
Le brin de fil aussi-tôt fut tiré
Par un des siens, sur qui l'Époux se rue,
Et le contrainct, en occupant la rue,
D'entre chez lui, le tenant au collet,
Et ne sçachant que ce fut un valet.
Bien à propos lui fut donné le change.
Dans le logis fait un vacarme change.
La femme accourt au bruit que fait l'Époux.
Le compagnon se jette à leurs genoux;

Dis qu'il venoit, trouvo la chambrière;
 Qu'avec ce fil il la tiroit, à soi,
 Pouo faire ouvrier; & que depuis, n'a quere
 Tous deux s'étoient, entredonné la Soie.
 C'est donc cela, poursuivit la Commere;
 En s'adressant, à la Sille, en colere,
 Que l'autre, jouo je vous vise à l'orteil
 Un brin de fil: je m'en mise un pareil
 Pouo attraper avec ce Stratagème
 Votre Galant. Or bien, c'est, votre Epoux.
 A la bonne heure: il faut, cette nuit, même
 Sortir d'ici. Berlinguico fut, plus doux,
 Dis, qu'il fallois, au lendemain attendre.
 On les dota, l'un & l'autre, amplement;
 L'Epoux, la Sille, & le Pater, l'Amant:
 Puis au moultier le couple s'alla rendre,
 Se connoissant, tous deux de plus d'un jour.
 Ce fut, la fin qu'eut, le troisième tour.
 Lequel vaut, mieux? Pouo moi, je m'en rapporte.
 Macée ayant, pouvoir de décider,
 Ne sut, à qui la victoire accorder,
 Tant, cette affaire à résoudre étoit, forte.
 Toutes avoient, eu raison de gager.
 Le procès, pend, & pendra de la sorte
 Encore longtêms, comme l'on peut, juger.



*LE CALENDRIER
DES VIEILLARDS.*



LE CALENDRIER DES VIEILLARDS.

Nouvelle Tirée de Vocace.

Plus d'une fois je me suis étonné,
Que ce qui fait la paix du mariage
En est le point le moins considéré.
Lorsque l'on met une fille en ménage,
Le père & mère ont pour objet le bien;
Pour le surplus, ils le comptent pour rien
Jeunes tendrons à Vieillards appartient:
Et cependant je vois qu'ils se soucient
D'avoir chevaux à leur char attelés
De même taille, & même chienne couplée;
Et ainsi de bœufs, qui est force pareille
Sont toujours pris: car ce seroit merveille,
Si sans cela la charrue alloit bien.
Comment pourrois celle du mariage
Ne mal aller, étant un attelage
Qui bien souvent ne se rapporte en rien?
J'en vais conter un exemple notable.

On sait qui fut Richard de Quinzica,
Qui mainte fête à sa femme alléqua,
Mainte vigile, & maints jours fériables,
Et du devoir cru s'échapper par là.
Très-lourdement il erroit en cela.
Cetui Richard étoit Juge dans Pise,

64 LE CALENDRIER

Homme scavant dans l'étude des loix,
Riche d'ailleurs; mais dont la barbe grise
Montreroit assez, qu'il devoit faire choix
De quelque femme à peu près de même âge:
Ce qu'il ne fit, prenant en mariage
La mieux sçante, & la plus jeune d'une
De la Cité, fille bien alliée,
Belle sur-tout: c'étoit Bartholomée
De Galandi, qui parmi ses parents
Pouvoit compter le plus grand de la Ville.
En ce ne fit Richard tout d'homme habile;
Et l'on disoit communément de lui,
Que ses enfants ne manqueroient de père.
Tel fait métier de conseiller aujourd'hui,
Qui ne voit goutte en ses propres affaires.
Quinzica donc n'ayant de quoi servir
Un tel oiseau qu'étoit Bartholomée,
Pour s'excuser, & pour la contenance,
Ne rencontroit point de jour en l'année,
Selon son compte & son Calendrier,
Où l'on se put sans scrupule appliquer
Au fait d'hymen: chose aux vieillards commode,
Mais dont le sexe abhorre la méthode.
Quand je dis, point, je veux dire, très-peu:
Encor ce peu lui donnoit de la peine.
Toute en férie il mettoit la semaine;
Et bien souvent faisoit venir en jeu
Saints qui ne furent jamais dans la légende.
Le vendredi, disoit-il, nous demande
D'autre pensée, ainsi que chacun sçait.
Pareillement il faut que l'on retranche

DES VIELLARDS. 65

Le Samedi, non sans juste Sujets,
D'autant, que c'est la veille du Dimanche.
Pour ce dernier, c'est un jour de repos.
Quand au Lundi, je ne trouve à propos
De commencer par ce point la semaine;
Ce n'est le fait d'une ame bien chrétienne.
Les autres jours autrement s'excusoient:
Et quand venoit aux fêtes solennelles,
C'étoit alors que Richard triomphoit,
Et qu'il donnoit les leçons les plus belles.
Longtemps devant toujours il s'abstenoit;
Longtemps après il en usoit de même;
Aux Quatre-temps autant il en faisoit,
Sans oublier l'Avent ni le Carême.
Cette Saison pour le vieillard étoit
Un temps de Dieu, jamais ne s'en lassoit:
De Patron même il avoit une liste.
Point de quartier pour un Évangéliste,
Pour un Apôtre, ou bien pour un Docteur:
Vierge n'étoit, Martyr & Confesseur,
Qu'il ne chomât: tout les savoit par cœur.
Que s'il étoit au bout de son scrupule,
Il alleguoit les jours malencontreux,
Puis les brouillards, & puis la canicule,
De s'excuser n'étant jamais honteux.
La chose ainsi presque toujours égale,
Quatre fois l'an, de grace spéciale,
Notre Docteur régaloit sa moitié,
Petitement; enfin c'étoit pitié.
À cela près, il traitoit bien sa femme:
Les affiquets, les habits à changer,

Joyaux, bijoux, ne manquoient à la Dame;
 Mais tous cela n'est que pour amuser
 Un peu de femme de esprit & de poupée;
 Droit au Solide alloit Bartholomée.
 Son seul plaisir dans la belle Saison,
 C'étoit d'aller à certaine maison
 Que son mari possédoit sur la côte:
 Ils y couchoient tous les huit jours sans faute.
 Là quelquefois sur la mer ils montoient,
 Et le plaisir & la pêche goûtoient,
 Sans s'éloigner que bien peu de la rade.
 Arrive donc, qu'un jour de promenade
 Bartholomée & Messer le Docteur,
 Prennent chacun une barque à Pêcheur,
 Sortent sur mer. Ils avoient fait gageure,
 Et qui des deux auroit plus de bonheur,
 Et trouveroit la meilleure aventure
 Dedans la pêche, & n'avoient avec eux
 Dans chaque barque en tous qu'un homme ou deux.

Certain Corsaire aperçut la Chaloupe
 De notre Epouse, & vint avec sa troupe
 Fondre dessus, l'emmena bien & beau;
 Laisa Richard: Sois que près du rivage
 Il n'osât pas se hasarder davantage;
 Sois qu'il craignît qu'ayant dans son vaisseau
 Notre Vieillard, il ne pût de sa proie
 Si bien jouir: car il aimoit la joye
 Plus que l'argent, & toujours avoit fait
 Avec honneur son métier de Corsaire;
 Au jeu d'amour étoit homme d'effort,

DES VIEILLARDS. 67

Ainsi que sont gens de pareille affaire.
Gens de meo sont toujours prêts à bien faire;
Ce qu'on appelle autrement bon garçon.
On n'en voit point qui les fêtes allegue.
Or tel étois celui dont nous parlons,
Ayant pour nom Pagamin de Monegue.
La Belle fut son deuoir de pleurer
Un demi jour, tant qu'il se put étendre:
Et Pagamin de la reconforter;
Et noie épouse à la fin se rendre.
Il la gagna: bien scavoit son métier.
Amour s'en mit, Amour ce bon Apôtre,
Dix mille fois plus Corsaire que l'autre,
Vivants de rapt, faisant peu de quartier.
La Belle avoit sa rançon toute prête:
Très-bien lui prut d'avoir de quoi payer:
Car là n'étois ni vigile ni fête.
Elle oublia ce beau Calendrier
Rouge par-tout & sans nul jour ouvrable:
De la ceinture on le lui fut tomber;
Plus n'en fut fait mention qu'à la table.
Notre Legiste eut mis son doigt au feu,
Que son épouse étoit toujours fidelle,
Entière & chaste; & que moyennant Dieu,
Pour de l'argent on lui rendroit la Belle.
De Pagamin il prit un sauf-conduit,
Lalla-houee, lui mit la carte blanche.
Pagamin dit: Si je n'ai pas bon bruit,
C'est à grand tort: je veux vous rendre franche
Et sans rançon votre chère moitié.
Ne plaise à Dieu, que si belle amitié.

Sois par mon Sais de désastre ainsi pleine,
Celle pour qui vous prenez tant de peine,
Vous reviendra selon votre desir;
Je ne veux point vous vendre ce plaisir.
Faites-moi voir seulement quelle est votre.
Car si j'allois vous en rendre quelqu'autre,
Comme il m'en tombe assez entre les mains,
Ce me seroit une espèce de blâme.
Ces jours derniers je pris certaine Dame,
Dont les cheveux sont quelque peu châtains,
Grande de Taille, en bon point, jeune & fraîche.
Si cette Belle, après vous avoir vu,
Dis étoit à vous, c'est autant de conclu.
Reprenez-la; rien ne vous en empêche.
Richard repris: vous parlez sagement,
Et me traitez trop généreusement.
De son metier il faut que chacun vive.
Mettez un prix à la pauvre captive;
Je le paierai comptant, sans hésiter:
Le compliment n'est ici nécessaire;
Voilà ma bourse: il ne faut que compter.
Ne me traitez que comme on pourroit faire
En pareil cas l'homme le moins connu.
Seroit-il dit que vous m'eussiez vaincu
D'honnêteté? non, sera sur mon ame;
Vous le verrez. Car, quant à cette Dame,
Ne doutez point, quelle ne soit à moi.
Je ne veux pas que vous m'ajoutiez foi.
Mais aux baisers que de la pauvre femme
Je recevrai; ne craignant qu'un seul point,
C'est qu'à me voir de joie elle ne meure.

DES VIEILLARDS. 69

On fait venir l'épouse tout-à-l'heure,
Qui froidement, & ne s'étonnant point,
Devant ses yeux voit son mari paroître,
Sans témoigner seulement le connoître
Non plus qu'un homme arrivé du Pérou.
Voyez, dit-il, la pauvreté est honteuse
Devant les gens, & sa joie amoureuse
N'ose éclater : Soyez sûr qu'à mon cou,
Si j'étais seul, elle seroit sautée.
Pagamin dit : Qu'il ne tienne à cela ;
Dedans sa chambre allez, conduisez-la.
Ce qui fut fait ; & la porte fermée,
Richard commence : Eh là Bartholomée,
Comme tu fais : Je suis ton Quinzica,
Toujours le même à l'endroit de ta femme.
Regarde-moi. Trouvez-tu, ma chère ame,
En mon visage un si grand changement ?
C'est la douleur de ton enlèvement
Qui me rend tel, & toi seule en es cause.
T'ai-je jamais refusé nulle chose,
Soit pour ton jeu, soit pour tes vêtements ?
En étois-il quelqu'une de plus brave ?
De ton vouloir je me rendois esclave
Tu le seras étant avec ces gens.
Et ton honneur, que crois-tu qu'il devienne ?
Ce qu'il pourra, répondis brusquement
Bartholomée. Est-il tems maintenant
D'en avoir soin ? S'en est-on mis en peine,
Quand malgré moi l'on m'a jointe avec vous,
Vous vieux penard, moi fille jeune & drue,
Qui méritoit d'être un peu mieux pourvue,

Et de goûter ce qu'hymen a de doux.
 Pour ces effets j'étois assez aimable,
 Et me trouvois aussi digne entre nous,
 De ces plaisirs, que j'en étois capable.
 Or est allé le cas d'aube façon.
 J'ai pris mari, qui pour toute chanson
 N'a jamais eu que ses jours et ses séries:
 Mais Pagamin, si-tôt qu'il m'eut ravie,
 Me seut, donneo bien une aube leçon.
 J'ai plus appris de choses et de la vie
 Depuis deux jours qu'en quatre ans avec vous.
 Laissez-moi donc, Monsieuo mon cheo Epoux:
 Sur mon retour n'insistez davantage.
 Calendriers ne sont point en usage
 Chez Pagamin: je vous en avertis
 Vous & les miens avez mérité pie;
 Vous, pour avoir mal mesuré vos forces
 En m'épousant; eux pour s'être mépriés,
 En préférant les légères amorces
 De quelque bien à ces aube points-là.
 Mais Pagamin pour leur y pourvoira:
 Il ne sçait Loi, ni Digeste, ni Code;
 Et cependant très-bonne est sa méthode.
 De ce matin lui-même il vous dira
 Du quart en sus comme la chose en va.
 Un tel aveu vous surprend & vous touche;
 Mais faire ici et la petite bouche
 Ne sert de rien: l'on n'en croira pas moins.
 Et puisqu'enfin nous voici sans témoin,
 Adieu, vous dire, vous, & vos jours et fêtes,
 Je suis de chair, les habits rien n'y sont.

DES VIEILLARDS. 71

Vous sçavez bien, Monsieur, qu'entre la tête
Et le talon d'autre affaire sont.
Et tant de tins Richard tombé de sa nuée,
Fut tous heureux & pouvoit s'en aller.
Bartholomée ayant sa honte buée,
Ne se fit pas le nier pour demeurer.
Le pauvre Epoux en eut tant de tristesse,
Outre les maux qui suivent la vieillesse
Qu'il en mourut à quelques jours de là.
Et Pagamin pris à femme sa veuve.
Ce fut bien-fais: nul des deux ne tomba
Dans l'accident du pauvre Quinzica,
S'étant choisis l'un & l'autre à l'épreuve.
Belle leçon pour gens à cheveux gris;
Sinon qu'il se soient d'humeur accommodante:
Car en ce cas Messieurs les Favoris
Font leur ouvrage, & la Dame est contente.



72



*A FEMME AVARE
GALANT ESCROC.*

Tome I

M



A FEMME AVARE GALANT ESCROC.

Nouvelle Fric de Vocace.

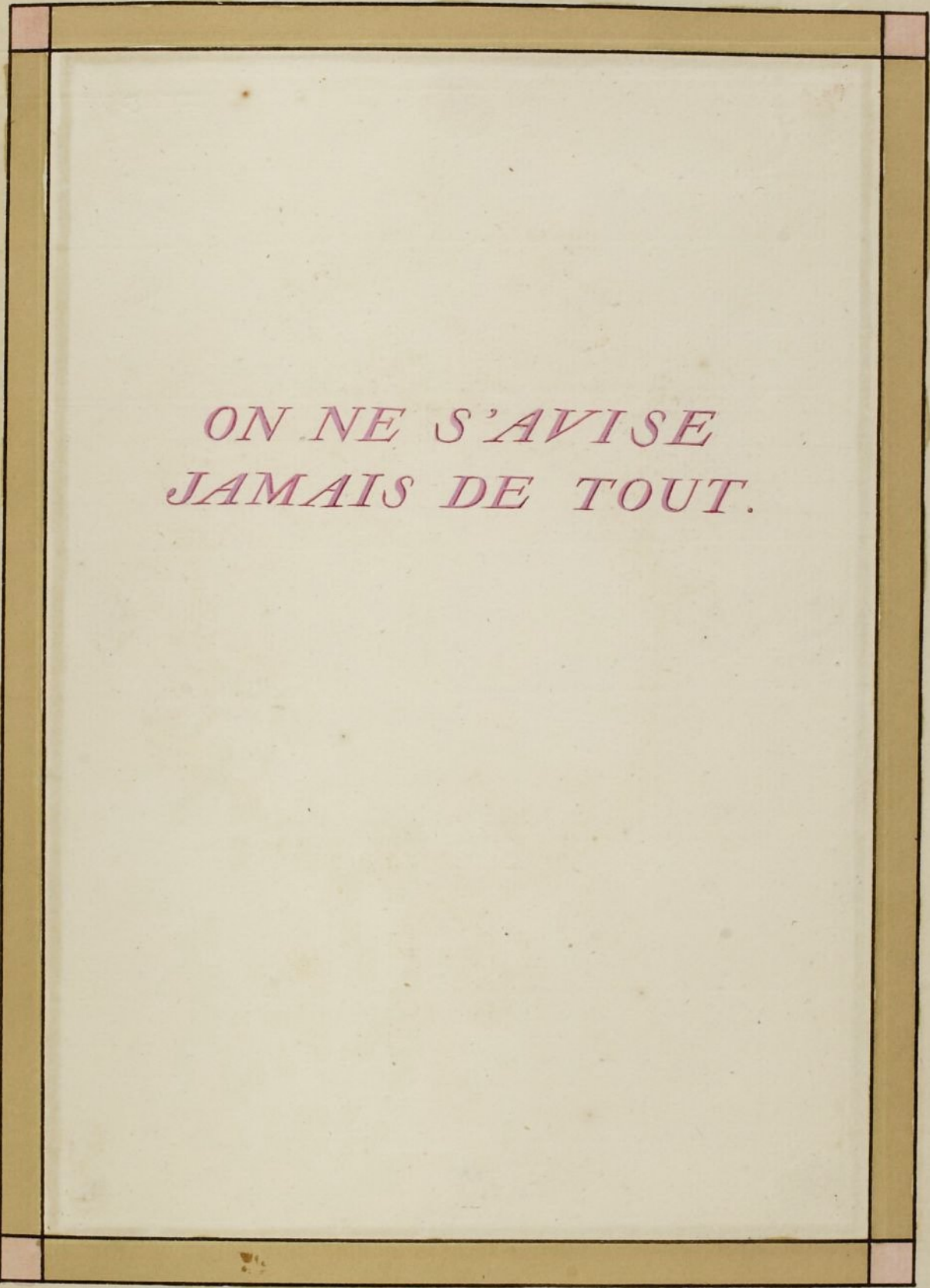
QU'UN homme soit plumé par des Coquette,
 Ce n'est pour faire au miracle crivo:
 Gratié est mort; plus d'Amour sans payeo;
 En beaux Louie se content, les Fleurette.
 Ce que je dis des Coquette s'entend.
 Pour notre honneur si me faut-il pourtant
 Montrer qu'on peut, nonobstant leur adresse,
 En attraper au moins une entre cent,
 Et lui jouer quelque tour de Souplesse.
 Je choisirai pour exemple Gulphao.
 Le drôle fut un traître de Franc Soudao:
 Car aux Savures d'une Belle il eut part
 Sans débourse, escroquant la Chrétienne.
 Notez ceci; & qu'il vous en souviene
 Galante dépée; encoo bien que ce tour
 Pour vous stileo soit, soit peu nécessaire.
 Je trouverois maintenant à la Cour
 Plus d'un Gulphao, si j'en avois affaire.
 Celui-ci donc, chez Sire Gasparin,
 Tant fréquenté, qu'il devint à la fin
 De son Épouse amoureux sans mesure.
 Elle étoit jeune, & belle créature;
 Plaisoit beaucoup; Sort un point, qui gâtoit
 Toute l'affaire, & qui seul rebutoit.

Les plus ardente : c'est qu'elle étoit avare.
 Ce n'est pas chose en ce siècle si rare
 Je l'ai ja dit : rien n'y sonne les soupirs.
 Celui-là parle une langue barbare,
 Qui l'or en main n'explique ses desirs.
 Le jeu, la jupe, & l'amour des plaisirs
 Sont les ressorts que Cupidon emploie :
 De leur boutique il sort chez les François
 Plus de cocu, que du Cheval de Troie
 Il ne sortit de héros autrefois.
 Pour revenir à l'humeur de la Belle,
 Le Compagnon ne put rien tirer d'elle
 Qu'il ne parlât. Chacun sçait ce que c'est
 Que de parler : Le Lecteur, s'il lui plaît,
 Me permettra de dire ainsi la chose.
 Gulphao donc parle, & si bien, qu'il propose
 Deux cent écus. La Belle l'écouta ;
 Et Gasparin à Gulphao les prêta ;
 Ce fut le bon : puis aux champs s'en alla,
 Ne soupçonnant aucunement la femme.
 Gulphao les donne en présence des gens :
 Voilà, dit-il, deux cent écus comptés,
 Qu'à votre Epoux vous donnerez, Madame.
 La Belle crut qu'il avoit dit cela
 Par politique, & pour jouer son rôle.
 Le lendemain elle le régala
 Tous de son mieux, en femme de parole.
 Le drôle en prit ce jour & les suivants
 Pour son argent, & même avec usure :
 A bon payeur on fait bonne mesure.
 Quand Gasparin fut de retour des champs,

Gulphao lui dit, Son Epouse présente :
 J'ai votre argent à Madame rendu,
 N'en ayant eu pour une affaire urgente.
 Aucun besoin, comme je l'avois cru :
 Déchargez-en votre Livre de grace..
 A ce propos, aussi froide que glace,
 Notre Galante avoua le reçu.
 Qu'eût elle fait, on eut prouvé la chose.
 Son regret sur d'avoir enflé la dose,
 De ses fautes : c'est ce qui la sâchois.
 Voyez un peu la perte que c'étois !
 En la quittant Gulphao alla tous droit,
 Conter ce cas, le corneo par la Ville,
 Se publie, le prêcher sur les toits.
 De l'en blâmer, il seroit inutile :
 Ainsi vit-on chez nous, autre François.







*ON NE S'AVISE
JAMAIS DE TOUT.*



ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT.

Conte tiré de ces nouvelles nouvelles.

CERTAIN jaloux ne dormant que d'un oeil,
Interdisoit tous commerce à sa femme.
Dans le dessein de prévenir la Dame,
Il avoit fait un fort ample recueil
De tous les tours que le sexe sçait faire.
Pauvre ignorant ! comme si cette affaire
N'étoit une hydre, à parler franchement.
Il captivoit sa femme cependant ;
De ses cheveux vouloit sçavoir le nombre,
La faisoit suivre, à toute heure, en tous lieux,
Par une vieille au corps tout rempli d'yeux
Qui la quittoit aussi peu que son ombre.
Ce fou tenoit son recueil fort enticé ;
Il le portoit en guise de Beaulieu,
Croyant par-là les Galans hors de game.
Un jour de fête arrive que la Dame,
En revenant de l'Eglise, passa
Près d'un logis, dont quelqu'un lui jeta
Fort à propos, plein un panier d'ordure.
On s'excusa : la pauvre créature,
Toute vilaine entra dans le logis ;
Il lui fallut dépouiller ses habits,
Elle envoya querir une autre jupe,
Dès en entrant par cette Douagna,

Qui horte d'haleine, à Monsieuo raconta
Tous l'accidens. Foin, dit-il, celui-là
N'est dans mon Livre, & je suis prie pour dupe:
Que le recueil au Diable soit donné.
Il disoit bien: car on n'avoit jetté
Cette immondice, & la Dame gâté,
Qu'afin qu'elle eût quelque valable excuse
Pour éloigner son dragon quelque tems.
Un sien Galant, ami de là-dedans,
Tous aussi-tôt profita de la ruse:
Nous avons beau sur ce Sexe avoir l'oeil,
Ce n'est coup sûr encontre toute esclandre,
Mais jaloux, brûlez votre recueil,
Sur ma parole, & faites-en des cendres.



LE GASCON PUNI.

Nij



LE GASCON PUNI.

Nouvelle.

UN Gascon pouvo s'être vanté
De posséder certaine Belle,
Fut puni de sa vanité
D'une façon assez nouvelle.

Il se vantoit à faux, & ne possédoit rien.
Mais quoi ! tous médians, est Prophète en ce monde
On croit le mal d'abord ; mais à l'égard du bien,
Il faut que la vie en réponde.

La Dame cependant, du Gascon se mocquoit,
Même au logis pouvo lui rarement elle étoit :
Et bien souvent, qu'il la traitoit
D'incomparable & de divine,
La Belle, aussi-tôt, s'enfuyoit
S'allant sauver chez sa voisine.

Elle avoit nom Philis, son voisin Eurilas,
La voisine Cloris, le Gascon Dorilas,
Un sien ami Damon, c'est tout, si j'ai mémoire,
Ce Damon, de Cloris, à ce que dit l'histoire,
Étoit Amant aimé, Galant, comme on voudra
Quelque chose de plus enco que tout cela.

Pour Philis, son humeur libre, gaye, & sincère
Montreroit quelle étoit sans affaire,
Sans secret, & sans passion.

On ignoroit le prix de sa possession :
Seulement, à l'usage chacun la croyoit bonne.
Elle approchoit vingt ans, & venoit d'enterrer

Un mari, de ceux-là que l'on perd sans pleurer,
Vieux barbon, qui laissoit d'écure plein une tonne.
En mille endroits de sa personne
La Belle avoit de quoi mettre un Gascon aux cieux,
De sa attraité pao-dessus les yeux,
Je ne scai quel air de pucelle;
Mais le coeu tant soit peu rebelle,
Rebelle toutefois de la bonne façon.
Voilà Philis. Quant au Gascon,
Il étoit Gascon, c'est tout dire.
Je laisse à penser si le Sire
Importuna la Veuve, & s'il fit des sermens:
Ceux des Gascons & des Normands
Passent peu pour motif d'évangile.
C'étoit pourtant chose facile
De croire Dorilas de Philis amoureux;
Mais il vouloit aussi que l'on le crût heureux.
Philis dissimulant, dit un jour à cet homme:
Je veux un service de vous;
Ce n'est pas d'aller jusqu'à Rome;
C'est que vous nous aidiez à tromper un jaloux,
La chose est sans péril, & même fort aidée.
Nous voulons que cette nuit-ci
Vous couchiez avec le mari
De Cloris, qui m'en a priée.
Avec Damon s'étant brouillée,
Il leur faut une nuit entière, & pao-delà,
Pour démêler entr'eux tout ce différend-là:
Notre bus est qu'Éurilas pense,
Vous sentant près de lui, que ce soit sa moitié.
Il ne lui touche point, vis-à-vis l'abstinence,

Et sois pas jalousie, ou bien pas impuissance,
Et retranché d'hymen certaine droite d'amitié,
Nonfe toujours, fais la nuit d'une traite;
C'est assez qu'en son lit il trouve une cornette,
Nous vous ajusterons: enfin ne craignez rien,
Je vous récompenserai bien.
Pour se rendre Philis un peu plus favorable,
Le Gascon eût couché, dit-il, avec le diable.
La nuit vient, on le coiffe, on le met au grand lit;
On éteint les flambeaux; Curilac prend sa place.
Du Gascon la peau se saisit;
Il devient aussi froid que glace,
N'oserait tousser ni cracher,
Beaucoup moins encoo s'approcher;
Se fait petit, se serre, au bord se va nicher;
Et ne tient que moitié de la rive occupée,
Je crois qu'on l'aurait mise dans un fourreau dépece.
Son coucheo cette nuit se retourna cens fois,
Et jusque sur le nez lui passa certaine doigte,
Que la peau lui fit houer rudese.
Le pie de cete inquiétude,
C'est qu'il craignoit qu'enfin un caprice amoureux
N'eût pris à ce mari: tels cas sont dangereux,
Lorsque l'un des conjoints se sent privé du somme.
Toujours nouveaux Sujets allarmoient le pauvre homme
L'on étendoit un pied, l'on approchoit un bras:
Il crut même sentir la barbe d'Curilac.
Mais voici quelque chose à mon sens de terrible.
Une sonnette étoit près du chevet du lit:
Curilac de sonco, & de faire un bruit horrible.
Le Gascon se pâme à ce bruit:

Cette fois-là se crois détruis :
 Fais un vœu, renonce à la Dame,
 Et songe au salut de son ame.
 Personne ne venant, Eurilas s'endormit.
 Avant qu'il fût jour on ouvrit.
 Philis l'avoit promis ; quand voici de plus belle
 Un flambeau, comble de tous maux.
 Le Gascon, après ces travaux,
 Se fût bien levé sans chandelle.
 La perté étoit alors un point tous assuré.
 On approche du lit. Le pauvre homme éclairé
 Prie Eurilas qu'il lui pardonne.
 Je le veux, dit une personne,
 D'un ton de voix rempli d'appas.
 C'étoit Philis, qui d'Eurilas
 Avoit tenu la place, & qui sans trop attendre
 Tout en chemise s'alla rendre
 Dans les bras de Cloris, qu'accompagnoit Damon.
 C'étoit, dis-je, Philis, qui conta du Gascon
 La peine & la frayeur extrême ;
 Et qui pour l'obliger à se tuer soi-même,
 En lui montrant ce qu'il avoit perdu,
 Laissoit son sein à demi-nu.



*LA FIANCÉE
DU ROI DE GARBE.*

Tome I

O



LA FIANCÉE DU ROI DE GARBE.

Nouvelle.

IL n'est rien qu'on ne conte en diverse façon :
 On abuse du vrai, comme on fait de la feinte :
 Je le souffre aux récits qui passent pour chansons :
 Chacun y met du sien sans scrupule & sans crainte
 Mais aux événements, de qui la vérité
 Importe à la postérité,
 Cet abus mérite censure.
 Le fait d'Alaciel est d'une autre nature.
 Je me suis écarté de mon original.
 On en pourra gloser ; on pourra me mécroire :
 Tous cela n'est pas un grand mal.
 Alaciel & sa mémoire
 Ne saurois guères perdre à tous ce changement.
 J'ai suivi mon Auteur en deux points seulement :
 Point qui sont véritablement
 Le plus importants de l'histoire.
 L'un est que pas hui maine Alaciel passa,
 Avant que d'entre dans la bonne :
 L'autre que son Fiancé ne s'en embarrassa,
 Ayant peut-être en sa personne
 De quoi négliger ce point-là.
 Quoiqu'il en soit, la Belle en ces traverses,
 Accidens, Fortunes diverses,
 Eut beaucoup à souffrir, beaucoup à travailler,

Changea hui^s Soi^re de Chevalier:
 Il ne faut pas pour cela qu'on l'accuse;
 Ce n'étoit après tous que bonne intention,
 Gratitude, ou compassion,
 Crainte de pis, honnête excuse.
 Elle n'en plus pas moins aux yeux de son Fiancé.
 Veuve de hui^s Galan^te, il la pris pour pucelle;
 Et dans son erreu^r pas la Belle
 Apparemment il fut laissé.
 Qu'on n'y puisse être pris, la chose est toute claire;
 Mais après hui^s, c'est une étrange affaire.
 Je me rapporte de cela
 A quiconque a passé, pas là.

Zaïo, Soudan d'Alexandrie,
 Aima sa Fille Alaciel
 Un peu plus que sa propre vie.
 Aussi ce qu'on peut se figurer sous le ciel
 De bon, de beau, de charmant & d'aimable,
 D'accommodant [j'y mets encor ce point]
 La rendoit d'autant estimable:
 En cela je n'augmente point.
 Au bruit qui couroit d'elle en toute^r ces Provinces,
 Mamolin, Roi de Garbe, en devint amoureux;
 Il la fit demander, & fut assez heureux
 Pour l'emporter sur d'autres Princes;
 La Belle aimoit déjà, mais on n'en sçavoit rien.
 Fille de sang royal ne se déclare^r guere:
 Tout se passe en leur coeu^r, cela leur sache bien;
 Car elle sous de chaïo, ainsi que les Bergere^s.
 Bispal, jeune Seigneur de la Cour du Soudan,

Bienfais, plein de mérite, l'honneur de l'Alcoran,
Plaisoit, fors à la Dame, & d'un commun martyre
Tous deux brûloient, Sans ôser Se le dire;
Ou s'ilz Se le disoient, ce n'étoit que des yeux.
Comme ilz en étoient là, l'on accorda la Belle.
Il fallut Se résoudre à partir de ces lieux.
Lain Sis embarqua son Amant avec elle;
S'en fiev à quelqu'autre eût peut-être été mieux.

Après huit jours de traité un vaisseau de Corsaire,
Ayant pris le dessus du vent,
Les attaqua: le combat fut sanglant;
Chacun des deux partis y fit mal ses affaires.
Les assaillant, Sait aux combats de meo,
Étoient les plus experts en l'art de massacrer,
Sçignoient l'adresse au nombre. Dispal par sa vaillance
Tenoit les choses en balance.
Vingt Corsaires pourant monterent sur son bord:
Grifonio le gigantesque
Conduisoit l'horreur & la mort.
Avecque cette Soldatesque
Dispal en un moment se vit environné.
Mains Corsaire sentit son bras déterminé:
De ses yeux il sortoit des éclairs & des flammes.
Cependant qu'il étoit au combat acharné,
Grifonio courut à la chambre des Femmes.
Il sçavoit que l'Infante étoit dans ce vaisseau;
Et l'ayant destinée à ses plaisirs infâmes,
Il l'emportoit comme un moineau.
Mais la charge pour lui n'étant pas suffisante,
Il prit aussi la cassette aux bijoux.

Aux diamans, aux témoignages doux
 Que reçois & garde une Amante.
 Car quelqu'un m'a dit, entre nous
 Qu'Hispal en ce voyage avois fait à l'Infante
 Un aveu, dont d'abord elle parut contente,
 Faute d'avoir le tems de s'en mettre en courroux.

Le malheureux Corsaire emportant cette proie,
 N'en eut pas long tems de la joye.
 Un des Vaisseaux, quoiqu'il fût accroché,
 S'étant quelque peu détaché,
 Comme Grifonio passoit d'un bord à l'autre,
 Un pied sur son Navire, un sur celui d'Hispal,
 Le héros d'un revers coupe en deux l'animal :
 Par le tronc, tombe en l'eau disant sa paternité.
 Et reniant Mahom, Jupin, & Tarvagan,
 Avec main haute Dieu non moins extravagant :
 Par là, demeure sur pieds en la même posture.
 On auroit ri de l'aventure,
 Si la Belle avec lui n'eût tombé dedans l'eau.
 Hispal se jette après. L'un & l'autre Vaisseau
 Mal mené du combat, & privé de Pilote,
 Au gré d'Éole & de Neptune flote.

La mort fût lâche prise au Géant pourfendu :
 L'Infante, par sa robe, en tombant, soutenue.
 Fût bientôt d'Hispal secourue.
 Nageo vers les Vaisseaux eus été tems perdu :
 Ils étoient presque à demi mille.
 Ce qu'il jugea de plus facile,
 Fût de gagner certains rochers,

Qui d'ordinaire étoient la perte des Nocheres,
 Et furent le salut d'Hispal & de l'Infante:
 Aucune ont assuré comme chose constante,
 Que même du péril la cassette échappa;
 Qu'à des cordons étans pendue,
 La Belle après soi la tira;
 Autrement elle étoit perdue.

Notre nageur avoit l'Infante sur son doré.
 Le premier roc gagné, non sans quelque peine,
 La crainte de la faim suivit celle des Flots.
 Nul vaisseau ne parut sur la liquide plaine
 Le jour s'achève, il se passe une nuit.
 Point de Vaisseau près deux par le hazard conduit;
 Point de quoi manger sur ces rochers:
 Voilà notre couple réduit.
 A Sentir de la faim le premier se rapprocher.
 Tous deux privés d'espoir, d'autant plus malheureux,
 Qui aimez aussi bien qu'amoureux,
 Ils perdoient doublement en leur mésaventure.
 Après s'être long-temps regardés sans parler:
 Hispal, dit la Princesse, il se faut consoler;
 Les pleurs ne peuvent rien près de la Parque dure,
 Nous n'en mourrons pas moins; mais il dépend de nous
 D'adoucir l'aigreur de ces coups;
 C'est tout ce qui nous reste en ce malheur extrême.
 Se consoler? dit-il, le peut-on quand on aime?
 Ah si!..... mais non, Madame, il n'est pas à propos
 Que vous aimiez: vous seriez trop à plaindre.
 Je brave à mon égard & la faim & les Flots;
 Mais jettant l'oeil sur vous, je trouve tout à craindre.

La Princesse à cet mot ne se peut plus contraindre.
 Pleura de couleo, Soupira d'être poussé,
 Regarda d'être au ciel adressé,
 Et puis sanglota, & puis Soupira encore.
 En ce même langage Hispal lui repartit;
 Tant qu'enfin un baiser suivit:
 S'il fut pris ou donné, c'est ce que l'on ignore.
 Après force vœux impuissans,
 Le Héros dit: jusqu'en cette aventure
 Mourir nous est chose si sûre,
 Qu'il importe que nos corps de oiseaux ravissans
 Ou de monstres marins deviennent la pâture?
 Sépulture pour Sépulture,
 La meo est égale à mon sens.
 Qu'attendons-nous ici qu'une fin languissante?
 Seroit-il point plus à propos
 De nous abandonner aux flots?
 J'ai de la force encoor; la côte est peu distante;
 Le vent y pousse; essayons d'approcher;
 Passons de rochers en rochers:
 J'en vois beaucoup ou je puis reprendre haleine.
 Alaciel s'y résolut sans peine.
 Les revoilà sur l'onde, ainsi qu'auparavant,
 La cassette en lesse suivant,
 Et le nageur poussé du vent,
 De roc en roc portant la Belle,
 Façon de naviger nouvelle.
 Avec l'aide du ciel, & de ces repaires,
 Et du Dieu qui préside aux liquides manoirs,
 Hispal n'en pouvant plus de faim, de lassitude,
 De travail & d'inquiétude,

Non pouo lui, mais pouo sea amour &]
 Pris terre à la dixieme traite
 Lui, la Princesse & la cassette.
 Pourquoi me dira-t-on, nous ramenera
 Cette cassette ? Est-ce une circonstance
 Qui soit de si grande importance ?
 Oui, selon mon avis : on va voir si j'ai tort.
 Je ne prends point ici l'essor,
 Ni n'affecte de raillerie.
 Si j'avois mis nos gens à bord
 Sans argent & sans pierrerie,
 Seroient-ils par demeurés courts ?
 On ne vius ni d'air ni d'amour.
 Les Amans ont beau dire & saire ;
 Il en faut revenir toujours au nécessaire.
 La cassette y pourvus avec mains diamans.
 Dispal vendis les uns, mis les autres en gage ;
 Fit achat d'un Château le long de ce rivage ;
 Ce château, dit l'histoire, avoit un parc fort grand,
 Ce Parc un bois, ce bois de beaux ombrages.
 Sous ces ombrages nos Amans
 Passoient d'agréables momens.
 Voyez combien voilà de choses enchainées,
 Et par la cassette amenées.

 Or au fond de ce bois un certain arbre étoit,
 Sourd & muet, & d'amoureuse affaire ;
 Sombre sus-tout : la Nature sembloit
 L'avoir mis là non pouo autre mystere.
 Nos deux Amans se promenant un jour,
 Il arriva que ce Sripont d'Amour

Guida leurs pas vers ce lieu Solitaire
 Chemin faisant, Bispal expliquois ses desirs,
 Moitié par ses discours, moitié par ses Soupirs,
 Plein d'une ardeur impatiente.
 La Princesse écoutois incertaine & tremblante.

Et vous voici, disoit-il, en un bord étranger,
 Ignorée du reste des hommes;
 Profitons-en; nous n'avons à songer
 Qu'aux douceurs de l'amour en l'état ou nous sommes.
 Qui vous retiendrait? on ne sçait seulement
 Si nous vivons; peut-être en ce moment
 Tous le monde nous croit au corps d'une balaine.
 Ou favorisez votre Amant,
 Ou qu'à votre Époux il vous mène.
 Mais pourquoi vous menez? vous pouvez rendre heureux
 Celui dont vous avez éprouvé la constance.
 Qu'attendez-vous pour soulager ses feux?
 N'est-il pas assez amoureux?
 Et n'avez-vous point fait assez de résistance?
 Bispal haranguoit de façon
 Qu'il auroit échauffé des marbres,
 Tandis qu'Élacier, à l'aide d'un poinçon,
 Faisoit semblant d'écrire sur les arbres.
 Mais l'amour la faisoit rêver
 Et d'autres choses qu'à graver
 Des caractères sur l'écorce.
 Son Amant & le lieu l'assuroient du secret:
 C'étoit une puissante amorce
 Elle résistoit à regret.
 Le Printemps par malheur étoit lors en sa force:

Jeunes cœurs sont bien empêchés
 A tenir leurs desirs cachés,
 Etant pris de tant de manière.
 Combien en voyons-nous se laisser paier à paier
 Navio jusqu'aux faveurs dernière,
 Qui dans l'abord ne croyoient paier
 Pouvoir accorder le premier.
 Amour, sans qu'on y pense, amène ce instant.
 Mainte fille a perdu ses gants,
 Et femme au partio s'est trouvée,
 Qui ne sçait la plupart du tems
 Comme la chose est arrivée.

Près de l'autre venue, notre Amant proposa
 D'entrer dedans : la Belle s'excusa,
 Mais malgré soi déjà presque vaincue,
 Ses services d'Hispal en ce même moment
 Lui reviennent devant la vue ;
 Ses jours sauvés de sa flotte, son honneur d'un Géant :
 Que lui demandoit son Amant ?
 Un bien dont elle étoit à sa valeur tenue.
 Il vaut mieux, disoit-il, vous en faire un ami,
 Que d'attendre qu'un homme à la mine hagarde
 Vous le vienne enlever. Madame songez-y ;
 L'on ne sçait pour qui l'on le garde.
 L'Infante à ces raisons se rendant à demi,
 Une pluie acheva l'affaire.
 Il fallut se mettre à l'abri :
 Je laisse à penser où se reste du mystère
 Au fond de l'autre est demeuré
 Que l'on la blâme ou non, je sçai plus d'une Belle

Et qui ce Sain est arrivé
 Sans en avoir moitié d'autant d'excuse qu'elle.
 L'autre ne l'eût vu seul de ces douceurs jouir :
 Rien ne coûte en amour que la première peine ;
 Si les arbres parloient, il feroit bel ouïr
 Ceux de ce bois ; car la forêt n'est pleine
 Que de monuments amoureux
 Qui Hisspal nous a laissés, glorieux de sa proie :
 On y verroit écrits : Ici paina de joie
 De ce mortel le plus heureux ;
 Là mourant un Amant sur le sein de sa Daine :
 En cet endroit, mille baisers de flamme
 furent donnés, & mille autrès rendus :
 Le Parc diroit beaucoup, le Château beaucoup plus,
 Si Châteaux avoient une langue.
 La chose en vint au point, que l'air de tant d'amour,
 Notre Amant à la fin regretterent la cour.
 La Belle s'en ouvrit, & voici sa harangue.

 Vous m'êtes cher, Hisspal, j'aurois du déplaisir
 Si vous ne pensiez pas que toujours je vous aime ;
 Mais qu'est-ce qu'un amour sans crainte & sans désir ?
 Je vous le demande à vous-même :
 Ce sont des feux bientôt passés
 Que ceux qui ne sont point dans leurs cours traversés :
 Il y faut un peu de contrainte.
 Je crains fort qu'à la fin ce séjour si charmant
 Ne nous soit un désert, & puis un monument,
 Hisspal, ôtez-moi cette crainte.
 Allez-vous-en voir promptement
 Ce qu'on croira de moi dedans Alexandrie,

Quand on Sçaura que nous Sommes en vie.
Déguisez bien notre séjour:
Ditez que vous venez préparer mon retour,
Et faire qu'on m'envoie une escorte si sûre,
Qu'il n'arrive plus d'aventure;
Croyez-moi, vous n'y perdrez rien:
Trouvez seulement le moyen
De me suivre en ma destinée
Ou de pillage ou d'hyménée,
Et tenez pour chose assurée
Que si je ne vous Sais du bien,
Je serai de près éclairée.

Que ce fût ou non son dessein,
Pour se servir d'Hispal, il falloit tous promettre.
Dix qu'il hôte à propos de se mettre en chemin,
L'Infante pour Laila le charge d'une lettre:
Il s'embarque, il Sais voile, il vogue, il a bon vent;
Il arrive à la Coue, où chacun lui demande
S'il est mort, s'il est vivant,
Etant la surprise fût grande;
En quel lieu est l'Infante, enfin ce quelle Sais.
Dix qu'il eût à tous Satisfait,
On fût parti d'une escorte puissante.
Hispal fût retenu; non qu'on eût en effet
Le moindre soupçon de l'Infante.
Le chef de cette escorte étoit jeune & bien fait.
Abordé près du Parc, avant tout il partage
Sa troupe en deux, laisse l'une au rivage,
Va droit avec l'autre au Château.
La beauté de l'Infante étoit beaucoup accrue:

Il en devint épris dès la première vue ;
 Mais tellement épris, qu'attendant qu'il fût beau,
 Pour ne point perdre temps, il lui dit sa pensée.

Elle s'en tint fort offensée,
 Et l'avertit de son devoir.

Témoinne en tel cas un peu de désespoir,
 Est quelquefois une bonne recette.
 C'est ce que fait notre homme : il forme le dessein
 De se laisser mourir de faim ;
 Car de se poignarder la chose est trop tôt faite :
 On n'a pas le temps d'en venir
 Au repentir.

D'abord Alaciel rioit de sa sottise.
 Un jour se passe entier, lui sans cesse jeûnant :
 Elle toujours le détournant
 D'une si terrible entreprise.

Le second jour commence à la toucher.
 Elle rêve à cette aventure :

Laisser mourir un homme, & pouvoir l'empêcher,
 C'est avoir l'âme un peu trop dure.

Pour pitié donc elle condescendit
 Aux volontés du Capitaine ;
 Et cet office lui rendit

Gaiement, de bonne grace, & sans montrer de peine,
 Autrement le remède eût été sans effet.

Tandis que le Galant se trouve satisfait,
 Et remet les autres affaires,
 Disant tantôt que les vents sont contraires,
 Tantôt qu'il faut radouber ses galères,
 Pour être en état de partir ;
 Tantôt qu'on vient de l'avertir

Qu'il est attendu de ce Corsaire.
Un Corsaire en effet arrive, & Surprenant
Ses gens demeurés à la rade,
S'en tue, & va donner au château l'escalade;
Du Sieur Grifonio, c'étoit le Lieutenant.
Il prend le château d'emblée:
Voilà la fête troublée.
Le Jeuneur maudit son sort.
Le Corsaire apprend d'abord
L'aventure de la Belle,
Et la tirant à l'écart,
Il en veut avoir sa part.
Elle finit son la rebelle.
Il ne s'en étonna pas,
N'étant novice en leur cas.
Le mieux que vous puissiez faire,
Lui dit tout franc ce Corsaire,
C'est de m'avoir pour ami;
Je suis Corsaire & demi.
Vous avez fait jeuneur un pauvre misérable
Qui se mourroit pour vous d'amour;
Vous jeûnerez à votre tour,
Ou vous me serez favorable.
La justice le veut: nous autres gens de mer
Sçavons rendre à chacun selon ce qu'il mérite.
Attendez-vous de n'avoir rien à manger
Que quand de ce côté vous aurez été quitte.
Ne marchandez point, lant, Madame, & croyez-moi.
Qu'en fait Alaciel? Force n'a point de loi.
S'accommoder à tous est chose nécessaire.
Ce qu'on ne voudroit pas souvent, il le faut faire.

Quand il plaît au destin que l'on en vienne là,
 Augmenter sa souffrance, est une erreur extrême.
 Si par pitié d'autrui la Belle se força,
 Que ne point essayer par pitié de soi-même?
 Elle se force donc, & prend en gré le tour.
 Il n'est affliction dont on ne vienne à bout.
 Si le Corsaire eût été Sage,
 Il eût mené l'Infante en un autre rivage.
 Sage en amour: hélas! il n'en est point.
 Tandis que celui-ci croit avoir tout à point,
 Vient pour partir, lieu propre pour attendre,
 Fortune, qui ne dort que lorsque nous veillons,
 Et veille quand nous sommeillons,
 Lui trame en secret ces esclandre.

Le Seigneur d'un château voisin de celui-ci,
 Homme fort ami de la joie,
 Sans nulle attache & sans souci
 Que de chercher toujours quelque nouvelle proie,
 Ayant eu le vent des beautés,
 Perfection, commodité,
 Qu'en sa voisine on disoit être,
 Ne songeoit nuit & jour qu'à s'en rendre le maître.
 Il avoit des amis, de l'argent, du crédit,
 Pouvoit assembler deux mille hommes.
 Il les assemble donc un beau jour, & leur dit:
 Souffriront-nous, brave gens, que nous sommes
 Qu'un Pirate à nos yeux se gorge de butin?
 Qu'il traite comme esclave une beauté divine?
 Allons tirer notre voisine
 D'entre les griffes du matin.

DU ROI DE GARBE. 97

Que ce soit chacun soit en armes,
Mais doucement & sans donner d'allarme :
Sous le auspice de la nuit,
Nous pourrons nous rendre sans bruit
Au pied de ce Château, dès la petite pointe
Du jour.
La surprise à l'ombre étant jointe,
Nous rendra sans hazard maître de ce séjour.
Pour ma part du butin je ne veux que la Dame,
Non pas pour en user ainsi que ce voleur ;
Je me sens un désir en l'âme
De lui restituer ses biens & son honneur.
Tout le reste est à vous, hommes, chevaux, bagage,
Vivres, munition, enfin tout l'équipage,
Donc ces brigands ont rempli la maison.
Je vous demande encore un don ;
C'est qu'on pendre aux crénaux haut & court le Corsaire.
Cette harangue militaire
Leur sans lani d'ardeur inspire,
Qu'il en fallut une autre, afin de modérer
Le trop grand désir de bien faire.
Chacun repais, le soit étant venu ;
L'on mange peu, l'on boit en récompense ;
Quelques l'onneaux sont mis sur cu.
Pour avoir fait cette dépense,
Il s'est gagné plusieurs combats
Tant en Allemagne qu'en France.
Ce Seigneur donc n'y manqua pas,
Et ce fut un trait de prudence.
Mainte échelle est portée, & point d'autre embarras,
Point de tambour ; force bon coutelas.

On part sans bruit, on arrive en silence.
 L'Orient venoit de s'ouvrir,
 C'est un temps où le Somme est dans sa violence
 Et qui par sa fraîcheur nous contraind de dormir.
 Presque tous le peuple Corsaire
 Du sommeil à la mort n'ayan qu'un pas à faire,
 Fus assassiné sans le sentir.

Le Chef pendu, l'on amène l'Infante.
 Son peu d'amour pour le voleur,
 Sa Surprise & son épouvante,
 Et les civilités de son libérateur
 Ne lui permirent pas de répandre des larmes.
 Sa prière sauva la vie à quelque gens.
 Elle plaignit les morts, consola les mourans,
 Puis quitta sans regret ces lieux remplis d'alarmes.
 On dit même qu'en peu de temps
 Elle perdit la mémoire
 De ses deux derniers Galans :
 Je n'ai pas peine à le croire.

Son voisin la reçut en un appartement
 Tous brillans d'or, & meublé richement.
 On peut s'imaginer l'ordre qu'il y fit mettre.
 Nouvel hôte, & nouvel Amant,
 Ce n'étoit pas pour rien omettre.
 Grande chère suo-tous, & des vins sort exquis :
 Les Dieux ne sont pas mieux servis.
 Alaciel, qui est sa vie,
 Selon la loi, n'avoit bu vin,
 Goûta ce soit par compagnie.

De ce breuvage si divin.
Elle ignoroit l'effet d'une liqueur si douce,
Insensiblement son caroupe;
Et comme amour jadis lui troubla la raison,
Ce fut lors un autre poison:
Tous deux sont à craindre des Dames.
Alaciel, mise au lit par son Seigneur
Ce bon Seigneur s'en fut la trouver tout d'un pas.
Quoi trouver? dira-t-on, d'immobilité appar?
Si j'en trouvois autant, je saurois bien qu'en faire,
Disoit l'autre jour un certain;
Qu'il me vienne une même affaire,
On verra si j'aurai recouru à mon voisin.
Bacchus donc & Morphée, & l'hôte de la Belle,
Cette nuit disposèrent d'elle:
Les charmes des premières dissipés à la fin,
La Princesse au sortir du somme,
Se trouva dans les bras d'un homme.
La frayeur lui glaça la voix:
Elle ne put crier; & de crainte saisie,
Permis tout à son hôte, & pour une autre fois
Lui laissa lieu la partie.
Une nuit, lui dit-il, est de même que cent;
Ce n'est que la première à quoi l'on trouve à dire.
Alaciel le crut. L'hôte enfin se lassant,
Pour d'autres conquêtes soupire.

Il part un soir, prie un de ses amis
De faire cette nuit les honneurs du logis.
Prendre sa place, aller trouver la Belle,
Pendant l'obscurité se coucher auprès d'elle,

Ne point parler ; qu'il étoit fort aisé,
 Et qu'en s'acquittant bien de l'emploi proposé,
 L'Infante assurément agréeroit son service.
 L'autre bien volontiers lui rendit cet office.
 Le moyen qu'un ami puisse être refusé !
 Et ce nouveau venu la voilà donc en proie.
 Il ne put sans parler contenir cette joie.
 La Belle se plaignit d'être ainsi leu jouet.
 Comment l'entend Monsieur mon hôte ?
 Dit-elle ? Et de quel droit me donnez-vous comme il fait ?
 L'autre confessa qu'en effet
 Il avoient tort ; mais que toute la faute
 Étoit au maître du logis.
 Pour vous venger de son mépris,
 Poursuivit-il, comblez-moi de caresses :
 Encherissez sur les tendresses
 Que vous eûtes pour lui tant qu'il fut votre Amant :
 Aimez-moi pas depuis, & pas de ressentiment,
 Si vous ne pouvez autrement.
 Son conseil fut suivi : l'on poussa les affaires,
 L'on se vengea, l'on n'omit rien.
 Que si l'ami s'en trouva bien,
 L'Hôte ne s'en tourmenta guère.
 Et de cinq, si j'ai bien compté,
 Le sixième incident des travaux de l'Infante
 Pas quelque-une est rapporté
 D'une manière différente.
 Force gens conclurons de là,
 Que d'un Galant au moins je fais grâce à la Belle.
 C'est médisance que cela :
 Je ne voudrois mentir pour elle.

DU ROI DE GARBE. 101

Son Epoux n'eut assurément
Que huit précurseurs.
Poursuivons donc notre nouvelle.
L'hôte revint, quand l'ami fut contents.
Alaciel lui pardonna,
Fut entre eux les choses égales :
La clémence sied bien aux personnes royales :
Ainsi de main en main Alaciel passoit,
Et souvent se divertissoit
Aux menus ouvrages des filles
Qui la servoient, toutes assez gentilles.
Elle en aimoit fort une, à qui l'on en contoit,
Et le conteur étoit un certain Gentilhomme
De ce logis, bien fait & galant homme ;
Mais violent dans ses desirs,
Et grand ménage de soupire,
Jusqu'à commencer près de la plus sévère
Par où l'on finit d'ordinaire.
Un jour au bout du parc le Galant rencontra
Cette fillette ;
Et dans un Pavillon fut tant qu'il l'attira
Toute seulette.
L'Infante étoit fort près de là :
Mais il ne la vit point & crut en assurance
Pouvoir user de violence.
Sa médisante humeur, grand obstacle aux faveurs,
Fest d'amour & des douceurs
Donc il tire sa subsistance,
Avoir de ce Galant souvent grêlé l'espoir :
La crainte lui nuisoit autant que le devoir.

Cette fille l'aurois selon toute apparence,
Favorisé,
Si la Belle eût osé.
Se voyant craints de telle sorte,
Il fut tant qu'en ce pavillon
Elle entra par occasion;
Puis le Galant ferma la porte;
Mais en vain; car l'Infante avoit de quoi l'ouvrir.
La fille voit sa faute, & tâche de sortir.
Il la retient: elle crie, elle appelle:
L'Infante vient, & vient comme il falloit,
Quand son sex finit la Demoiselle étoit.
Le Galant indigné de la manque si belle,
Perd tous respects, & jure par les Dieux
Qu'avant que sortir de ces lieux
L'une ou l'autre paiera sa peine,
Quand il devroit leu attacher les mains.
Si loin de tous secours humains,
Dit-il, la résistance est vaine:
Tirez au sort sans marchander;
Je ne scaurois vous accorder
Que cette grace:
Il faut que l'une ou l'autre passe.
Pour aujourd'hui.
Qu'a fait Madame? dit la Belle,
Faitra-telle pour autrui?
Oui, si le sort tombe sur elle,
Dit le Galant, prenez-vous-en à lui.
Non, non, repris alors l'Infante,
Il ne sera pas dit que l'on ait moi présente,
Violente cette innocente;

DU ROI DE GARBE. 103

Je me résous plutôt à toute extrémité.
Ce combat plein de charité,
Fut pour le sort à la fin terminé;
L'Infante en eut toute la gloire;
Il lui donna sa voix, à ce que dit l'histoire.
L'autre sortit, & l'on jura
De ne rien dire de cela.
Mais le Galan se seroit laissé pendre
Plutôt que de cacher un secret si plaisant;
Et pour le divulguer il ne voulut attendre
Que le tems qu'il falloit pour trouver seulement
Quelqu'un qui le voulût entendre.

Ce changement de Savoris
Devint à l'Infante une peine;
Elle eut regret d'être l'hélène
D'un si grand nombre de Paris.
Aussi l'amour se jouoit d'elle
Un jour entr'autres que la Belle
Dans un bois dormoit à l'écart,
Il s'y rencontra par hazard
Un Chevalier errant, grand chercheur d'aventures,
De ce sort de gens qui suent des palefrois.
Les Belles suivoient autrefois,
Et passoient pour chastes & pures.
Celui-ci qui donnoit à ses desirs l'espoir,
Comme faisoient jadis Rogeo & Galaor,
Neus vu la Princesse endormie,
Que de prendre un baiser il forma le dessein
Tout près à faire choix de la bouche ou du sein,
Il étoit sur le point d'en passer son envie,

Quand tous d'un coup il se souvint,
 Des loix de la Chevalerie.
 Et ce pensero il se retint,
 Priant toutefois en son ame,
 Toutes les puissances d'amour,
 Qu'il pût courir en ce séjour
 Quelque aventure avec la Dame.
 L'Infante s'éveilla, surprise au dernier point.
 Non, non, dit-il ne craignez point;
 Je ne suis géant ni sauvage,
 Mais Chevalier errant, qui rends grâce aux Dieux,
 D'avoir trouvé dans ce bocage
 Ce qu'à peine on pourroit rencontrer dans les cieux.
 Après ce compliment, sans plus longue demeure,
 Il lui dit en deux mots l'ardeur qui l'embrâsoit;
 C'étoit un homme qui faisoit
 Beaucoup de chemin en peu d'heure.
 Le refrain fut d'offrir sa personne & son bras,
 Et tous ce qu'en semblable cas
 On est en coutume de dire
 Et celle pour qui l'on soupire.
 Son offre fut reçue, & la Belle lui fit
 Un long Roman de son histoire,
 Supprimant, comme l'on peut croire,
 Les six Galans. L'aventurier en prit
 Ce qu'il crut à propos d'en prendre,
 Et comme Alaciel de son sort se plaignit.
 Cet inconnu s'engagea de la rendre
 Chez Zaïo ou dans Garbe, avant qu'il fût un mois.
 Dans Garbe? non, reprit-elle, & pouvoit cause;
 Si les Dieux avoient mis la chose

Jusqu'à présent à mon choix,
 J'aurois voulu revoir Laïo & ma patrie.
 Pourvu qu'Amour me prête vie,
 Vous le verrez, dit-il. C'est seulement à vous
 D'apporter remède à vos coups,
 Et consentir que mon ardeur s'appaise :
 Si j'en mourrois, à vos bontés ne plaise,
 Vous demureriez seule ; & pour vous parler franc,
 Je tiens ce service assez grand
 Pour me flatter d'une espérance
 De récompense.
 Elle en tomba d'accord, promit quelque douceur,
 Convinçut d'un nombre de faveurs ;
 Qu'afin que la chose fût sûre
 Cette Princesse lui paieroit,
 Non tous d'un coup, mais à mesure
 Que le voyage se feroit ;
 Sans chaque jour, sans nulle faute.
 Le marché étant ainsi fait,
 La Princesse en croupe se met,
 Sans prendre congé de son hôte.
 L'inconnu, qui pour quelque temps
 S'étoit défait de toute cette gêne,
 Les rencontra bientôt. Il avoit dans sa troupe
 Un sien neveu fort jeune, avec son Gouverneur,
 Notre Héroïne prend, en descendant de croupe,
 Un palefroi. Cependant le Seigneur
 Marche toujours à côté d'elle,
 Tantôt lui parle d'amour
 Et tantôt conte une nouvelle
 Pour rendre le chemin plus court.

Avec beaucoup de Soi le traité s'exécute ;
 Par la moindre ombre de dispute,
 Point de Faute au calcul, non plus qu'entre Marchands ;
 De Saveur en Saveur, ainsi comptoient ces gens.
 Jusqu'au bord de la mer enfin ils arriverent
 Et s'embarquerent.

Ces éléments ne leur furent pas moins doux
 Que l'autre avoit été : certain calme au contraire
 Prolongeant le chemin, augmenta le Salaire.
 Sains & gaillards ils débarquerent tous
 Au port de Toppe, & là se rafraîchirent :
 Au bout de deux jours en partirent
 Sans autre escorte que leur train ;
 Ce fut aux brigands une amorce.

Un gros d'Arabes en chemin
 Les ayant rencontrés ; ils cédoient à la force,
 Quand notre Aventurier sur un dernier effort,
 Repoussa les brigands, reçut une blessure
 Qui le mit dans la sépulture,
 Non sur le champ. Devant sa mort,
 Il pourvut à la Belle, ordonna du voyage,
 En chargea son Neveu, jeune homme de courage,
 Lui laissant pour même moyen
 Le surplus des Saveurs, avec son équipage,
 Et tout le reste de son bien.

Quand on fut revenu de toute cette allarme,
 Et que l'on eut versé certain nombre de larme,
 On satisfit au testament du mort ;
 On paya les Saveurs, dont enfin la dernière
 Échut justement sur le bord
 De la Frontière.

En ces endroits le neveu la quitta
 Pour ne donner aucun ombrage,
 Et le Gouverneur la guida
 Pendant le reste du voyage.
 Au Soudan il la présenta.
 D'exprimer ici la tendresse,
 Ou pour mieux dire le transport
 Que témoigna Laïo en voyant la Princesse,
 Il faudroit de nouveaux efforts,
 Et je n'en puis plus faire : il est bon que j'imite
 Phœbus, qui sur la fin du jour,
 Tombe d'ordinaire si court
 Qu'on diroit qu'il se précipite.
 Le Gouverneur aimoit à se faire écouter;
 Ce fut un passe-temps de l'entendre conter
 Monts & merveilles de la Dame,
 Qui rioit sans doute en son ame.

Seigneur, dit le bon homme, en parlant au Soudan,
 Siépal étant parti, Madame incontinent
 Pour fuir oisiveté, principe de tous vices,
 Résolus de vacquer nuit & jour au service
 D'un Dieu qui chez ce genre a beaucoup de crédit.
 Je ne vous aurois jamais dit
 Tour ses Temples & ses Chapelles,
 Nommée pour la plupart alcove & ruelle.
 Là, le genre pour idole ont un certain oiseau
 Qui dans ses portraits est fort beau,
 Quoiqu'il n'ait de plume qu'aux ailes.
 Au contraire des autres Dieux,
 Qu'on ne sert que quand on est vieux,

La jeuneſſe lui ſacrifie,
 Si vous ſcaviez l'honnête vie,
 Qu'en le ſervant menoïs Madame Alaciel,
 Vous béniriez cent fois le ciel
 De vous avoir donné fille tant accomplie.
 Au reſte en ceſſe paye on vit d'autre façon
 Que parmi vous : les Belles vont & viennent,
 Pours d'unuquer qui les retiennent ;
 Les hommes en ces lieux ont toux barbe au menton.
 Madame dès l'abord ſ'eſt faite à leur méthode,
 Tant elle eſt de ſacile humeur ;
 Et je puis dire à ſon honneur
 Que de tous elle ſ'accommode.
 Tant étois ravi. Quelques jours écoulés,
 La Princeſſe partit pour Garbe en grande eſcorte :
 Les gens qui la ſuivoient ſurent tous régaler
 De beaux présens ; & d'un amour ſi fort
 Cette Belle toucha le coeur de Mamolin,
 Qu'il ne ſe tenoit pas. On fit un grand feſtin,
 Pendant lequel, ayant belle audience,
 Alaciel conta tous ce qu'elle voulut,
 Dis les menſonges qu'il lui plut.
 Mamolin & ſa Coue écouloient en ſilence.
 La nuit vint : on porta la Reine dans ſon lit.
 Et ſon honneur elle en ſortit ;
 Le Prince en rendit témoignage.
 Alaciel, à ce qu'on dit,
 N'en demandoit pas davantage.
 Ce Conte nous apprend que beaucoup de mariés
 Qui ſe vantent de voir ſortir clair en leurs affaires ;
 N'y viennent bien ſouvent qu'après les favoris,

DU ROI DE GARBE. 109

Et tous Scavans qu'ils sont, ne s'y connoissent guere,
Le plus sûr toutefois est de se bien garder,
Craindre tous, ne rien hasarder.
Fille, maintenez-vous, l'affaire est d'importance;
Roi de Garbe ne sont oiseaux communs en France.
Vous voyez que l'hymen y suit l'accord de près:
C'est-là l'un des plus grands secrets
Pour empêcher les aventures.
Je tiens voir amitié, Sort chaste & Sort pure;
Mais Cupidon alors fait d'étrange leçon.
Rompez-lui toutes ses mesures:
Pourvoyez à la chose aussi-bien qu'aux soupçons:
Ne m'allez point conter: c'est le droit des garçons:
Les garçons sans ce droit ont assez où se prendre.
Si quelqu'une pourtant ne s'en pouvoit défendre,
Le remède sera de rire en son malheur,
Il est bon de garder sa Heu;
Mais pour l'avoir perdue, il ne se faut pas pendre.





LA COUPE ENCHANTÉE.

Nouvelle Vierge de l'Ariosto.

LES maux les plus cruels ne sont que des chansons
 Près de ceux qu'aux Maris cause la jalousie.
 Figurez-vous un Sou, chez qui tout les soupçons
 Sont bien venus, quoiqu'on lui dise,
 Il n'a pas un moment de repos en sa vie.
 Si l'oreille lui tinte, ô Dieux ! tout est perdu,
 Ses songes sont toujours que l'on le fait cocu ;
 Pourvu qu'il songe c'est l'affaire.
 Je ne voudrois un tel point garantir ;
 Car pour songer il faut dormir ;
 Et les jaloux ne dorment guère.
 Le moindre bruit éveille un mari soupçonneux ;
 Qu'alentour de sa femme une mouche bourdonne,
 C'est cocuage qu'en personne
 Il a vu de ses propres yeux,
 Si bien vu que l'erreur n'en peut être effacée.
 Il veut à toute force être au nombre des sots :
 Il se maintient cocu, du moins de la pensée,
 S'il ne l'est en chair & en os.
 Pauvre genre, dites-moi, qu'est-ce que cocuage ?
 Quel tort vous fait-il ? quel dommage ?
 Qu'est-ce enfin que ce mal, dont tant de gens de bien
 Se moquent avec juste cause,
 Quand on l'ignore, ce n'est rien,
 Quand on le sait c'est peu de chose.
 Vous croyez cependant que c'est un fort grand cas : .

Tâchez donc d'en douter, & ne ressemblez pas
 A celui-là qui bus dans la Coupe enchantée :
 Profitez du malheur d'autrui.
 Si cette histoire peut soulager votre ennui,
 Je vous l'aurai bientôt contée.

Mais je vous veux premièrement
 Prouver par bon raisonnement
 Que ce mal, dont la peur vous mine & vous consume,
 N'est mal qu'en votre idée, & non point dans l'effet.
 En mettez-vous votre bonheur
 Moins aisément que de coutume ?
 Cela s'en va-t-il par tous nez ?
 Voyez-vous qu'il en reste une seule apparence,
 Une tache qui nuise à votre plaisir & secret ?
 Ne retrouvez-vous pas toujours les mêmes traits ?
 Vous appercevez-vous d'aucune différence ?
 Je tire donc ma conséquence,
 Et dis, malgré le peuple ignorant & brutal,
 Cocuage n'est point un mal.

Oui, mais l'honneur est une étrange affaire.
 Qui vous soutiens que non ? ai-je dit le contraire ?
 Et bien l'honneur, l'honneur ; je n'entends que ce mot :
 Apprenez qu'à Paris ce n'est pas comme à Rome ;
 Le Cocu qui s'afflige y passe pour un sot,
 Et le Cocu qui rit, pour un fort honnête homme.
 Quand on prend comme il faut ces accidents fatal,
 Cocuage n'est point un mal.
 Prouvez que c'est un bien, la chose est fort facile :
 Tous vous ris, votre femme est souple comme un gant,

Si vous pourriez avoir vingt Mignonnes en ville,
Qu'on n'en sonneroit pas deux mois en tous un an.

Quand vous parlez, c'est dit, notable;

On vous met le premier à table,

C'est pour vous la place d'honneur;

Pour vous le morceau du Seigneur:

Heureux qui vous le sert! la blonde Chiorne

Afin de vous gagner n'épargne aucun moyen;

Vous êtes le Patron: donc je conclus en forme,

Cocuage est un bien.

Quand vous perdez au jeu, l'on vous donne revanche,

Même votre homme écarte & se. Ar. & se. Roir:

Avez-vous sur les bras quelque Monsieur Dimanche!

Mille bourses vous sont ouvertes à la Soir.

Ajoutez que l'on tient votre femme en halcine,

Elle n'en vaut que mieux, n'en a que plus d'appas,

Menelaüs rencontra des charmes dans Hélène.

Qu'avant qu'être à Paris la Belle n'ait pas.

Ainsi de votre Epouse: on veut qu'elle vous plaise.

Qui dit prude, au contraire, il dit laide ou mauvaise,

Incapable en amour d'apprendre jamais rien.

Pour toutes ces raisons je persiste en ma thèse,

Cocuage est un bien.

Si ce Prologue est long, la matière en est cause;

Ce n'est pas en passant qu'on traite cette chose.

Venons à notre histoire. Il étoit un Quidam,

Donc je tairai le nom, l'état & la patrie:

Celui-ci, de peur d'accidents;

Avoit juré que de sa vie

Femme ne lui seroit autre que bonne amie,

Nymphes, si vous voulez, Bergère, & coëtte;

Pour Gpouse, jamais il n'en vint jusqu'à là.
 S'il eut tort ou raison, c'est un point que je passe.
 Quoiqu'il en soit, hymen n'ayant pu trouver grace
 Devant ces hommes, il fallut que l'Amour
 Se mêlât seul & se fît affaire,
 Eût soin de le fournir de chose nécessaire,
 Soit pour la nuit, soit pour le jour,
 Il lui procura donc les saveurs d'une Belle,
 Qui d'une fille naturelle
 Le fit père, & mourut: le pauvre homme en pleura,
 Se plaignit, gémit, soupira,
 Non comme qui perdrait sa femme:
 Tel deuil n'est bien souvent que changement d'habiter,
 Mais comme qui perdrait tous ses meilleurs amis,
 Son plaisir, son cocu & son ame.
 La fille crut, se fit; on pouvoit déjà voir
 Hausser & baisser son mouchoir.
 Le tems coule; on n'est pas si tôt à la bavette,
 Qu'on trotte, qu'on raisonne, on devient grandelette,
 Puis grande tous-à-fait, & puis le serviteur
 Le père avec raison eut peu
 Que sa fille chassant de race,
 Ne le prévint, & ne prévint encor
 Prêtre, Notaire, hymen, accord;
 Chose qui d'ordinaire ôte toute la grace
 Au présent que l'on fait & soi.
 La laisse sur sa bonne foi,
 Ce n'étoit pas chose trop sûre.
 Il vous mit donc la créature
 Dans un Couvent: là cette Belle apprit
 Ce qu'on apprend, à manier l'équille:

Poinz de ces livres qu'une fille
Ne lit qu'avec d'ango, & qui gâtent l'esprit:
Le langage d'Amour étoit jargon pour elle.
On n'eût scu tirco de la Belle
Un seul mot que de Sainteté.

En Spiritualité

Elle auroit confondu le plus grand personnage.
Si l'une des Nonain^e la louoit de beauté,
Mon Dieu, Si, disoit-elle, ah, ma soeur! Soyez sage;
Ne considérez point des traits qui périront;
C'est terre que cela, les vers le mangeront.
Au reste elle n'avoit au monde sa pareille

A manico un canevas,
Filoit mieux que Cloton, brodoit mieux que Pallas,
Tapissoit mieux qu'Arachne, & mainte autre merveille.
Sa sagesse, son bien, le bruit de ses beautés,
Mais le bien plus que tout, y fu mettre la presse;
Cao la Belle étoit là comme en lieux empruntés,

Attendant mieux, ainsi que l'on y laisse

Les bon^e parlie, qui vont souven^t

Au Moutier Sortant du Couvent.

Vous scaurez que le pere avoit longtem^t devant

Cette fille légitimée;

Caliste [c'est le nom de notre renfermée]

N'eût par la clef des champ^e, qu'à dieu les livres saints;

Il se présenta des blondin^e,

De bon^e bourgeois, des Paladin^e,

Des gen^e de tout état^e, de tout poil, de tout âge.

La Belle en choisit un, bien fait, beau personnage,

D'humour commode, à ce qu'il lui sembla,

Et pour gendre aussitôt le pere l'agréa.

La dot fut ample, ample fut le douaire:
 La fille étoit unique, & le garçon aussi.
 Mais ce ne fut pas là le meilleur de l'affaire:
 Les Mariés n'avoient souci
 Que de s'aimer & de se plaire.

Deux ans de Paradis s'étant passés ainsi,
 L'enfer des enfers vint ensuite.
 Une jalouse humeur saisit soudainement
 Notre Époux, qui fort sottement
 S'alla mettre en l'esprit de craindre la poursuite
 D'un Amant qui sans lui se seroit morfondue;
 Sans lui le pauvre homme eut perdu
 Son temps à l'entour de la Dame,
 Quoique pour la gagner il tentât tout moyen.
 Que doit faire un mari quand on aime sa femme?
 Rien.

Voici pourquoi je lui conseille
 De dormir, s'il se peut, d'un & d'autre côté.
 Si le Galant est écouté,
 Vos soins ne seront pas qu'on lui ferme l'oreille.
 Quand à l'occasion, c'est pour une. Mais si
 Des discours du Blondin la Belle n'a souci,
 Vous le lui ferez naître, & la chance se tourne.
 Volontiers où Soupçon séjourne,
 Cocuage séjourne aussi.

Damon, c'est notre Époux, ne compris pas ceci.
 Je l'excuse & le plains; d'autant plus que l'ombrage
 Lui vint par conseil seulement.

Il eut fait un trait d'homme sage
S'il n'eût cru que son mouvement;
Vous allez entendre comment.

L'Enchanteresse Nérie
Fleurissoit lors; & Circé
Au prix d'elle en diablerie,
N'eût été qu'à l'A. B. C.
Car Nérie eut à ses gages
Les Intendants des orages,
Et tous le destin lié.
Les Zéphirs étoient ses Pages;
Quant à ses Valets de pied,
C'étoient Messieurs les Borées,
Qui portoient par les contrées
Ses mandats souvent & fairs,
Genre despoir, mais peu courtois.

Avec toute sa science
Elle ne put trouver de remède à l'amour;
Damon la captiva: elle, dont la puissance
Eut arrêté l'astre du jour,
Brûle pour un mortel, qu'en vain elle souhaite
Posséder une nuit à son contentement.
Si Nérie eut voulu des baisers seulement,
C'étoit une affaire faite.
Mais elle alloit au point, & ne marchandoit pas.
Damon quoiqu'elle eût des apparences,
Ne pouvoit se résoudre à fausser la promesse
D'être fidèle à sa moitié,
Et vouloit que l'Enchanteresse

Se tins aux marques d'amitié.

Où sont-ils ces maris ? la race en est cessée,
 Et même je ne sçai si jamais on en vit.
 L'histoire en ces endroits est, selon ma pensée,
 Un peu sujette à contredits :
 L'hippogrife n'a rien qui me choque l'esprit,
 Non plus que la lance enchantée :
 Mais ceci, c'est un point qui d'abord me surpris ;
 Il passera pourtant, j'en ai fait passer d'autres.
 Les gens d'alors étoient d'autres gens que les nôtres ;
 On ne vivoit pas comme on vit.
 Pour venir à son fin, l'amoureuse Nérie
 Employa philtre & breuvet,
 Eut recours aux regards remplis d'afféterie,
 Enfin nomma aucune secrette.
 Damon à ce ressort opposoit l'hymenée.
 Nérie en fut fort étonnée.
 Elle lui dit un jour : Votre fidélité
 Vous parût héroïque & digne de louange ;
 Mais je voudrois sçavoir comment de son côté
 Caliste en use, & lui rendre le change.

Quoi donc, si Votre femme avoit un favori,
 Vous seriez l'homme chaste auprès d'une Maîtresse ?
 Et pendant que Caliste attrapant son mari,
 Pousseroit jusqu'au bout ce qu'on nomme tendresse,
 Vous n'iriez qu'à moitié chemin ?
 Je vous croyois beaucoup plus fin,
 Et ne vous tenois pas homme de mariage.
 Laissez les bons Bourgeois se plaisir en leur ménage ;

C'est pour eux seuls qu'Hymen sur les plaisirs permit,
 Mais vous, ne parlez cherchez ce qu'Amour a débauché!
 Les plaisirs défendus n'auront rien qui vous pique,
 Et vous les bannirez de votre république!
 Non, non, je veux qu'ils soient désormais vos amis.
 Faites-en seulement l'épreuve,
 Ils vous feront trouver Caliste toute neuve
 Quand vous reviendrez au logis.
 Apprenez tous au moins si votre femme est chaste:
 Je trouve qu'un certain Craste
 Va chez vous fort assidument.
 Serait-ce en qualité d'Amanu,
 Repris Damon, qu'Craste nous visite?
 Il est trop mon ami pour toucher ce point-là.
 Votre ami tant qu'il vous plaira,
 Dis Nérie honteuse & dépitée;
 Caliste a de l'apparence, Craste a du mérite;
 Du côté de l'adresse il ne leur manque rien:
 Tous cela s'accommode bien.

Ce discours porta coup, & fut songer notre homme;
 Une épouse fringante & jeune, & dans son feu,
 En prenant plaisir à ce jeu
 Qu'il n'est pas besoin que je nomme.
 Un personnage expert aux choses de l'amour,
 Hardi comme un homme de Cour,
 Bien fait, & promettant beaucoup de la personne.
 Où Damon jusqu'alors avoit-il mis les yeux?
 Cao d'amis, moquez-vous, c'est une bagatelle,
 En est-il de religieux
 Jusqu'à désemparer; au téméraire que la Donzelle

Montre à demi son sein, sort du lit un bras blanc,
 Se tourne, s'inquiète, & regarde un Galan,
 En cent façons, de qui la moindre Frisone
 Vous dire, il y fait bon, l'heure du Berger sonne:
 Êtes vous sourd? Damon a dansé l'esprit
 Que tous cela s'est fait, du moins qu'il s'est pu faire:
 Sur ce beau fondement le pauvre homme bâtit
 Main ombre & mainte chimère.
 Nérie en a bientôt le vent;
 Et pour tourner en certitude
 Le soupçon & l'inquiétude
 Donc Damon s'est coiffé si malheureusement,
 L'Enchanteresse lui propose
 Une chose;
 C'est de se frotter le poignet
 D'une eau dont les Sorciers ont trouvé le secret,
 Et qu'ils appellent, l'eau de la Métamorphose,
 Ou des miracles autrement.
 Cette drogue en moins d'un moment,
 Lui donneroit d'Eraste & l'air & le visage,
 Et le maintien, & le corsage,
 Et la voix; & Damon sous ce feint personnage,
 Pourroit voir si Caliste en viendroit à l'effet.
 Damon n'attend pas davantage,
 Il se frotte, il devient d'Eraste le mieux fait
 Que la Nature eût jamais fait.

En cet état il va trouver sa femme;
 Mais la Fleurette au vent, & cachant son ennui:
 Que vous êtes belle aujourd'hui!
 Lui dit-il: Qu'avez-vous, Madame,

ENCHANTÉE. 120

Qui vous donne cet air d'un vrai jour de printemps?
Caliste, qui sçavoit les propos d'un Amant,
Tourna la chose en raillerie.
Damon changea de batterie.
Pleura & Soupira furens tenté;
Et pleura & Soupira rebuté.
Caliste étoit un roc; rien n'émouvoit la Belle.
Pour dernière machine, à la fin notre Époux
Proposa de l'argent, & la somme fut telle
Qu'on ne s'en mit point en courroux.
La quantité rend excusable.
Caliste enfin l'expugnable
Commença d'écouter raison.
Sa chasteté plia: car comment tenir bon
Contre ce dernier adversaire?
Si tous ne s'ensuivis, il ne tint qu'à Damon
L'argent en auroit fait l'affaire.
Et quelle affaire ne fait point
Ce bienheureux métal, l'argent maître du monde?
Soyez beau, bien disant, ayez perruque blonde,
N'omettez un seul petit point:
Un Financier viendra qui sous votre moustache
Enlèvera la Belle; & dès le premier jour
Il sera présent du Panache:
Vous languirez encore après un an d'amour.
L'argent sçut donc fléchir ce coeu inexorable:
Le rocher disparut; un mouton succéda
Un mouton qui s'accommoda
Et tous ce qu'on vouloit, mouton doux & traitable;
Mouton, qui sur le point de ne rien refuser,

Donna pour arrêter un baïseur.
 L'Époux ne voulut pas pousser plus loin la chose,
 Ni de sa propre honte être lui-même cause.
 Il reprit donc sa forme, & dit à sa moitié:
 Ah! Caliste, autrefois de Damon si chérie,
 Caliste, que j'aimai cent fois plus que ma vie,
 Caliste, qui m'aimas d'une ardente amitié,
 L'argent, t'est-il plus cher qu'une union si belle?
 Je devrois dans ton sang éteindre ce sorcier:
 Je ne puis, & je t'aime encor toute infidèle;
 Ma mort seule expiera le tort que tu m'as fait.

Notre Épouse voyant cette métamorphose,
 Demeura bien surprise; elle dit peu de chose,
 Les pleurs furent son seul recours.
 Le mari passa quelques jours
 À raisonner sur cette affaire:
 Un cocu se pouvoit-il faire
 Par la volonté seule & sans venir au point?
 L'étoit-il, ne l'étoit-il point?
 Cette difficulté fut encore éclaircie
 Par Nérie.
 Si vous êtes, dit-elle, en doute de cela,
 Buvez dans cette coupe-là;
 On la fit par tel art, que d'un personnage
 D'unement atteint de cocuage.
 Y veut porter la lèvres, aussi-tôt tout s'en va;
 Il n'en avale rien, & répand le breuvage
 Sur son sein, sur sa barbe, & sur son vêtement.
 Que s'il n'est point sensé cocu suffisamment,
 Il boit tout sans répandre goutte.

Damon pour éclaircir son doute,
Porta la lèvres au vase; il ne se répand rien:
C'est, dit-il, reconfort; & pourtant je sçai bien
Qu'il n'a tenu qu'à moi. Qu'ai-je affaire de coupe?
Faites-moi place en votre troupe,
Messieurs de la grand-bande. Ainsi disoit Damon,
Faisant à sa femme un étrange sermon.
Misérable humaine, si pour des cocuages
Il faut en ce Pays faire tant de façon,
Allons-nous-en chez le Sauvage.

Damon de peur de pis, établis des Argus
À l'entour de sa femme, & la rendit coquette.
Quand les Galans sont défendus,
C'est alors que l'on les souhaite.
Le malheureux Époux s'informe, s'inquiète,
Et de tous son pouvoir court au devant d'un mal,
Que la peur bien souvent rend aux hommes fatal.
De quart d'heure en quart d'heure il consulte la tasse;
Il y boit huit jours sans disgrâce:
Mais à la fin il y boit tant,
Que le breuvage se répand.
Ce fut bien là le comble. O science fatale!
Science que Damon eût bien fait d'éviter!
Il jette de fureur cette coupe infernale;
Lui-même est sur le point de se précipiter.
Il enferme sa femme en une tour carrée,
Lui va soir & matin reprocher son forfait.
Cette honte qu'auroit le silence enterrée,
Court le pays, & vit du vacarme qu'il fait.

Caliste cependant mene une triste vie.
Comme on ne lui laissoit argent, ni pierrerie,
Le Geolier fut fidele; elle eut beau le tenter.
Enfin la pauvre malheureuse
Prend son tems que Damon, plein d'ardeur amoureuse,
Étoit d'humeur à l'écouter.
J'ai, dit-elle, commis un crime inexcusable;
Mais quoi, suis-je la seule? hélas! non; peu d'Époux
Sont exemptés, ce dit-on, d'un accident semblable:
Que le moins entaché se moque un peu de vous.
Pourquoi donc être inconsolable?
Bé bien, repris Damon, je me consolerai,
Et même vous pardonnerai
Tous incontinens que j'aurai
Trouvé de mer pareils une telle légende,
Qu'il s'en puisse former une armée assez grande,
Pour s'appeller Royale. Il ne faut qu'employer
Le vase qui me scus vos secrets révélés.
Le mari, sans tarder exécutant la chose,
Attire les passans, tiens table en son château.
Sur la fin de ses repas à chacun il propose
L'essai de cette coupe, essai rare & nouveau.
Ma femme, leur dit-il, m'a quitté pour un autre;
Voulez-vous sçavoir si la votre
Vous est fidele? il est quelquefois bon
D'apprendre comme tous se passe à la maison.
En voici le moyen: buvez dans cette tasse;
Si votre femme est sa grace
Ne vous donne aucun suffragan,
Vous ne répandrez nullement.
Mais si du Dieu nommé Vulcan

Vous suivez la bannière, étans de nos confrères
 En ces redoutables mystères,
 De par & d'autre la boisson
 Coulera sur votre menton.
 Autant qu'il s'en rencontre à qui Damon propose
 Cette pernicieuse chose,
 Autant en font l'essai: presque tous y sont pris.
 Tel en rit, tel en pleure; & selon les esprits,
 Cocuage en plus d'une sorte
 Tiens la morgue parmi ces gens;
 Déjà l'armée est assez forte
 Pour faire corps, & battre aux champs.
 La voilà tantôt qui menace
 Gouverneurs de petite Place,
 Et leur dit qu'ils seront pendus,
 Si de tenir ils ont l'audace;
 Car pour être royale il ne lui manque plus
 Que peu de gens: c'est une affaire
 Que deux ou trois mois peuvent faire.
 Le nombre croît de jour en jour
 Sans que l'on batte le tambour.
 Les différens degrés où monte cocuage
 Règlent le par & les emplois;
 Ceux qu'il n'a visités seulement qu'une fois
 Sont Fantassins pour tous potages;
 On fait les autres Cavaliers.
 Quiconque est de ses familiers,
 On ne manque pas de l'élire
 Ou Capitaine, ou Lieutenant,
 Ou l'on lui donne un Régiment,
 Selon qu'entre les bras du Sire

Ou plus ou moins subitemens
La liqueur du vase s'épand.
Un versa tout en un moment;
Il fut fait Général; & croyez que l'armée
De haute Officiers ne manqua:
Plus d'un Intendant se trouva;
Cette charge fut partagée.
Le nombre des Soldats étoit presque complet,
Et plus que suffisant pour se mettre en campagne,
Renaud, neveu de Charlemagne,
Passe par ce Château; l'on l'y traite à souhait:
Puis le Seigneur du lieu fait
Même harangue qu'à la troupe.
Renaud dit à Damon: grand merci de la Coupe.
Je crois ma femme chaste, & cette foi suffit.
Quand la coupe me l'aura dit,
Que m'en reviendra-t-il? cela sera-t-il cause
De me faire dormir de plus que de deux yeux?
Je dors d'autant, grâce aux Dieux:
Puis-je demander autre chose?
Que sçai-je? par hazard si le vin s'épandoit,
Si je ne tenois pas votre vase assez droit?
Je suis quelquefois mal-adroit:
Si cette coupe enfin me prenoit pour un autre,
Messire Damon, je suis vôtre:
Commandez-moi tout, hors ce point.
Ainsi Renaud partit, & ne hazarda point.
Damon dit: Celui-ci, Messieurs, est bien plus sage
Que nous n'avons été: consolons-nous pourtant;
Nous avons de pareils, c'est un grand avantage.
Il s'en rencontra tant & tant

*Que l'Armée à la fin Royale devenue,
Caliste eut liberté, selon le convenant:*

Pas son mari chère tenue,

Tous de même, qu'auparavant.

Epoux, Renaud vous montre à visse.

Pour Damon, gardez de le suivre.

Peu-ête le premier eut en charge de l'ost,

Que sçait on? nul mortel, soit Roland, soit Renaud,

Du danger de répandre exempt ne se peut croire.

Charlemagne lui même auroit eu tort de boire.





LE FAUCON.

Nouvelle Tirée & Vocace ?

JE me souviens d'avoir damné jadis
 L'Amant avare, & je ne m'en dédis.
 Si la raison des contraires est bonne,
 Le libéral doit être en Paradis.
 Je m'en rapporte à Messieurs de Sorbonne.
 Il étoit donc autrefois un Amant,
 Qui dans Florence aimait certaine femme.
 Comment aime-t-il ? c'étoit si follement
 Que pour lui plaire il eût vendu son ame.
 S'agissoit-il de divertir la Dame ?
 Et pleine main il vous jettoit l'argent,
 Sachant très-bien qu'en amour comme en guerre,
 On ne doit plaindre un métal qui fait tout,
 Renverse mur, jette porte & pavé terre,
 N'entreprend rien dont il ne vienne à bout,
 Fait taire chien, & quand il veut, servante,
 Et quand il veut, le rend plus éloquent
 Que Cicéron, & mieux persuadant :
 Bref ne voudroit avoir laissé debout
 Aucune place, & tant forte fût-elle.
 Si laissa-t-il sur ses pieds notre Belle.
 Elle tint bon ; Frédéric échoua
 Près de ce roc, & le nez s'y cassa ;
 Sans fruits aucun vendus & fricassés
 Tout son avoir ; comme l'on pourroit dire
 Belle Comté, beaux Marquisats de Dieu,

Qu'il possédât en plus et plus d'un lieu.
Avant qu'aimât on l'appelloit Messire
Et longue queue; enfin grace à l'Amour;
Il ne fut plus que Messire tout court.
Rien ne resta qu'une ferme au bon homme,
Et peu d'amie; même amie, Dieu sçait comme.
Le plus zélé de tout se contenta,
Comme chacun, de dire c'est dommage.
Chacun le dit, & chacun s'en tint là;
Car de prêter à moins que son bon gage,
Point de nouvelle: on oublia les dons;
Et le mérite, & les belles raisons
De Federic, & sa première vie
Le Protestant de Madame Clitie
N'eut du crédit qu'autant qu'il eut du fond.
Tant qu'il dura, le Bal, la Comédie
Ne manqua point à ces heureux objets:
De mainte Tournoie elle fut le sujet,
Faisant gagner Marchands de toute guise,
Faiseurs d'habits, & faiseurs de devise,
Musiciens, gens du Sacré Vallon:
Federic eut à sa table Apollon.
Femme n'étoit ni fille d'antre Florence,
Qui n'employât pour débaucher le coeur
Du Cavalier; l'une un mot suborneux,
L'autre un coup d'oeil, l'autre quelque autre avance:
Mais tout cela ne faisoit que blanchir.
Il aimoit mieux Clitie inexorable,
Qu'il n'auroit fait Hélène favorable:
Conclusion, qu'il ne la put fléchir.

Or en ce train de dépense effroyable,
Il envoya les Marquisats au Diable
Premierement; puis en vins aux Comtes,
Titres pavo lui plus qu'aucune regrette,
Et donc alors on faisoit plus de compte.
Delà les Monts chacun veut être Comte,
Ici Marquis, Baron peut-être ailleurs.
Je ne sçais pas lesquels sont les meilleurs;
Mais je sçais bien qu'avecque la patente
De ces beaux noms on s'en aille au marché,
L'on reviendra comme on étoit allé;
Prenez le titre, & laissez-moi la rente.
Clitie avoit aussi beaucoup de bien
Son Mari même étoit grand terrien.
Ainsi jamais la Belle ne prit rien,
Argent ni donc, mais souffrit la dépense
Et les cadeaux, sans croire pour cela
Être obligée à nulle récompense.
S'il m'en souviens, j'ai dit qu'il ne resta
Au pauvre Amant rien qu'une métairie,
Chétive encore, & pauvrement bâtie.
Là Federic alla se confiner;
Honteux qu'on vit sa misère à Florence,
Honteux enco de n'avoir sçu gagner
Ni par Amour, ni par magnificence,
Ni par six ans de devoirs & de soins,
Une beauté qu'il n'en aimoit pas moins.
Il s'en prenoit à son peu de mérite,
Non à Clitie: elle n'ouït jamais,
Ni pour Froideur, ni pour autres Sujets,
Plainte de lui ni grande ni petite.

Notre Amoureux subsista comme il put,
Dans sa retraite, où le pauvre homme n'eut
Pour le servir qu'une vieille édentée,
Cuisine froide & fort peu fréquentée;
Et l'écurie un Cheval assez bon,
Mais non pas fin; sur la perche un Faucon.
Donc à l'entour de cette métairie
Défunts Marquis s'en alloient sans valet,
Sacrifiant à sa mélancolie
Maintenant perdrix, qui, la! ne pouvoient mais
De cruauté de Madame Clitie.
Ainsi vivois le malheureux Amant;
Sage s'il eût, en perdant sa fortune,
Perdu l'amour qui l'alloit consumant;
Mais de ses feux la mémoire importune
Le talonnoit: toujours un double ennui
Alloit en croupe à la Chasse avec lui.
Mort vint saisir le mari de Clitie.
Comme ils n'avoient qu'un fils pour toute enfance,
Fils n'ayant pas pour un pouce de vie,
Et que l'époux, dont les biens étoient grands,
Avoit toujours considéré sa femme;
Par testament il déclara la Dame
Son héritière, arrivant le décès
De l'enfant, qui peu de temps après
Devinut malade. On sçait que d'ordinaire
Et ses enfants mere ne sçait que faire,
Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux;
Lèle souvent aux enfants dangereux.
Celle-ci, tendre & fort passionnée,
Autour du sien est toute la journée,

Lui demandant, ce qu'il veut, ce qu'il a,
S'il mangerois volontiers de cela,
Si ce jouet, enfin si cette chose
Est à son gré. Quoique l'on lui propose,
Il le refuse, & pour toute raison
Il dit qu'il veut. Seulement le Faucon
De Frédéric, pleure & mène une vie
À faire genre de bon coquo détesté
Ce qu'un enfant a dans la Santaisie,
Incontinent il faut l'exécuter
Si l'on ne veut l'ouïr toujours crier.
Où il est bon de sçavoir que Clitie,
À cinq cens pare de cette métairie,
Avoit du bien, possédoit un Château;
Et ainsi l'enfant avoit pu de l'oiseau
Où il parloit. On en disoit merveilles,
On en contoit des choses rompareilles:
Que devant lui jamais une perdrix
Ne se sauroit, & qu'il en avoit prise
Tant ce matin, tant cette après-dinée;
Son maître n'eut donné pour un trésor
Un tel Faucon. Qui fut bien empêché,
Ce fut Clitie. Elle étoit encoeur
À Frédéric l'unique & seule chose
Qui lui restoit; & supposé qu'elle ôse
Lui demander ce qu'il a pour tout bien;
Auprès de lui méritoit-elle rien?
Elle l'avoit payé d'ingratitude
Point de faveur, toujours hautaine & rude
En son endroit. De quel front s'en aller
Après cela le voir & lui parler;

Ayant été cause de sa ruine ?
 D'autre côté l'enfant s'en va mourir,
 Refuse tous, tiens tous pour médecine :
 Afin qu'il mange il faut l'entretenir
 De ce Faucon : il se tourmente, il crie ;
 S'il n'a loiseau, c'en est fait de sa vie.
 Ces raisons-ci l'emporteront enfin.
 Chez Frédéric la Dame un beau matin
 S'en va sans suite & sans nul équipage.
 Frédéric prend pour un Ange de ces cieux
 Celle qui vient d'apparaître à ses yeux.
 Mais cependant il a honte, il enrage
 De n'avoir pas chez soi pour lui donner
 Tant seulement un malheureux dinco.
 Le pauvre étal où la Dame le trouve
 Le rend confus. Il dit donc à la veuve :
 Quoi venir voir le plus humble de ceux
 Que votre beauté nous rendu amoureux !
 Un Villageois, un haire, un misérable !
 C'est trop d'honneur, votre bonté m'accable.
 Assurément vous alliez autre part.
 À ce propos notre veuve repart :
 Non, non, Seigneur, c'est pour vous la visite ;
 Je viens manger avec vous ce matin
 Je n'ai, dit-il, Cuisinier ni marmite ;
 Que vous donnez ? N'avez-vous pas du pain ?
 Reprit la Dame. Incontinent lui-même
 Il va chercher quelque œuf au poulailler,
 Quelque morceau de lard en son grenier.
 Le Pauvre Amant en ce besoin extrême,
 Voir son Faucon, sans raisonner le prend,

Lui toré le cou, le plume, le fricasse,
Et l'assaisonne, & court de place en place.
Tandis la vieille a soin du demeurant,
Fouille au bahu, choisit pour cette fête
Ce qu'il a avoient de linge plus honnête,
Mais le couvert, va cueillir au jardin
Du serpolet, un peu de romarin,
Cinq ou six fleurs, dont la table est jonchée.
Pour abrégé, on sert la fricassée.
La Dame en mange, & seint d'y prendre goût.
Le repas fait, cette femme résoud
De harceler l'incivile requête,
Et parle ainsi : Je suis folle, Seigneur,
De m'en venir vous arracher le coquo.
Encore un coup il ne m'est guère honnête
De demander à mon défunt Amant
L'Oiseau qui fait son seul contentement;
Doit-il pour moi s'en priver un moment?
Mais excusez une Mère affligée:
Mon fils se meurt; il veut votre Faucon.
Mon procédé ne mérite un tel don;
La raison veut que je sois refusée.
Je ne vous ai jamais accordé rien.
Votre repos, votre honneur, votre bien,
S'en sont allés aux plaisirs de Clitè;
Vous m'aimiez plus que votre propre vie.
À cet amour j'ai très-mal répondu;
Et je m'en vends, pour comble d'injustice,
Vous demander..... & quoi? c'est le mien perdu:
Votre Faucon. Mais non, plutôt périsse
L'enfant, la mère, avec le demeurant,

Que de vous faire un déplaisir si grand.
Souffrez sans plus que cette triste mère
Aimant d'amour la chose la plus chère
Que jamais femme au monde puisse avoir,
Un fils unique, une unique espérance,
S'envienne au moins s'acquitter du devoir
De la nature, & pour toute allégeance
En votre sein décharge sa douleur
Vous sçavez bien, par votre expérience,
Que c'est d'aimer; vous le sçavez, Seigneur;
Ainsi je crois trouver chez vous excuse.
Hélas! repris l'Amant infortuné,
L'oiseau n'est plus; vous en avez dîné.
L'oiseau n'est plus! dit la veuve confuse.
Non, repris-il, plus au ciel vous aviez
Servi mon coquo, & qu'il eut pris la place
De ce Faucon! mais le sort me fait voir
Qu'il ne sera jamais en mon pouvoir
De mériter de vous aucune grace.
En mon pailloir rien ne m'étoit resté;
Depuis deux jours la bête a tout mangé.
J'ai vu l'oiseau; je l'ai tué sans peine:
Rien coûte-t-il quand on reçoit sa Reine?
Ce que je puis pour vous est de chercher
Un bon Faucon: ce n'est chose si rare
Que dès demain nous n'en puissions trouver.
Non, Federic, dit-elle, je déclare
Que c'est assez; vous ne m'avez jamais
De votre amour donné plus grande marque.
Que mon fils soit enlevé par la Parque,
Ou que le Ciel le rende à ma souhait,

J'aurai pour vous de la reconnaissance.
Venez me voir, donnez-m'en l'espérance :
Encore un coup, venez nous visiter.
Elle partit, non sans lui présenter
Une main blanche, unique témoignage
Qu'Amour avoit amolli ce courage.
Le Pauvre Amant prit la main, la baisa,
Et de ces pleurs quelque temps l'arrosa.
Deux jours après l'enfant suivit le père.
Le deuil fut grand : la trop dolente mère
Fut dans l'abord force larmes couler.
Mais comme il n'est peine d'ame si forte
Qu'il ne s'en faille à la fin consoler,
Deux Médecins la traitèrent de sorte
Que sa douleur eut un terme assez court ;
L'un fut le temps, & l'autre fut l'Amour.
On épousa Frédéric en grand pompe ;
Non seulement par obligation,
Mais qui plus est, par inclination,
Par amour même. Il ne faut qu'on se trompe
À cet exemple, & qu'un pareil espoir
Nous fasse ainsi consumer notre avoir.
Femmes ne sont toutes reconnaissantes.
À cela près, ce sont choses charmantes ;
Sous le ciel n'est un plus bel animal.
Je n'y comprends le sexe en général :
Loin de cela, j'en vois peu d'avantages.
Pour celles-ci, quand elles sont aimantes,
J'ai les desseins du monde les meilleurs ;
Les autres n'ont qu'à se pourvoir ailleurs.



LE PETIT CHIEN

Qui secoue de l'argent & de pierreciee.

LA clef du coffre fort & de cœura, c'est la même.
 Que si ce n'est celle de cœura,
 C'est du moins celle de saveura.
 Amour doit à ce stratagème
 La plus grand' part de sex exploiter.
 A-t-il épuisé son carquois?
 Il met tout son salut en ce charme suprême.
 Je tiens qu'il a raison : car qui hait la présence?
 Tous les humains en sont friands,
 Princes, Rois, Magistrats : ainsi quand une Belle
 En croira l'usage permis,
 Quand Vénus ne fera que ce que fait Thémis,
 Je ne m'écritai pas contre elle.
 On a bien plus d'une querelle
 Et lui faire sans celle-là.

Un Juge Mantouan, belle femme épousa :
 Il s'appelloit Anselme ; on la nommoit Argie :
 Lui déjà vieux barbon, elle jeune & jolie,
 Et de tout charmer assortie.
 L'Époux, non content de cela,
 Fit si bien pas sa jalousie,
 Qu'il rehaussa de prix celle-là qui d'ailleurs
 Méritoit de se voir servir
 Par les plus beaux & les meilleurs.
 Elle le fut aussi : j'en dire la manière,

138 LE PETIT CHIEN.

Et comment s'y pris chaque Amant,
Il seroit long : Suffit que ces objets charmans
Les laissa Soupireux & ne s'en émeus guère.

Amour établissois chez le Juge ses loix,
Quand l'étois Mantouan, pour chose de grand poids,
Résolus d'envoyer Ambassade au Saint Père
Comme Anselme étois Juge, & de plus Magistrat
Vivois avec assez d'éclat,
Et ne manquois pas de prudence,
On le dispute en diligence.

Ce ne fus pas sans résister
Qu'au choix qu'on fit de lui consentis le bon homme;
L'affaire étois longue à traiter,
Il devoit demeurer à Rome

Six mois, & plus encore; que sçavoit-il combien?
Tant d'honneur pouvoit nuire au conjugal lien:
Longue Ambassade & long voyage
Aboutissent à cocuage.

Dans cette crainte notre Epoux
Fit cette harangue à la Belle.
On nous sépare Argie : adieu, Soyez fidelle
A celui qui n'aime que vous.

Jurez-le moi; car entre nous
J'ai sujet d'être un peu jaloux.
Que s'ait autour de notre porte
Cette Soupirante cohorte?

Vous me direz que jusqu'ici
La cohorte a mal réussi.

Je le crois; cependant pour plus grande assurance,
Je vous conseille en mon absence

LE PETIT CHIEN. 139

De prendre pour séjour notre maison des champs :
Fuyez la ville & les Amans,
Et leurs présences ;
L'invention en est damnable ;
Des machines d'Amour c'est la plus redoutable ;
De tous tems le monde a vu don
Être le père d'Abandon.
Déclarez-lui la guerre, & Soyez sourde, Argie,
A sa Socu la cajolerie.
Dix que vous sentirez, approchez les Blondins,
Fermez vite vos yeux, vos oreilles, vos mains.
Rien ne vous manquera : je vous fais la maîtresse
De tous ce que le ciel m'a donné de richesse :
Tenez, voilà les clefs de l'argent des papiers ;
Faites-vous payer des fermiers ;
Je ne vous demande aucun compte.
Suffit que je puisse sans honte
Apprendre vos plaisirs : je vous les permets tous,
Idont ceux d'Amour, qu'à Votre Epoux
Vous garderez entière pour son retour de Rome.
C'en étoit trop pour le bon homme :
Isélar ! il permettoit tous plaisirs, hors un point
Sans lequel seul il n'en est point.
Son Epouse lui fit promesse solennelle
D'être sourde, aveugle & cruelle,
Et de ne prendre aucun présent ;
Il la retrouverois au retour toute telle
Qu'il la laissois en s'en allant,
Sans nul vestige de Galans.

Anseline étant parti, tous aussi-tôt Argie

140 LE PETIT CHIEN.

S'en alla demeurer aux champs,
Et tous aussi-tôt les Amants
De l'aller voir Sirens partire.
Elle les renvoya: ces gens l'embarassoient,
L'attédissoient, l'affadissoient,
L'endormoient en contant leur Nême:
Ils déplaissent tous à la Dame,
Hormis certain jeune Blondin,
Bien fait, & beau par excellence;
Mais qui ne put pas sa souffrance
Amener à son but ces objets inhumain.

Son nom c'étoit Atir, son métier Paladin:
Il ne plaignt en son dessein
Ni les Soupirs, ni la dépense:
Tout moyen par lui fut lenté.
Encor si des Soupirs il se fut contenté,
La source en est inépuisable;
Mais de la dépense c'est trop.
Le bien de notre Amant s'en va le grand galop:
Voilà mon homme misérable.
Que fait-il? il s'éclipse, il part, il va chercher
Quelque désert pour se cacher.
En chemin il rencontre un homme,
Un Manant, qui fouillant avec son bâton,
Vouloit faire sortir un serpent d'un buisson.
Atir s'enquit de la raison.
C'est, repris le Manant, afin que je l'assomme:
Quand j'en rencontre sur mon pa.
Je le fais de pareilles fêter.
Ami, repris Atir, laisse-le; n'est-il pas

LE PETIT CHIEN. 141

Créature de Dieu comme les autres bêtes ?
Il est à remarquer que notre Paladin
N'avait pas cette horreur commune au genre humain,
Contre la gens reptile, en toute son espèce :
Dans ses armes il en portoit,
Et de Cadmus il descendoit,
Celui-là qui devint Serpent sur sa vieillesse.
Forcé sur au Manant de quitter son dessein.
Le Serpent se sauva. Notre Amant à la fin
S'établit dans un bois écarté, Solitaire.
Le Silence y faisoit sa demeure ordinaire,
Hors quelque oiseau qu'on entendoit,
Et quelque écho qui répondoit.
Là le bonheur & la misère
Ne se distinguoient point : égaux en dignité
Cher les loups qu'hébergeoit ce lieu peu fréquenté.
Atir n'y rencontra nulle tranquillité.
Son Amour l'y suivit, & cette solitude,
Bien loin d'être un remède à son inquiétude,
En devint même l'aliment,
Puis le loisir qu'il eut d'y plaindre son tourment.
Il s'ennuya bientôt de ne plus voir sa Belle.
Retournons, ce dit-il, puisque c'est notre sort :
Atir, il t'est plus doux encor
De la voir ingrate & cruelle,
Que d'être privé de ses traits,
Adieu ruisseaux, ombrages frais,
Chant d'amoureux de Philomèle,
Mon inhumaine seule attire à soi mes sens :
Éloigné de ses yeux, je ne vois ni n'entends.
L'Esclave fugitif se va remettre encore

142 LE PETIT CHIEN.

En Ser sera, quoique dure, mais hélas ! trop chérie.
Il approchois des murs qu'une Fée a bâtis,
Quand sur les bords du Mince, à l'heure que l'Aurore
Commence à s'éloigner du Séjour de Thétis,
Une Nymphe en habits de Reine,
Belle, majestueuse, & d'un regard charmant,
Vint s'offrir tous d'un coup aux yeux du pauvre Amant
Qui révoit lors à sa peine.

Je veux, dit-elle, Atte que vous soyez heureux,
Je le veux ; je le Puis, étant Mantô la Fée,
Votre amie & votre obligée.
Vous connoissez ce nom fameux.
Mantô en tiens le sien ; jadis en cette terre
J'ai posé la première pierre
De ces murs, en durée égale aux bâtimens
Dont Memphis voit le nil laver le fondement.
La Parque est inconnue à toute mer pareille.
Nous opérons mille merveilles ;
Malheureux pour lant de ne pouvoir mourir ;
Car nous sommes d'ailleurs capables de souffrir
Toute l'infirmité de la nature humaine
Nous devenons Serpens un jour de la semaine.
Vous souviens-il qu'en ce lieu-ci
Vous en tirâtes un de peine ?
C'étois moi, qu'un Manant s'en alloit assommer :
Vous me donnâtes assistance.
Atte, je veux pour récompense,
Vous procurer la jouissance
De celle qui vous fait aimer.
Allons nous en la voie ; je vous donne assurance

LE PETIT CHIEN. 143

Qu'avant qu'il soit deux jours de ténér
Vous gagnerez par votre présence
Et qu'il se tienne sur sa surveillance.
Dépensez, dissipez, donnez à tous le monde
Et pleinez mainz répandez l'or,
Vous n'en manquerez point : c'est pour vous le trésor
Que Lucifero me garde en sa grotte profonde.
Votre Belle saura quel est notre pouvoir.
Même pour m'approcher de cette inexorable,
Et vous la rendre favorable,
En petit chien vous m'allez voir,
Faisant mille tours sur l'herbette ;
Et vous en Pelerin, jouant de la musette,
Me pourrez, à ce son, mener chez la Beauté
Qui tient votre cœur enchanté.

Aussi-tôt fais que dis ; notre Amant & la Fée
Changent de forme en un instant :
Le voilà Pelerin, chantant comme un Orphée
Et Manto, petit chien, faisant tours & sautants.
Ils vont au Château de la Belle.
Valets & gens du lieu se rangent autour d'eux :
Le petit chien fait rage, aussi fait l'Amoureux ;
Chacun danse, & Guillon fait sauter Peronnelle.
Madame entend ce bruit, & sa Nourrice y court ;
On lui dit quelle vienne admirer à son tour
Le Roi des épagneuls, charmante créature,
Et vrai miracle de nature.
Il entend tout, il parle, il danse, il fait cent tours :
Madame en fera ses amours ;
Car veuille ou non son Maître, il faut qu'il le lui vende,

144 LE PETIT CHIEN.

*S'il n'aime mieux le lui donner.
La Nourrice fait la demande.
Le Pelerin, sans tant tourner,
Lui dit tous bas le prix qu'il veut mettre à la chose,
Et voici ce qu'il lui propose.
Mon chien n'est point à vendre, à donner encor moins,
Il suffit à tout mes besoins.
Je n'ai qu'à dire trois paroles,
La patte entre mes mains fait tomber à l'instant
Au lieu de puce, de pistole,
De perle, de rubis, avec maints diamans.
C'est un prodige enfin. Madame cependant
En a comme on dit, la monnoye.
Pourvu que j'aie cette joye
De coucher avec elle une nuit seulement,
Favori sera sien dès le même moment.
La proposition surpris fort la Nourrice.
Quoi, Madame l'Ambassadrice!
Un simple Pelerin! Madame à son cheveu
Pourrois voir un bourdon! & Si l'on le sçavoit!
Si cette même nuit quelque hôpital avoit
Flébergé le Chien & le Maître!
Mais ce maître est bien fait, & beau comme le jour,
Cela fait passer en amour
Quelque bourdon que ce puisse être.
Atte avoit changé de visage & de trait.
On ne le connut pas, c'étoient d'autres traits.
La Nourrice ajoutoit: à genre de cette mine
Comment peut-on refuser rien?
Puis celui-ci avoit un chien
Que le Royaume de la Chine*

LE PETIT CHIEN. 145

Ne paierois par de tous son oo.
Une nuit de Madame aussi c'est un trésor
J'avois oublié de vous dire
Que le drôle à son chien seignis de parler bas.
Il tombe aussi-tôt dix ducats,
Qu'à la Nourrice offre le Sire.
Il tombe encore un diamant.
Atie en riant le ramasse:
C'est, dit-il, pour Madame; obligez-moi de grace
De le lui présenter avec mon compliment.
Vous direz à Son Excellence
Que je lui suis acquis. La Nourrice à ces mots,
Court annoncer en diligence
Le petit chien & sa science,
Le Pelerin & son propos.
Il ne s'en fallut rien qu'Argie
Ne battit sa Nourrice. Avoit l'effronterie
De lui mettre en l'esprit une telle infamie!
Avec qui? Si c'étoit encoeur le pauvre Atie!
Hélas! mer cruauté sans cause de sa perte.
Il ne me proposa jamais de te le partir.
Je n'aurois par d'un Roi cette chose soufferte,
Quelque don que l'on pût m'offrir;
Et d'un porte-bourdon je le pourrois souffrir;
Moi qui suis une Ambassadrice!
Madame, repris la Nourrice,
Quand vous serez Impératrice,
Je vous dirai que ce Pelerin
Est de quoi marchander, non par une mortelle,
Mais la Déesse la plus belle.
Atie votre beau Paladin,

146 LE PETIT CHIEN.

Ne vaur pas seulement un doigt du personnage.
Mais mon Mari m'a fait jurer.
Et quoi? de lui garder la foi du mariage.
Bon, jurer! ce serment vous le-t-il davantage
Que le premier n'a fait? qui l'ira déclarer?
Qui le saura? J'en vois marcher tête levée,
Qui n'iroient pas ainsi, j'ose vous l'assurer,
Si sur le bout du nez, tache pourroit montrer
Que telle chose est arrivée:
Cela nous fait-il empire
D'un ongle ou d'un cheveu? non, Madame, il faut être
Bien habile pour reconnoître
Bouche ayant employé son temps & ses appare,
D'avec bouche qui s'est tenue à ne rien faire:
Donnez-vous, ne vous donnez pas,
Ce sera toujours même affaire
Pour qui ménagez-vous les trésors de l'Amour?
Pour celui qui, je crois, ne s'en servira guère;
Vous n'aurez pas grand peine à fêter son retour.
La fausse vieille sans tant dire
Que tous se réduisent seulement à douter
Des merveilles du Chien & des charmes du Sire.
Pour cela l'on les fit monter.
La Belle étoit au lit encore.
L'Univers n'eut jamais d'aurore
Plus paresseuse à se lever.
Notre heureux Pèlerin traversa la ruelle,
Comme un homme ayant vu d'autres gens que des saints.
Son compliment parut galant, & de plus fin;
Il surprit & charma la Belle.
Vous n'avez pas, ce lui dit-elle,

LE PETIT CHIEN. 147

La mine de vous en alleo
À Saint Jacques de Compostelle.
Cependant pour la régaleo,
Le Chien à son tour entre en lice:
On eût vu Sauter Favori
Pour la Dame & pour la Nourrice,
Mais point du tout pour le mari.
Ce n'est pas tout, il se secoue:
Aussi-tôt perler de tombeo,
Nourrice de les ramasseo,
Soubrettes de les enfiler,
Pelerin de les attacher
Et de certaine brasse, dont il loue
La blancheur & le reste. Enfin il fait si bien,
Qu'avant que partir de la place
On traite avec lui & son chien.
On lui donne un baïse pour arrêter de la grace
Qu'il demandoit; & la nuit vint.
Aussi-tôt que le drôle tint
Entre ses bras Madame Argie,
Il redevint Atte: la Dame en fut ravie.
C'étoit avec bien plus d'honneur
Traiter Monsieur l'Ambassadeur.
Cette nuit eut de sa Soeur & même en très-bon nombre
Chacun s'en aperçut; car d'enfermeo sous l'ombre
Une telle aise, le moyen?
Jeune gens font-ils jamais rien
Que le plus aveugle ne voie?
À quelque mois de là le Saint Père renvoie
Anselme avec force pardons,

148 LE PETIT CHIEN.

Et beaucoup d'autre menue don:
Les biens & les honneurs pleuvoient sur sa personne.
De son Vicegère il apprend toute les soins:
Donc certificat des voisins;
Pour le Valet, nul ne lui donne
D'éclaircissement sur cela.
Monsieur le Juge interrogea
La Nourrice avec les Soubrettes,
Sagee personne & discrette;
Il n'en put tirer ce secret.
Mais comme parmi les Femelles
Volontiers le Diable se met,
Il survint de telles querelles,
La Dame & la Nourrice eurent de tels débats,
Que celle-ci ne manqua pas
Et se vengea de l'autre, & déclara l'affaire.
Dit-elle aussi se perdre, il fallut tout conter.
D'exprimer jusqu'où la colere
Ou plutôt la fureur de l'Époux put monter,
Je ne tiens pas qu'il soit possible;
Ainsi je m'en tairai: on peut par les effets
Juger combien Anselme étoit homme sensible.
Il choisit un de ses valets,
Le charge d'un billet, & mande que Madame
Vienné voit son mari malade en la Cité.
La Belle n'avoit point son village quitté;
L'Époux alloit, venoit, & laissoit là sa femme.
Il se faut en chemin écarter toute ses gens,
Dit Anselme au porteur de cet ordre pressant;
La perfide a couvert mon front d'ignominie;
Pour satisfaction je veux avoir sa vie.

LE PETIT CHIEN. 149

Poignarde-là, mais prends ton temps :
Tâche de te sauver ; voilà pour ta retraite ;
Prends ces os : si tu fais ce qu'Anselme souhaite,
Et punis cette offense-là,
Quelque part que tu sois, rien ne te manquera.

Le Valer va trouver Argie,
Qui par son chien est avertie.
Si vous me demandez comme un chien averti ;
Je crois que par la jupe il tire,
Il se plaint, il jappe, il soupire,
Il en veut à chacun ; pour peu qu'on ait d'esprit
On entend bien ce qu'il veut dire.
Favori suis bien plus ; & tous bas il apprend
Un tel péril à sa Maîtresse.
Partez pourtant, dit-il, on ne vous fera rien ;
Reposez-vous sur moi, j'en empêcherai bien :
Ce valer a l'âme traîtresse.
Ils étoient en chemin, près d'un bois qui ser voit
Souvent aux voleurs de refuge ;
Le Ministre cruel de vengeance du Juge
Envoie un peu devant le train qui le suivait,
Puis il dit l'ordre qu'il avait.
La Dame disparaît aux yeux du personnage ;
Mantô la cache en un nuage.
Le valer étonné, retourne vers l'Époux,
Lui conte le miracle, & son Maître en courroux
Va lui-même à l'endroit. O prodige ! ô merveille !
Il y trouve un Palais de beauté sans pareille ;
Une heure auparavant c'étoit un champ tout nu.
Anselme à son tour éperdu,

150 LE PETIT CHIEN.

Admire ce Palais bâti, non pour des hommes,
Mais apparemment pour des Dieux,
Appartements dorés, meubles très-précieux,
Jardins & bois délicieux;
On auroit peine à voir dans ce siècle où nous sommes
Chose si magnifique & si riante aux yeux.
Toutes les portes sont ouvertes,
Les chambres sans hôte, & désertes;
Par une ame en ce Louvre, excepté qu'à la fin
Un More très-lipsu, très-hideux, très-vilain,
S'offre aux regards du Juge, & semble la copie
D'un Esopé d'Ethiopie.
Notre Magistrat l'ayant pris
Pour le Balayeur du logis,
Et croyant l'honneur lui donnant cet office:
Cheo ami, lui dit-il, apprends-nous à quel Dieu
Appartiens un tel édifice;
Car de dire un Roi, c'est trop peu.
Il est à moi, repris le More.
Notre Juge à ces mots se prosterne, l'adore,
Lui demande pardon de sa témérité.
Seigneur ajouta-t-il, que votre Deité
Excuse un peu mon ignorance.
Certes, tous l'univers ne vaut pas la chevance
Que je rencontre ici. Le More lui répond:
Veux-tu que je t'en fasse un don?
De ces lieux enchantés je te rendrai le maître
À certaine condition.
Je ne ris point; tu pourras être
De ces lieux absolu Seigneur,
Si tu veux me servir deux jours d'enfant d'honneur.

LE PETIT CHIEN. 151

Entends-tu ce langage,
Et sçais-tu quel est cet usage?
Il te le faut expliquer mieux.
Tu connois l'Echanson du Monarque des Dieux.

Anselme.

Ganimede?

Le More.

Celui-là même.

Prends que je sois Jupin, le Monarque Suprême,
Et que tu sois le Soudain:
Tu n'es pas tout-à-fait si jeune, ni si beau.

Anselme.

Ah Seigneur, vous raillez, c'est chose pas trop sûre;
Regardez la vieillesse, & la Magistrature.

Le More.

Moi railleur? point du tout.

Anselme.

Seigneur.

Le More.

Né veux-tu point?

Anselme.

Seigneur..... Anselme ayant examiné ce point,
Consent à la fin au mystère.

Maudis amour des dons, que ne fais-tu pas faire?
En Page incontinent son habit est changé;
Toque au lieu de chapeau, haut-de-chausse troussé:
La barbe seulement demeure au personnage.
L'enfant d'honneur Anselme avec cet équipage
Suis le more pas-tout. Argie avois oui
Le dialogue entico, en certain coin cachée.
Pour le More lipu, c'étois Mantô la Fée,

152 LE PETIT CHIEN.

Pao son art métamorphosée,
Et par son art ayant bâti
Ce Louvre en un moment, pao son art fait un Page
Sexagénaire & grave. A la fin au passage
D'une chambre en une autre, Argie à son mari
Se montre tout d'un coup : est-ce Anselme, dit-elle,
Que je vois ainsi déguisé ?
Anselme ! il ne se peut ; mon oeil s'est abusé.
Le vertueux Anselme à la sage cervelle
Me voudroit-il donner une telle leçon ?
C'est lui pourtant. Oh, oh, Monsieur notre Barbon,
Notre Législateur, notre homme d'Ambassade,
Vous êtes à cet âge homme de mascarade ?
Homme de..... la pudeur me défend d'achever.
Quoi, vous jugez les gens à mort pour mon affaire,
Vous qu'Argie a pensé trouver
En un fort plaisant adultère !
Du moins n'ai-je pas pris un More pour Galant :
Tout me rend excusable ; Attendez son mérite,
Et la qualité du présent.
Vous verrez tout incontinent
Si femme qu'un tel don à l'amour sollicite
Peut résister un seul moment.
More, devenez chien. Tout aussi-tôt le More
Redevint petit chien encore.
Favori, que l'on danse : à cet mot favori
Danse, & tend la patte au mari.
Qu'on fasse tomber des pistoles :
Pistoles tombent à foison.
Eh bien, qu'en dites-vous ? Sans ce chosier frivole ?
C'est de ce chien qu'on m'a fait don.

LE PETIT CHIEN. 153

Il a bâti cette maison.
Puis faire-moi trouver au monde une Excellence,
Une Altesse, une Majesté,
Qui refuse sa jouissance
A don: de cette qualité,
Suo-tous quand le donneur est bien fait, & qu'il aime,
Et qu'il mérite d'être aimé.
En échange du Chien l'on me vouloit moi-même;
Ce que vous possédez de trop je l'ai donné,
Bien entendu, Monsieur; Sui: je chose si chere?
Vraiment, vous me croiriez bien pauvre ménagere
Si je laissois aller tel chien à ce prix-là.
Sçavez-vous qu'il a fait le Louvre que voilà?
Le Louvre pour lequel..... mais oublions cela,
Et n'ordonnez plus qu'on me tue,
Moi qu'Atie seulement en ser: l'ac: a fait cheoir:
Je le donne à Lucrece, & voudrois bien la voir
De: même arme: combattue.
Touché: la mon mari: la paix; car aussi bien
Je vous défie ayant ce chien;
Le Ser ni le poison pour moi ne sont à craindre:
Il m'avertit de tous, il confond les jaloux.
Ne le soyez donc point: plus on veut nous contraindre
Moins on doit s'assurer.

Anseldme accorda tous: qu'eus fait le pauvre sire?
On lui promit de ne pas dire
Qu'il avoit été Page. Un tel cas étant tu,
Cocuage, s'il eus voulu,
Aurois eu ser: franche: coudeée.
Argie en rendit grace; & compensation.

154 LE PETIT CHIEN.

D'une & d'autre part accordée,
On quitta la campagne à ces conditions.

Que devins le Palais? dira quelque critique,
Le Palais? que m'importe? il devins ce qu'il put.
A moi ces questions! Suis-je homme qui se pique
D'être si régulier? Le Palais disparut.
Et le chien? le chien fut ce que l'Amant voulut.
Mais que voulut l'Amant? Censeur tu m'importunes,
Il voulut pas ce chien tenteur d'autre fortune.
D'une seule conquête est-on jamais contents?

Favori se perdois souvenirs:

Mais chez sa première Maîtresse

Il revenoit toujours. Pour elle, sa tendresse
Devins bonne amitié. Sur ce pied notre Amant

L'alloit voir fort assidument;

Et même en l'accommodement.

Argie à son Epoux fit un serment sincère
De n'avoir plus aucune affaire.

L'Epoux jura de ce côté

Qu'il n'auroit plus aucun ombrage,

Et qu'il vouloit être Souette

Si jamais on le voyoit Page.



155

PATÉ D'ANGUILLE.



PATÉ D'ANGUILLE.

MESME beauté, tant sois exquise,
 Rassasie, & Soule à la fin.
 Il me faut d'un & d'autre pain:
 Diversité, c'est ma devise.
 Cette maîtresse, un tantet bise,
 Rius à mes yeux: pourquoi cela?
 C'est qu'elle est neuve. Et celle-là
 Qui depuis l'ongtème m'est acquise,
 Blanche quelle est, en nulle guise
 Ne me cause d'émotion;
 Son coeuo dis oui, le mien dis non:
 D'où viens? En voici la raison:
 Diversité, c'est ma devise.
 Je l'ai ja dis d'autre façon,
 Car il est bon que l'on déguise,
 Suivant la loi de ce dicton,
 Diversité, c'est ma devise.
 Ce fut celle aussi d'un mari.
 De qui la femme étoit fort belle;
 Il se trouva bientôt guéri
 De l'amour qu'il avoit pour elle.
 L'hymen & la possession,
 Éteignirent sa passion.
 Un sien Valet avoit pour femme
 Un petit bec assez mignon:
 Le Maître étant bon compagnon,
 Eut bientôt empaumé la Dame.
 Cela ne plus par au Valet,

157 PATÉ D'ANGUILLE.

Qui les ayans pris su le Sais,
Vendiqua son bien de couchette,
A la moitié chanta goguette,
L'appella tous nez & tous Franc.....
Bien son de faire un bruit si grand
Pour une chose si commune;
Dieu nous gard de plus grand Fortune.
Il fit à son Maître un sermon:
Monsieur, dit-il, chacun la sienne,
Ce n'est pas trop; Dieu & raison
Vous recommandent cette antienne.
Direz-vous, je suis sans Chrétienne?
Vous en avez à la Maison
Une qui vaut cent fois la mienne.
Ne prenez donc plus tant de peine:
C'est pour ma femme trop d'honneur;
Il ne lui faut si gros Monsieur.
Tenons-nous chacun à la nôtre;
N'allez point à l'eau chez un autre,
Ayant plein puits de ce douxceur:
Je m'en rapporte aux connoisseurs.
Si Dieu m'avoit fait tant de grace,
Qu'ainsi que vous je disposasse
De Madame, je m'y tiendrois,
Et d'une Reine ne voudrois.
Mais puisqu'on ne scauroit défaire
Ce qui s'est fait, je voudrois bien
[Ceci soit dit sans vous déplaire]
Que contents de votre ordinaire
Vous ne goutassiez plus du mien.
Le Patron ne voulut lui dire

PATÉ D'ANGUILLE. 158

Ni oui ni non sur ce discours,
Et commanda que tous les jours
On mît au repas, près du Sire,
Un pâté d'Anguille: ce mets
Lui chatouilloit fort le palais.
Avec un appétit extrême
Une & deux fois il en mangea;
Mais quand ce vin, à la troisième,
La seule odeur le dégoûta.
Il voulut sur une autre viande
Mettre la main; on l'empêcha:
Monsieur, dit-on, nous le commande;
Tenez-vous-en à ce mets-là,
Pour l'aimer, qu'avez-vous à dire?
M'en voilà sou, repris le Sire:
Et quoi toujours pâté au bec!
Par une anguille de rôtie!
Pâté tous les jours de ma vie!
J'aimerois mieux du pain tout sec.
Laissez-moi prendre un peu du vôtre,
Pain de par Dieu, ou de par l'autre,
Au Diable ce Pâté maudite;
Ils me suivront en Paradis,
Et par-delà, Dieu me pardonne.
Le Maître accourut soudain au bruit;
Et prenant sa part du déduit,
Mon ami, dit-il, je m'étonne
Que d'un mets si plein de bonté
Vous soyez si tôt dégoûté.
Ne vous ai-je pas oui dire
Que c'étoit là votre ragoût?

159 PÂTÉ D'ANGUILLE

Il Saur qu'en peu de tems, beau Sire,
Vous ayez bien changé de goûts.
Qu'ai-je fait qui fût plus étrange?
Vous me blâmez, lorsque je change
Un mets que vous croyez friand
Et vous en faites tout autant.
Mon doux ami, je vous apprend
Que ce n'est pas une sottise,
En faire de certains appétits,
De changer son pain blanc en bise:
Diversité c'est ma devise.
Quand le Maître eut ainsi parlé,
Le Valet fut tout consolé;
Non que ce dernier n'eût à dire
Quelque chose encoor la dessus:
Car après tout, doit-il suffire
D'alléguer son plaisir sans plus?
J'aime le change: à la bonne heure,
On vous l'accorde; mais gagnez,
S'il se peut, les intérêts:
Cette voie est bien la meilleure;
Suivez-la donc. Et dire vrai,
Je crois que l'amateur du change
De ce conseil tenta l'essai,
On dit qu'il parloit comme un Ange,
De mots dorés usant toujours,
Mots dorés fons tous en amour,
C'est une maxime constante.
Chacun sçait quelle est mon entente:
J'ai rebattu cent & cent fois
Ceci dans cent & cent endroits;

PATÉ D'ANGUILLE 160

Mais la chose est si nécessaire
Que je ne puis jamais m'en taire,
Et redirai jusque au bout:
Mots dorez en amour sous tous;
Ils persuadent la Donzelle,
Son petit chien, sa Demoiselle,
Son Epoux quelquefois aussi.
C'est le seul qu'il falloit ici
Persuader; il n'avoit l'ame
Sourde à cette éloquence, & Dame
Les Orateurs du temps jadis
N'en ont de telle en leurs écrits.
Notre jaloux devient commode;
Même on dit qu'il suivit la mode
De son Maître, & toujours depuis
Changea d'objet en cas déduit.
Il n'étoit, bruis, que d'aventure
Du Chrétien & de créature.
Les plus nouvelles sans manques
Étoient pour lui les plus gentilles;
Par où le drole en peu croqua,
Il en croqua: Femmes & Filles,
Nymphes grisettes, ce qu'il put,
Tout étoient de bonne prise.
Et sur ce point, tant qu'il vécut,
Diversité fut sa devise.





LE MAGNIFIQUE.

UN peu d'esprit, beaucoup de bonne mine
 Et plus encoor de liberalité,
 C'est en amour une triple machine,
 Pav qui main. Sort est bientôt emporté:
 Rocher sur-il, rocher à aussi se prennent;
 Qu'on soit bien Sais, qu'on ait quelque talent,
 Que le cordon & la bourse ne liennent,
 Je vous le dir, la place est au galant.
 On la prend bien quelquefois sans ces choses;
 Bon Sais avoir néanmoins quelque Doser
 D'entendement, & n'être pas un sot.
 Quant à l'avare, on le hait; le magot
 A grand besoin de bonne rhétorique;
 La meilleure est celle du libéral.
 Un Florentin nommé le magnifique,
 La possédoit en propre original.
 Le Magnifique étoit un nom de guerre
 Qu'on lui donna; bien l'avoit mérité:
 Son train de verre, & son honnêteté,
 Ses dons sus-tout, l'avoient par toute terre
 Déclaré tel. Propre, bien fait, bien mis,
 L'esprit galant, & l'air des plus polis,
 Il se piqua pour certaine femelle
 De haut état. La conquête étoit belle,
 Elle excitait doublement le desir;
 Rien n'y manquoit, la gloire & le plaisir.
 Aldobrandin étoit de cette Dame,
 Mari jaloux, non comme d'une femme,

162 LE MAGNIFIQUE

Mais comme qui depuis peu jouirois
 D'une Philis. Ces homme la veillois
 De tous ses yeux ; s'il en eût eu dix mille,
 Il les eût tous à ce soin employés :
 Amour le rend, quand il veut, inutile :
 C'est Argus-là sous son souvenr trompé.
 Aldobrandin ne croyoit pas possible
 Qu'il le fût onc : il défioit les gens
 Au demeurant, il étoit fort sensible
 À l'intérêt, aimoit fort sa présence.
 Son concurrent n'avoit encore su dire
 Le moindre mot à l'objet de ses vœux :
 On ignoroit, ce lui sembloit, ses feux,
 Et le surplus de l'amoureux martyre :
 [Cao c'est toujours une même chanson]
 Si l'on leût su, qu'eût-on fait ? que fait-on ?
 Il n'est besoin qu'au Lecteur je le die.
 Pour revenir à notre pauvre Amant,
 Il n'avoit su dire un mot seulement
 Au Médecin touchant sa maladie.
 Or le voilà qui tourmente sa vie,
 Qui va, qui vient, qui court, qui perd ses pas ;
 Point de fenêtre & point de jalousie
 Ne lui permet d'entrevoir l'appare,
 Ni d'entendre la voix de sa Maîtresse ;
 Il ne fut onc semblable Forteresse.
 Si faudra-t-il qu'elle y vienne pourtant.
 Voici comment s'y jura notre assiégé.
 Je pense avoïr déjà dit, ce me semble,
 Qu'Aldobrandin homme à présence étoit.
 Non qu'il en fût, mais il en recevoit.

LE MAGNIFIQUE. 163

Le Magnifique avoit un cheval d'amble,
Beau, bien taillé, dont il faisoit grand cas;
Il l'appelloit à cause de son pare,
La haquenée. Aldobrandin le loue;
Ce fut assez. Notre Amant proposa
De le troquer: l'Époux s'en excusa;
Non, pare, dit-il, que je ne vous avoue
Qu'il me plaît fort; mais à de tel marché
Je perds toujours. Alors le Magnifique,
Qui voit le but de cette Politique,
Reprit: eh bien, faisons mieux, ne troquez;
Mais pour le prix du cheval permettez
Que vous présents, j'entretienne Madame;
C'est un desir curieux qui m'a prié:
Encore faut-il que votre meilleure amie
Schachent un peu ce qu'elle a dedans l'ame;
Je vous demande un quart d'heure sans plus.
Aldobrandin l'arrêtant là-dessus:
J'en suis d'avis, je livrerai ma femme?
Ma foi, mon chev, gardez votre cheval.
Quoi! vous présents? Moi présents! Et quel mal
Encore un coup peut-il, en la présence
D'un mari fin comme vous, arriver?
Aldobrandin commence d'y rêver;
Et raisonnant en soi: quelle apparence
Qu'il en mévienn en effet moi présents?
C'est marché sûr, il est fol à son dam:
Que prétend-il? Pour plus grande assurance,
Sans qu'il le sache, il faut faire défense
À ma moitié de répondre au Galant.
Sur dit l'Époux, j'y consens. La distance

164 LE MAGNIFIQUE.

De vous à nous, pour suivis notre Amant,
Sera réglée; afin qu'aucunement
Vous n'entendiez. Il y consent encore;
Puis va querir sa Femme en ce moment.
Quand l'autre voit celle-la qu'il adore,
Il se croit être en un enchantement.
L'un salue l'autre, en un coin & la sale
Ils se vont seoir. Notre Galant n'étale
Un long narré; mais viens d'abord au fait.
Je n'ai le lieu ni le tems à souhait,
Commence-t-il; puis je tiens inutile
De tant tourner, il n'est que d'aller droit.
Partant, Madame, en un mot comme en mille,
Votre beauté jusqu'au vif m'a touché.
Penseriez-vous que ce fût un péché
Que d'y répondre? Ah! je vous crois, Madame,
De trop bon sens. Si j'avois le loisir,
Je serois voir par les formes ma flamme,
Et vous dirois de ces ardens desir
Tout le menu; mais que je brûle, meure,
Et m'en tourmente, & me dise aux abois,
Tout ce chemin que l'on fait en six mois,
Il me conviens le faire en un quart d'heure,
Et plus encor; car ce n'est pas le tout:
Froid est l'Amant qui ne va jusqu'au bout,
Et par sottise en si beau train demeure.
Vous vous taisez! par un mot! qu'est-ce là?
Renverrez-vous de la sorte un pauvre homme?
Le Ciel vous fût, il est vrai ce qu'on nomme
Divinité; mais faut-il pour cela
Ne point répondre alors que l'on vous prie?

LE MAGNIFIQUE 165

Je vois, je vois, c'est une tricherie
De votre Epoux; il m'a joué ce train,
Et ne prétend qu'aucune repartie
Soit du marché: mais j'y sçais un secret;
Rien n'y fera pour le Suv sa défense.
Je sçaurai bien me répondre pour vous:
Puis ce coin d'oeil, par son langage doux,
Rompt à mon sens, quelque peu le silence.
J'y lis ceci: Ne croyez pas, Monsieur,
Que la Nature ait composé mon coeur
De marbre dur. Vous fréquenter, passer,
Jouster, Tournoier, Deviser, Sérénader,
M'ont avant vous déclaré votre amour.
Bien loin qu'il m'ait en nul point offensée,
Je vous dirai que dès le premier jour
J'y répondis, & me sentis blessée
Du même train: mais que nous sert ceci?
Ce qu'il nous sert? je m'en vais vous le dire:
Etant d'accord, il faut cette nuit-ci
Goûter le fruit de ce commun martyre,
De votre Epoux nous vengeo & nous rire,
Bref le payer du soin qu'il prend ici:
De ces fruits-là le dernier n'est le pire.
Votre jardin viendra comme de cire:
Descendez-y; ne doutez du succès:
Votre mari ne se tiendra jamais
Qu'à sa maison de campagne, je vous l'assure,
Tantôt il n'aille éprouver sa monture.
Vous Douagner, en leu premier sommeil,
Vous descendrez, sans nul autre appareil
Que de jeter une robe fourrée

166 LE MAGNIFIQUE.

Suo voûte dote, & viendrez au jardin.
De mon côté l'échelle est préparée:
Je monterai pas la couv du voisin;
Je l'ai gagné: la rue est trop publique:
Ne craignez rien. Ah! mon cher Magnifique,
Que je vous aime! & que je vous salue gré
De ce dessein! Venez, je descendrai.
C'est vous qui parlez; & plus au ciel Madame,
Qu'on vous osât embrasser les genoux!
Mon Magnifique, à tantôt; votre âme
Ne craindra point les regards d'un jaloux.
L'Amant la quitte, & seint d'être en courroux;
Puis tous grondant: vous me la donnez bonne,
Aldobrandin, je n'entendrais cela;
Autant vaudrait n'être avecque personne
Que d'être avec Madame que voilà.
Si vous trouvez chevaux à ce prix-là,
Vous les devez prendre sur ma parole.
Le mien hennis du moins; mais cette idole
Est proprement un fort joli poisson.
Où suis-je, j'en tiens; ce m'est une leçon.
Quiconque veut le reste du quart d'heure
N'a qu'à parler, j'en ferai juste prix.
Aldobrandin rit si fort qu'il en pleure:
Ces jeunes gens, dit-il, en leurs esprits
Mettent toujours quelque haute entreprise.
Notre feat, vous lâchez trop tôt prise:
Avec le tems on en viendrait à bout.
J'y tiendrai l'oeil; car ce n'est pas là tout,
Nous y savons encoo quelque rubrique.
Et cependant, Monsieur le Magnifique,

LE MAGNIFIQUE. 167

La haquenée est nettement à nous ;
Plus ne sera de dépense chez vous.
Dès aujourd'hui, qu'il ne vous en déplaie,
Vous me verrez dessus sors à mon aise
Dans le chemin de ma maison des champs.
Il n'y manqua suo le soio & noté genre
Au rendez-vous tous aussi peu manquent.
Dire comment les choses s'y passeront,
C'est un détail trop long : Lecteur prudent,
Je m'en remets à ton bon jugement.
La Dame étoit jeune, fringante & belle ;
L'Amant bien fait, & tous deux sors épris.
Trois rendez-vous coups suo coups surent pris :
Moins n'en valoit si gentille femelle.
Aucun peril, nul mauvais accident,
Bon dormitif en oo comme en argent,
Aux Dougnas, & bonne sentinelle.
Un pavillon vers le bout du jardin,
Vint à propos ; Mefire Aldobrandin
Ne l'avoit fait bâtir pour ces usages.
Conclusion, qu'il prit en cocuage
Tous ses degrés ; un seul ne lui manqua,
Sans s'aus jouer son jeu la haquenée :
Content ne fut d'une seule journée.
Pour l'éprouver, aux champs il demeura
Trois jours entière, sans doute ni scrupule.
J'en connoître bien qui ne sont si chanceux ;
Car ils ont femme, & n'ont cheval ni mule,
Scachant de plus tous ce qu'on fait chez eux.



LA MATRONE D'EPHESE.

S'IL est un Conte usé, commun & rebaté,
C'est celui qu'en ce vers & j'accorde à ma guise.
Et pourquoi donc le choisir-tu ?
Qui t'engage à cette entreprise ?
N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits ?
Quelle grace aura ta Matrone,
Au prix de celle de Pétrone ?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits ?
Sans répondre aux Censeurs, car c'est chose infinie,
Voyons si dans mes vers je l'aurai rajeunie.

Dans Ephèse il fut autrefois
Une Dame en sagesse & vertu sans égale,
Et, selon la commune voix,
Ayant son raffinement l'amour conjugal :
Il n'étoit bruit que d'elle & de sa chasteté ;
On l'alloit voir par rareté,
C'étoit l'honneur du Sexe. Heureuse sa Patrie !
Chaque mère à sa bru l'alléguoit pour patron,
Chaque Époux la prônoit à sa femme chérie :
D'elle descendent ceux de la Prudoterie,
Antique & célèbre maison.
Son mari l'aimoit d'amour folle.
Il mourut ; de dire comment,
Ce seroit un détail frivole :
Il mourut & son Testament
N'étoit plein que de legs, qui l'auroient consolée
Si les biens reparoient la perte d'un mari

Amoureux autant que chéri.
 Mainte veuve, pourtant, fais la déchevelée,
 Qui n'abandonne pas le soin du demeurant.
 Et du bien quelle aura, fais le compte en pleurant.
 Celle-ci par ses cris mettois tous en allarme,
 Celle-ci faisoit un vacarme,
 Un bruit & des regrets à percer tous les cœurs :
 Bien qu'on sache qu'en ses malheurs,
 De quelque désespoir qu'une ame soit atteinte,
 La douleur est toujours moins forte que la plainte ;
 Toujours un peu de sâste entre parmi les pleurs.
 Chacun fit son devoir de dire à l'affligée
 Que tous à sa mesure & que de tels regrets
 Pourroient pécher par leurs excès ;
 Chacun rendit par là sa douleur rengrégée.
 Enfin ne voulant plus jouir de la clarté
 Que son Epoux avoit perdue,
 Elle entre dans sa tombe, en ferme volonté
 D'accompagner cette ombre, aux Enfers descendue.
 Et voyez ce que peut l'excessive amitié :
 [Le mouvement aussi va jusqu'à la folie]
 Une Esclave en ce lieu la suivit, par pitié,
 Prête à mourir de compagnie :
 Prête, je m'entenda bien : c'est-à-dire, en un mois,
 N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
 Et jusqu'à l'effet, courageuse & hardie.
 L'Esclave avec la Dame avoit été nourrie :
 Toutes deux s'entr'aimoient, & cette passion
 Étoit crûe avec l'âge au cœur de deux sœurs.
 Le monde entier à peine eût formé deux modèles
 D'une telle inclination.

Comme l'Esclave avoit plus de sens que la Dame,
Elle laissa passer les premiers mouvements;
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame
Dans l'ordinaire train des communes sentimens.
Aux consolations la Veuve inaccessible,
S'appliquoit seulement à tous moyen possible
De suivre le défunt aux noirs & tristes lieux.
Le Sec auroit été le plus court & le mieux
Mais la Dame vouloit repaître encor ses yeux
Du trésor qu'enfermoit la biere,
Froide dépouille, & pourtant chere:
C'étoit là le seul aliment
Quelle prit en ce monument.
La Saint donc fut celle des portés
Qu'entre d'autres de tant de sortés
Notre Veuve choisit pour sortir d'ici-bas.
Un jour se passe & deux, sans d'autre nourriture
Que ses profonds soupirs, que ses fréquens hélas,
Qu'un inutile & long murmure
Contre les Dieux, le Soir, & toute la nature.
Enfin sa douleur n'omit rien,
Si la douleur doit s'exprimer si bien.

Encore un autre mort faisoit sa résidence
Non loin de ce tombeau; mais bien différemment,
Car il n'avoit pour monument
Que le dessous d'une potence.
Pour exemple aux voleurs on l'avoit laissé.
Un soldat bien récompensé
Le gardoit avec vigilance.
Il étoit dû par ordonnance,

171 LA MATRONE

Que si d'autre voleurs, un parent, un ami
L'enlevoient, le Soldat nonchalant, endormi,
Remplirois aussi-tôt sa place.
C'étois trop de Sévérité;
Mais la publique utilité
Défendoit que l'on fût au Garde aucune grace.
Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté, Spectacle assez nouveau:
Curieux il y court, entend de loin la Dame
Remplissant l'air de ses clameurs.
Il entre, est étonné, demande à cette femme,
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,
Pourquoi cette triste musique,
Pourquoi cette maison noire & mélancolique?
Occupée à ses pleurs, à peine elle entendit
Toutes ses demandes frivoles:
Le mort, pour elle y répondit.
Ces objets, sans autre parole,
Disoit assez par quel malheur
La Dame s'enterroit ainsi toute vivante.
Vous aviez fait serment, ajouta la Suivante,
De nous laisser mourir de faim & de douleur.
Encor que le Soldat fût mauvais Orateur,
Il leur fut concevoir ce que c'est que la vie.
La Dame cette fois eut de l'attention,
Et déjà l'autre passion
Se pouvoit un peu ralentie;
Le témé avoit agi. Si la foi du serment,
Poursuivit le Soldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moi manger seulement;
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament

Ne déplais pas aux deux Femelles.
 Conclusion, qu'il obtins d'elles
 Une permission d'apporter son souper :
 Ce qu'il fut ; & l'Esclave eut le coeu fort tenté
 De renoncer dès lors à la cruelle envie
 De tenir au mort compagnie.
 Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu :
 Qu'importe à votre époux que vous cessiez de vivre ?
 Croyez-vous que lui même il fût homme à vous suivre,
 Si par votre trépas vous l'aviez prévenu ?
 Non, Madame, il voudroit achever sa carrière.
 La nôtre sera longue encor, si nous voulons.
 Se sau-il à vingt ans enfermer dans la bière ?
 Nous aurons tous loisir d'habiter ces maisons.
 On ne meurt que trop tôt : qui nous presse ? attendons.
 Quant à moi, je voudrois ne mourir que ridée.
 Voulez-vous emporter vos appas chez les morts ?
 Que vous servira-t-il d'en être regardée ?
 Tantôt en voyant les trésors
 Dont le ciel prît plaisir d'ornez votre visage,
 Je disois, hélas ! c'est dommage ;
 Nous-mêmes nous allons enterrer tous cela.
 Et ce discours flateur la Dame s'éveilla.
 Le Dieu qui fait aimer pris son thème, il tira
 Deux traits de son carquois ; de l'un il entama
 Le soldat jusqu'au vif ; l'autre effleura la Dame.
 Jeune & belle, elle avoit sous ses pleurs de l'éclat,
 Et des gens de goût délicat
 Auroient bien pu l'aimer, & même étans leur femme.
 Le Garde en fut épris : les pleurs & la pitié,
 Sorts d'amour ayant ses charmes,

173 LA MATRONE

Tous y fûs : une Belle, alors qu'elle est en larmes,
 En est plus belle de moitié.
 Voilà donc notre Veuve écoutant la louange,
 Poison qui de l'amour est le premier degré ;
 La voilà qui trouve à son gré
 Celui qui le lui donne : il fait tant, qu'elle mange.
 Il fait tant que de plaire, & se rend en effet
 Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait.
 Il fait tant enfin quelle change ;
 Et toujours par degrés, comme l'on peut penser,
 De l'un à l'autre il fait cette femme passer.
 Je ne le trouve pas étrange ;
 Elle écoute un amant, elle en fait un mari,
 Le tous au nez du Mort qu'elle avoit tant chéri.

 Pendant cette hyménée un voleur se hazarde
 D'enlever le dépôt commis aux soins du Garde :
 Il en entend le bruit, il y court à grands pas ;
 Mais en vain, la chose étoit faite.
 Il revient au tombeau conter son embarras,
 Ne sachant où trouver retraite.
 L'Esclave alors lui dit, le voyant éperdu :
 L'on vous a pris votre pendu ?
 Les Loix ne vous feront, dit-il, vous, nulle grace ?
 Mettons notre mort en la place,
 Les passans n'y connoîtront rien.
 La Dame y consentit. O volager femelle !
 La femme est toujours femme. Il en est qui sont belles,
 Il en est qui ne le sont pas.
 S'il en étoit d'assez fidelle,
 Elles auroient assez d'appas.

*Prudez vous vous devez défiés de vos forces :
Ne vous vantez de rien. Si votre intention
Est de résister aux amorces ;
La note est bonne aussi ; mais l'exécution
Nous trompe également, témoin cette Mathone.
Et n'en déplaise au bon Pehone,
Ce n'étois pas un fait tellement merveilleux,
Qu'il en dût proposer l'exemple à nos Neveux.
Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
Qu'au dessein de mourir, mal conçu, mal formé
Cav de mettre au patibulaire
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'étois pas peut-être une si grande affaire :
Cela lui sautoit l'autre ; & tous considérés,
Mieux vaut Goujat debout qu'Empereur enterré.*





BELPHEGOR.

Nouvelle tirée de Machiavel.

A Mademoiselle
DE CHAMMELAY.

DE Votre nom j'orne le frontispice
Des derniers vers que ma Muse a polis.
Puisse le tout, ô charmante Philis,
Allez si loin que notre loç franchisse
La nuit des ténè : nous la sçaurons dompter,
Moi par écrire, & vous par réciter.
Notre nom une percerons l'ombrenoire,
Vous régnerez long-témè dans la mémoire,
Après avoir regné jusque ici
Dans les esprits, dans les coeurs même aussi.
Qui ne connoît l'inestimable Actrice
Représentant ou Phedre, ou Berenice,
Chimene en pleurs, ou Camille en fureur ?
Est-il quelqu'un que votre voix n'enchanter ?
S'en trouve-t-il une autre aussi touchante,
Une autre enfin allant si droit au coeur ?
N'attendez pas que je fasse l'éloge
De ce qu'en vous on trouve de parfait ;
Comme il n'est point de Grace qui n'y loge,
Ce seroit trop, je n'aurais jamais fait.
De moi Philis vous seriez la première,

*Vous auriez eu mon ame toute entiere,
Si de mes vœux j'eusse plus présumé;
Mais en aimant qui ne veut être aimé?
Par des transports n'espérant pas vous plaire,
Je me suis dit seulement votre ami,
De ceux qui sont Amant plus qu'à demi;
Et plus au sort que j'eusse pu mieux faire!
Ceci soit dit : venons à notre affaire.*

*Un jour Satan, Monarque des Enfers,
Faisoit passer ses Sujets en revue.
Là confondus, tous les États divers,
Princes & Rois, & la tourbe menue,
Jettoient maints pleurs, pouissoient maints et maints cri,
Tant que Satan en étoit étourdi.
Il demandoit, en passant, à chaque ame :
Qui t'a jetée en l'éternelle flamme ?
L'une disoit, hélas ! c'est mon mari ;
L'autre aussi-tôt répondoit, c'est ma femme.
Tant & tant sur ce discours répété,
Qu'enfin Satan dit en plein Consistoire :
Si ce genre-ci disoit la vérité,
Il est aisé d'augmenter notre gloire ;
Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
Pour cet effet, il nous faut envoyer
Quelque Démon plein d'art & de prudence,
Qui non contents d'observer avec soin
Tous les hymens, nous il sera témoin,
Y joigne aussi sa propre expérience.
Le Prince ayant proposé sa Sentence,
Le noir Sénat suivit tous d'une voix.*

De Belphegor aussi-tôt on fit choix.
 Ce Diable étoit tout yeux & tout oreilles,
 Grand éplucheur, clairvoyant à merveille,
 Capable enfin de pénétrer dans tous,
 Et de pousser l'examen jusqu'au bout.
 Pour subvenir aux frais de l'entreprise,
 On lui donna main-à-main & main-à-main,
 Tout-à-tout, & qu'en lieux différents
 Il pût toucher par des correspondances.
 Quant au surplus, les fortunes humaines,
 Les biens, les maux, les plaisirs & les peines,
 Bref, ce qui suit notre condition,
 Fut une annexe à sa légation.
 Il se pouvoit tirer d'affliction
 Par ses bons tours & par son industrie;
 Mais non mourir, ni revoir sa patrie,
 Qu'il n'eût ici consumé certain terme:
 Sa mission devoit durer dix ans.
 Le voilà donc qui traverse & qui passe
 Ce que le Ciel voulut mettre d'espace
 Entre ce monde & l'éternelle nuit;
 Il n'en mit guère, un moment y conduisit.
 Notre Démon s'établit à Florence,
 Ville pour lors de luxe & de dépense,
 Même il la crut propre pour le trafic.
 Là, sous le nom du Seigneur Roderic,
 Il se logea, meubla comme un riche homme;
 Grosse maison, grand train, nombre de gens,
 Anticipant tous les jours sur la somme
 Qu'il ne devoit consumer qu'en dix ans.
 On s'étonnoit d'une telle bombance.

Il tenoit table, avois de tous côtés
Genre à ses frairs, soit pour les voluptés
Soit pour le faste & la magnificence.
L'un des plaisirs où plus il dépensa,
Fut la louange. Apollon l'encensa;
Car il est maître en l'art de flatterie.
Diable n'eut onc tant d'honneurs en sa vie.
Son cœur devint le bus de tous les traits
Qu'Amour lançoit : il n'étoit point de Belle
Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits
Pour le gagner, tant Sauvage fut-elle :
Car de trouver une seule rebelle,
Ce n'est la mode à genre de qui la main
Par les présents s'applanit tous chemins.
C'est un ressort en tous dessein utile ;
Je l'ai ja dit, & le redire encoor :
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'univers que l'argent & que l'or.
Notre Envoyé cependant tenoit compte
De chaque hymen, en journaux différens ;
L'un des Epoux satisfait & content,
Si peu rempli que le Diable en eut honte.
L'autre Journal incontinens fut plein.
A Belphegor il ne restoit enfin
Que d'éprouver la chose par lui-même.
Certaine fille à Florence étoit lorc,
Belle & bien faite, & peu d'autres trésors ;
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil exême,
Et d'autant plus, que de quelque vertu
Un tel orgueil paroissoit revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.

Le pere dit que Madame Honesta,
 C'étoit son nom, avoit eu jusque-là
 Force partie; mais que parmi la bande
 Il pourroit bien Roderic préférer,
 Et demandoit lemr pour se libérer.
 On en convint. Le poursuivant s'applique
 A gagner celle ou ses vœux s'adressoient;
 Fêter & baler, Serenader, musique,
 Cadeaux, festins, bien fort appétissoient,
 Altéroient fort le fond de l'ambassade.
 Il n'y plaignoit rien, en use en grand Seigneur,
 S'épuise en doner. L'autre se persuade
 Qu'elle lui fait encoor beaucoup d'honneur.
 Conclusion, qu'après forcer priere,
 Et de façon de toutes les manieres,
 Il eut un oui de Madame Honesta.
 Auparavant le Notaire y passa,
 Dont Belphegor se moquant en son ame:
 De quoi, dit-il, on acquiert une femme
 Comme un château? Ce genre on a tout gâté.
 Il eut raison: ôtez d'entre les hommes
 La simple foi, le meilleur est ôté.
 Nous nous jettons, pauvres gens que nous sommes,
 Dans les procès en prenant le revers.
 Les se, les cao, les Contrats sous la porte
 Par où la noise entra dans l'Univers:
 N'espérons pas que jamais elle en sorte.
 Solemnité & loix n'empêchent pas
 Qu'avec l'hymen & l'Amour n'ait des débats:
 C'est le coeur seul qui peut rendre tranquilles;
 Le coeur fait tous, le reste est inutile.

Qu'ainsi ne soit, voyons d'autre Etat.
Chez les amis, tous s'excuse, tous passe;
Chez les Amans tous plats, tous est parfait;
Chez les Epoux tous ennui & tous lasse;
Le devoir nuit, chacun est ainsi fait.
Mais dira-t-on, n'est-il en nulle guise
D'heureux ménage? Après mûr examen,
J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.
Sur ce point-là c'est assez raisonné.
Dire que chez lui le Diable eus amené
Son épouse, il jugea par lui-même
Ce qu'est l'hymen avec un tel démon:
Toujours débattre, toujours quelque sermon
Plein de sottise en un degré suprême.
Le bruit fut tel, que Madame Honesta
Plus d'une fois les voisins éveilla,
Plus d'une fois l'on courus à la noise.
Il lui falloit quelque simple bourgeoise,
Ce disoit-elle: un petit trafiquant
Traite ainsi les filles de mon rang!
Méritoit-il femme si vertueuse?
Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse,
J'en ai regret, & si je saisois bien.....
Il n'est pas sûr qu'Honestà ne fût rien:
Ces prudens-là nous en font bien accroire.
Notre deux Epoux, à ce que dit l'histoire,
Sans dispute n'étoient pas un moment.
Souvent l'un guerre avoit pour fondement
Le jeu, la juppe, ou quelque ameublement
D'été, d'hiver, d'entre-temps; bref, un monde

D'invention propre à tous gâtes:
 Le pauvre Diable eut lieu de regretter
 De l'autre enco, la demeure profonde.
 Pour comble enfin Roderic épousa
 La parentée de Madame Honesta,
 Etyant sans cesse & le pere & la mere,
 Et la grand' Socuo, avec le petit Frere;
 De ses deniers marians la grand' Socuo;
 Et du petit payant le Précepteur.
 Je n'ai pas dit la principale cause
 De sa ruine, Infaillible accident,
 Et j'oubliois qu'il eut un Intendant.
 Un Intendant ! qu'est-ce que cette chose ?
 Je définis cet être un animal
 Qui comme on dit, sçait pêcher en eau trouble,
 Et plus le bien de Son Maître va mal,
 Plus le sien croît, plus son profit redouble;
 Tant qu'aisément lui-même acheteroit
 Ce qui de lui au Seigneur resteroit:
 Donc pas raison bien & dûement déduite,
 On pourroit voir chaque chose réduite
 En son état, s'il arrivoit qu'un jour
 L'autre devint l'Intendant à son tour;
 Ça regagnant ce qu'il eut étant Maître,
 Ils reprendroient tous deux leu premier être.
 Le seul recours du pauvre Roderic,
 Son seul espoir étoit certain trafic
 Qu'il prétendoit devoir remplir sa bourse,
 Espoir douteux, incertaine ressource:
 Il étoit dit que tout seroit fatal
 A notre Goux; ainsi tout alla mal.

Ses agens, tels que la plupart des nôtres,
 En abusoient : il perdit un vaisseau,
 Et vit aller le commerce à vau-l'eau.
 Trompé des uns, mal servi par les autres,
 Il emprunta. Quand ce vint à payer,
 Et qu'à sa porte il vit le créancier,
 Force lui fut d'esquiver par la fuite,
 Gagnant les champs, où de l'apre poursuite
 Il se sauva chez un certain Fermier,
 En certain coin remparé de fumier.
 A Matheo, [c'étoit le nom du Sire]
 Sans tant tourner, il dit ce qu'il étoit,
 Qu'un double mal chez lui le tourmentoit,
 Ses créanciers, & sa femme encore pire;
 Qu'il n'y savoit remède que d'entre
 Au corps des gens, & de s'y remparer,
 D'y tenir bon : iroit-on là le prendre ?
 Dame Honesta viendroit-elle y prôner
 Qu'elle a regret de se bien gouverner,
 Chose ennuyeuse, & qu'il est las d'entendre.
 Que de ce corps trois fois il sortiroit,
 Si tôt que lui Matheo l'en prieroit ;
 Trois fois sans plus, & ce pour récompense
 De l'avoir mis à couvert des Sergens.
 Tous aussi-tôt l'Ambassadeur commence
 Avec grand bruit d'entre au corps des gens.
 Ce que le sien, ouvrage fantastique,
 Devint alors, l'histoire n'en dit rien.
 Son coup d'essai fut une fille unique,
 Où le galant se trouvoit assez bien ;
 Mais Matheo, moyennant grosse somme,

L'enfin sortit au premier mot qu'il dit.
C'étoit à Naples. Il se transporte à Rome,
Saisit un corps : Mathéo l'en bannit,
Le chasse encore : autre somme nouvelle.
Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle
Remarquez bien, notre Diable sortit.
Le Roi de Naples avoit lors une fille,
Honneur du Sexe, espoir de la famille;
Mains jeune Prince étoit son poursuivant :
Là, d'honestà Belphegor se sauvant,
On ne le put tirer de cet asyle.
Il n'étoit bruit, aux champs comme à la ville,
Que d'un Manant qui chassoit les esprits.
Cent mille écus d'abord lui sont promis.
Bien affligé de manquer cette somme,
[Car les trois fois l'empêchoient d'espérer
Que Belphegor se laissât conjurer]
Il la refuse, Il se dit un pauvre homme,
Pauvre pêcheur, qui sans sçavoir comment,
Sans don du ciel, par hazard seulement,
De quelque corps a chassé quelque Diable,
Apparemment chétif & misérable,
On ne connoît celui-ci nullement.
Il a beau dire; on le force, on l'amène,
On le menace, on lui dit que sous peine
D'être pendu, d'être mis haut & court
En un gibet, il faut que sa puissance
Se manifeste avant la fin du jour.
Dès l'heure même on vous met en présence
Notre Démon & son conjurateur.
D'un tel combat le Prince est Spectateur?

Chacun y court ; n'est fils de bonne mère,
Qui pour le voir ne quitte toute affaire.
D'un côté sous le gibet & la harn,
Cens mille écus bien comptés d'autre part
Mattheo tremble, & lorgne la finance.
L'esprit malin voyant sa contenance,
Rivait sous cape, alléguait les trois soirs,
Donc Mattheo suait dans son harnois,
Pressait, priait, conjuroit avec larmes ;
Le tout en vain. Plus il est en allarme,
Plus l'autre rit. Enfin le Marant dit
Que sur ce Diable il n'avait nul crédit.
On vous le hape, & mène à la potence.
Comme il alloit haranguer l'assistance,
Nécessité lui suggéra ce tour ;
Il dit tous bas, qu'on battit le tambour ;
Ce qui fut fait. De quoi l'esprit immonde,
Un peu surpris, au Marant demanda,
Pourquoi ce bruit ? coquin, qu'entends-je là ?
L'autre répond : c'est Madame Honesta
Qui vous réclame, & va par tout le monde,
Cherchant l'époux que le Ciel lui donna.
Incontinent le Diable décampa,
S'enfuit au fond des Enfers, & conta
Tout le succès qu'avait eu son voyage.
Sûr, dit-il, le noeud du Mariage
Danne aussi dru qu'aucune autre étate.
Votre Grandeur vous tombe ici-bas,
Non pas flocon, mais menu comme pluie,
Ceux que l'hymen fait de sa confrérie.
J'ai par moi-même examiné le cas.

Non que de soi la chose ne soit bonne,
 Elle eut jadis un plus heureux destin;
 Mais comme tout se corrompt à la fin,
 Plus beau Neuron n'est en votre couronne.
 Satan le crut; il fut récompensé,
 Encoeur qu'il eut son retour avancé;
 Car qu'en-il fait? ce n'étoient pas merveilles,
 Qu'ayant sans cesse un Diable à ses oreilles,
 Toujours le même, & toujours sur un ton,
 Il fut contraint d'enfile la venelle:
 Dans les enfers encore en change-t-on.
 L'autre peine est à mon sens plus cruelle:
 Je voudrais voir quelque Sainct y dureo;
 Elle eut à Job fait tourner la cervelle.
 De tous ceci que prétendez-vous infero?
 Premièrement, je ne sçai plus chose
 Que de changer son logis en prison.
 En second lieu, si pas quelque raison
 Votre ascendant à l'hymen vous expose,
 N'épousez point d'honestà s'il se peut.
 N'a pas pourtant une honestà qui veus.





LA CLOCHETTE.

Conte.

O Combien l'homme est inconstant, divers,
 Foible, léger, tenant mal sa parole !
 J'avoir juré, même en assez beau verbe,
 De renoncer à tout conte frivole :
 Et quand juré ? c'est ce qui me confond :
 Depuis deux jours j'ai fait cette promesse ;
 Puis suez-vous à Rimeur, qui répond
 D'un seul moment. Dieu ne fit la sagesse
 Pour les cerveaux qui hantent les neuf Sœurs :
 Trop bien on a quelque art qui vous peut plaire,
 Quelque jargon assez plein de douceur ;
 Mais d'être sûrs, ce n'est-là leur affaire.
 Si me sau-il trouver, n'en fut-il point,
 Tempérament, pour accorder ce point ;
 Et supposé que quant à la matière
 J'eusse sailli, du moins pourrois-je par
 Le réparer par la forme en tout cas ?
 Voyons ceci. Vous sçavez que naguère
 Dans la Touraine un jeune Bachelier,
 [Interprétez ce mot à votre guise :
 L'usage en fut autrefois familier
 Pour dire ceux qui n'ont la barbe grise :
 Or ce sont supôts de Sainte Eglise]
 Le nôtre soit sans plus un jeune homme,
 Qui dans les prés, sur le bord d'un ruisseau,
 Vous cajolait la jeune Bachelette,

187 LA CLOCHETTE.

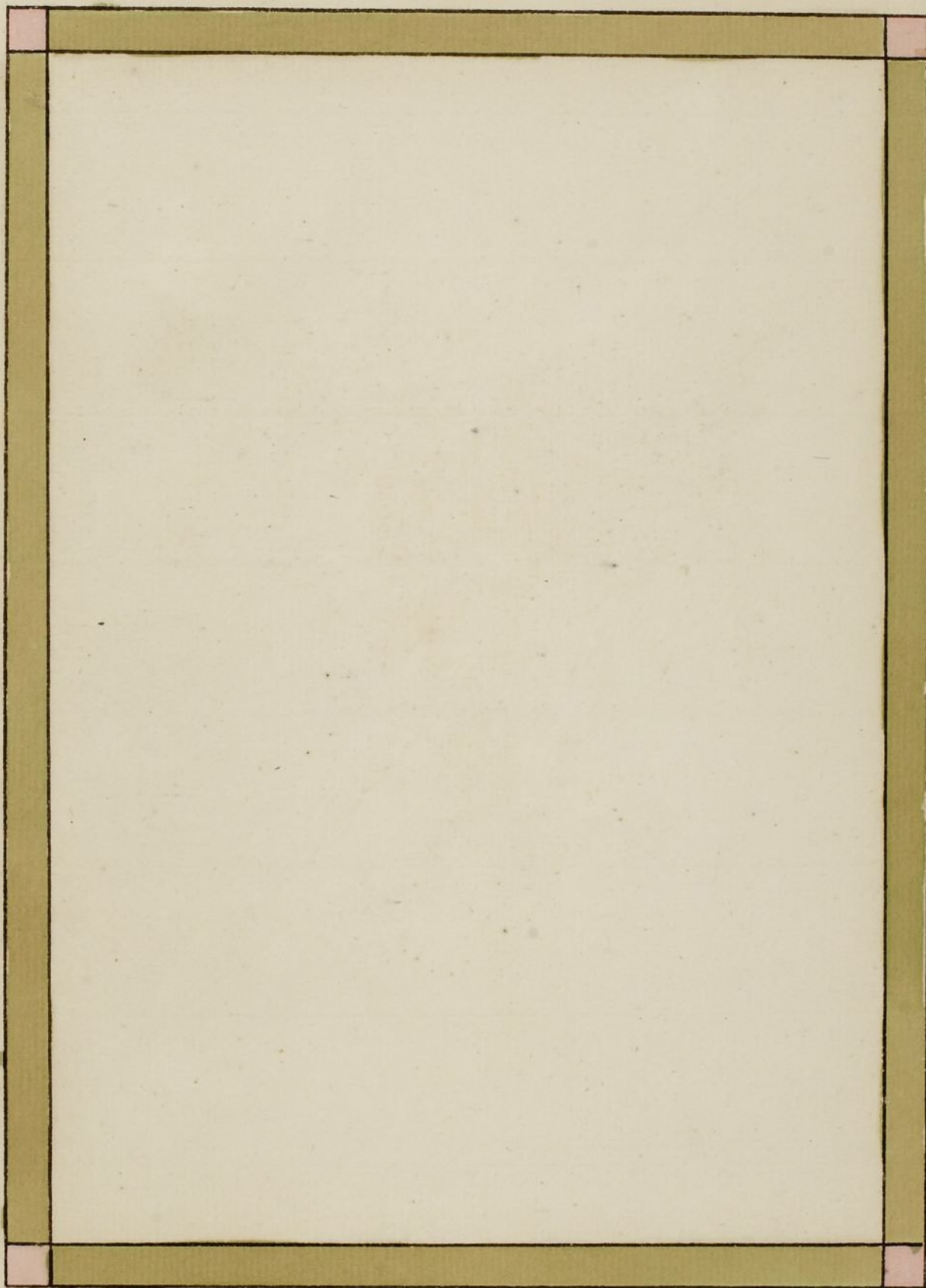
Aux blanches dents, aux pieds nus, au corps gent,
 Pendant qu'Is portait une clochette
 Aux environs alloit l'herbe mangeant.
 Notre Galant vous lorgne une fillette
 De celle-là que je viens de nommer.
 Le malheur fut qu'elle étoit trop jeune,
 Et d'âge encore incapable d'aimer.
 Non qu'à treize ans on y soit inhabile;
 Même les loix ont avancé ce terme:
 Les loix songeoient aux personnes de ville,
 Bien que l'amour semble né pour les champs.
 Le Bachelier déploya sa science.
 Ce fut en vain: le peu d'expérience,
 L'humeur farouche, ou bien l'aversion,
 Ou toute les trois, firent que la Bergère,
 Pour qui l'amour étoit langue étrangère,
 Répondit mal à tant de passion.
 Que fut l'Amant? croyant tout artifice
 Libre en amours, sur le cor de la nuit
 Le compagnon détourne une genisse
 De ce bétail pas la fille conduits.
 Le demeurant non compté pas la Belle,
 [Jeunesse n'a les soins qui sont requis]
 Pris aussi-tôt le chemin du logis.
 Sa mère étant moins oublieuse qu'elle,
 Vit qu'il manquoit une pièce au troupeau.
 Dieu sçait la vie; elle lance Isabeau,
 Pour la renvoyer; & la jeune pucelle
 S'en va pleurant, & demande aux échoirs
 Si par un d'eux ne sçait nulle nouvelle
 De celle-là, dont le drôle à propos

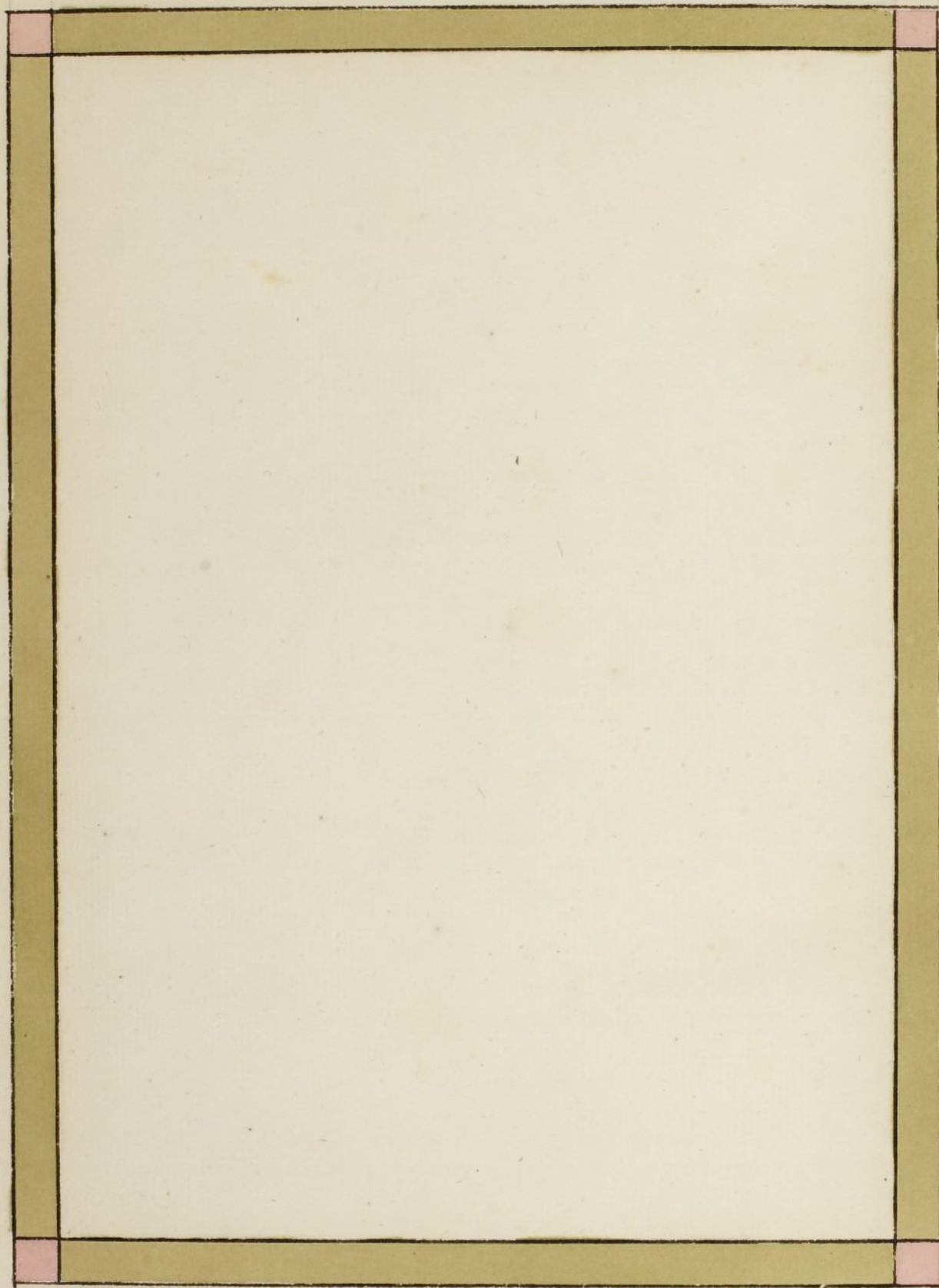
LA CLOCHETTE. 188

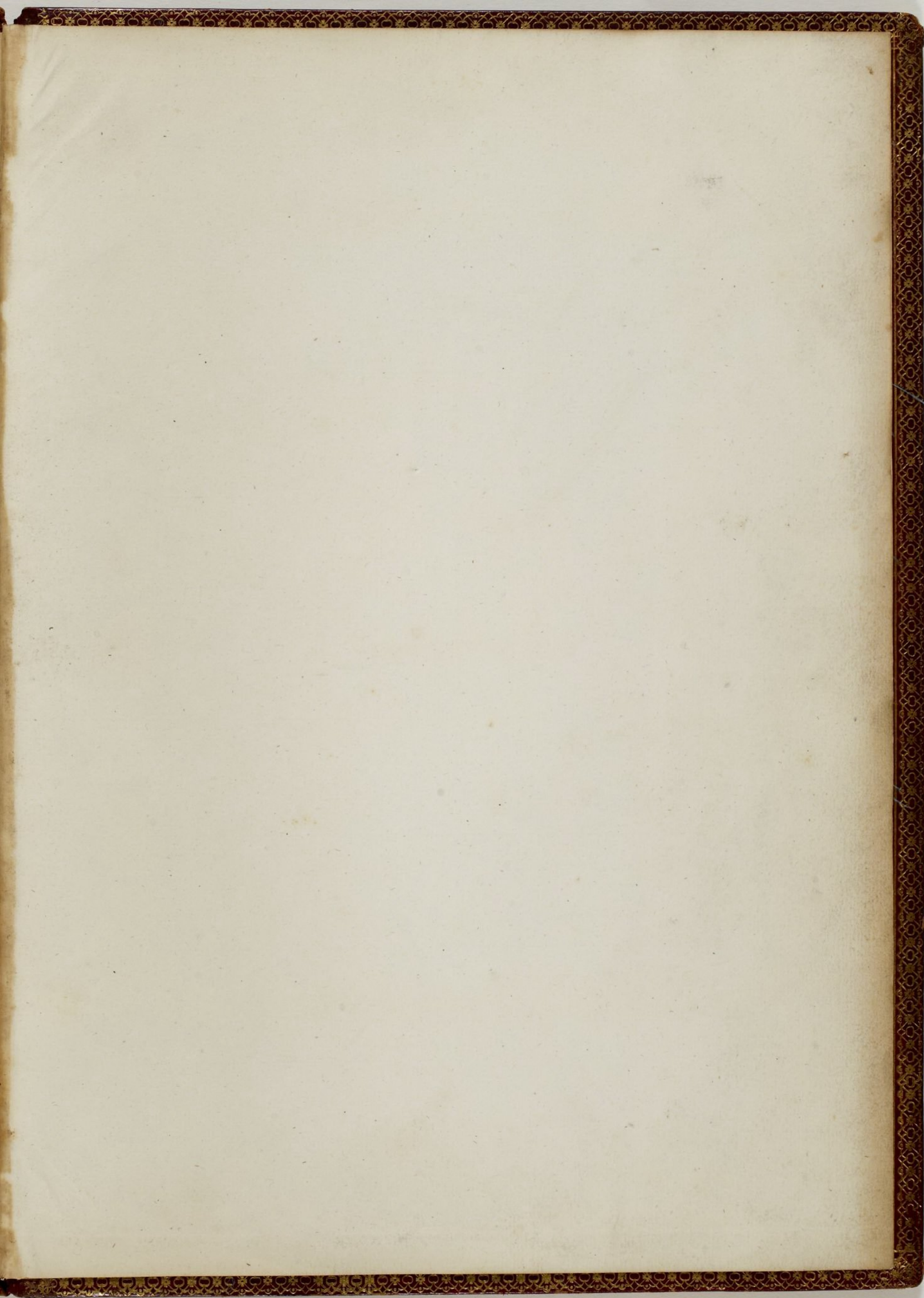
Avoir d'abord étouffé la clochette;
Puis il la prit, puis la faisant sonner,
Il se fit suivre, & l'ant que la fillette
Du fond du bois se laissa détourner.
Jugez, Lecteur, quelle fut sa surprise
Quand elle ouït la voix de son amant:
Belle, dit-il, toute chose est permise
Pour se tirer de l'amoureux tourment.
A ce discours la fille toute en transe,
Remplit de cris ce lieu peu fréquenté.
Nul n'accourut. O Belle, évitez
Le fond des bois, & leur vaste silence.

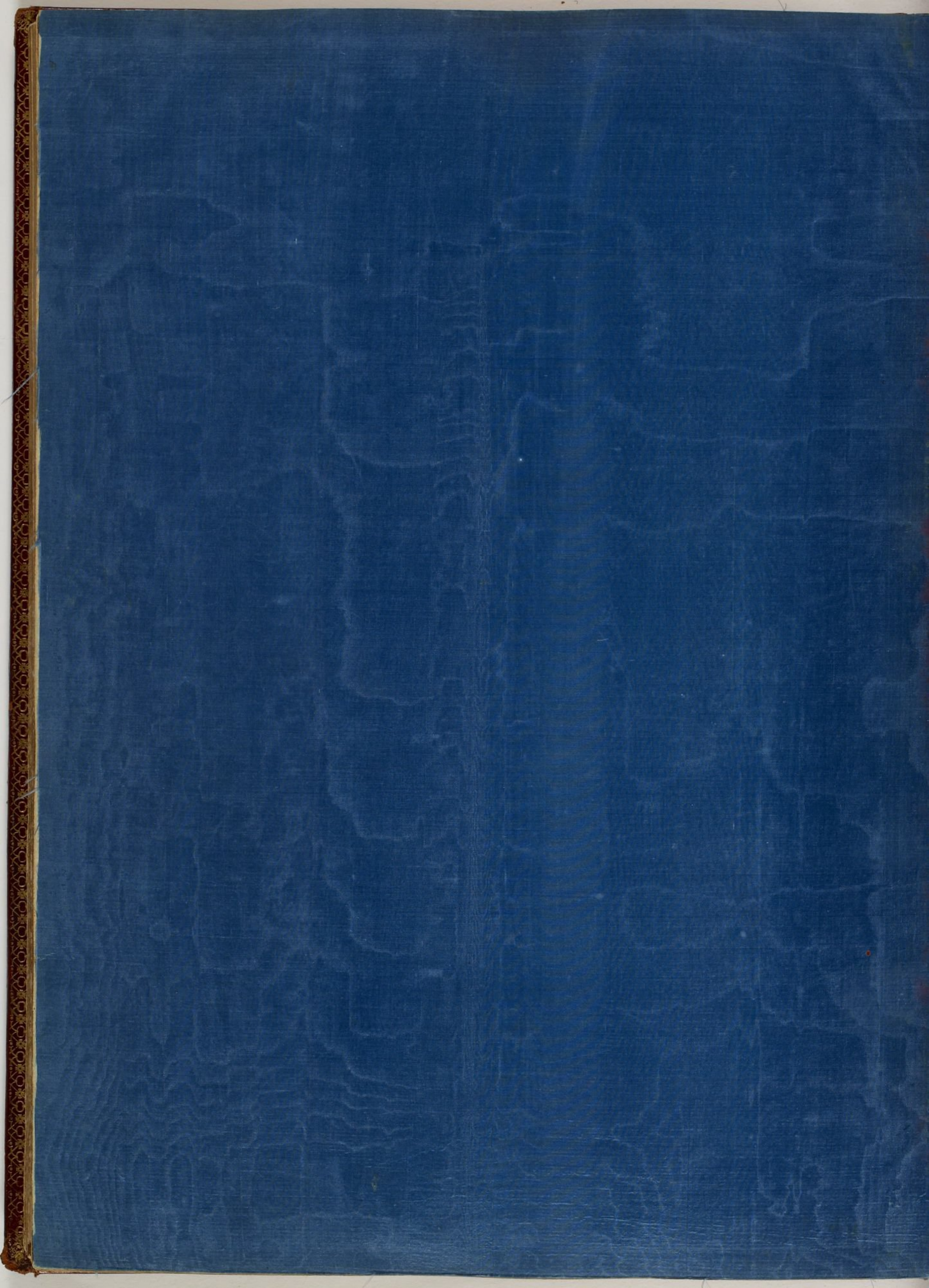


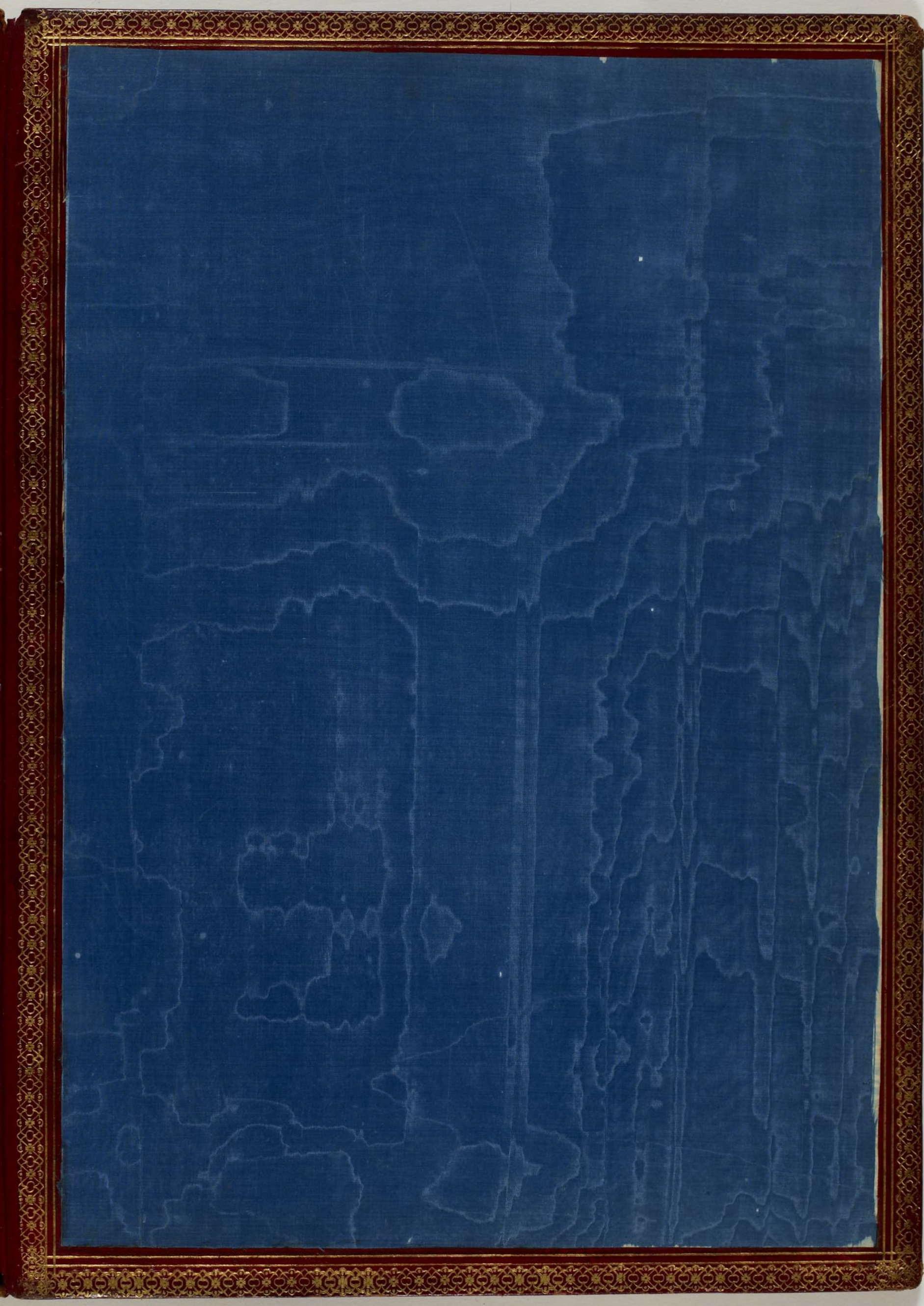


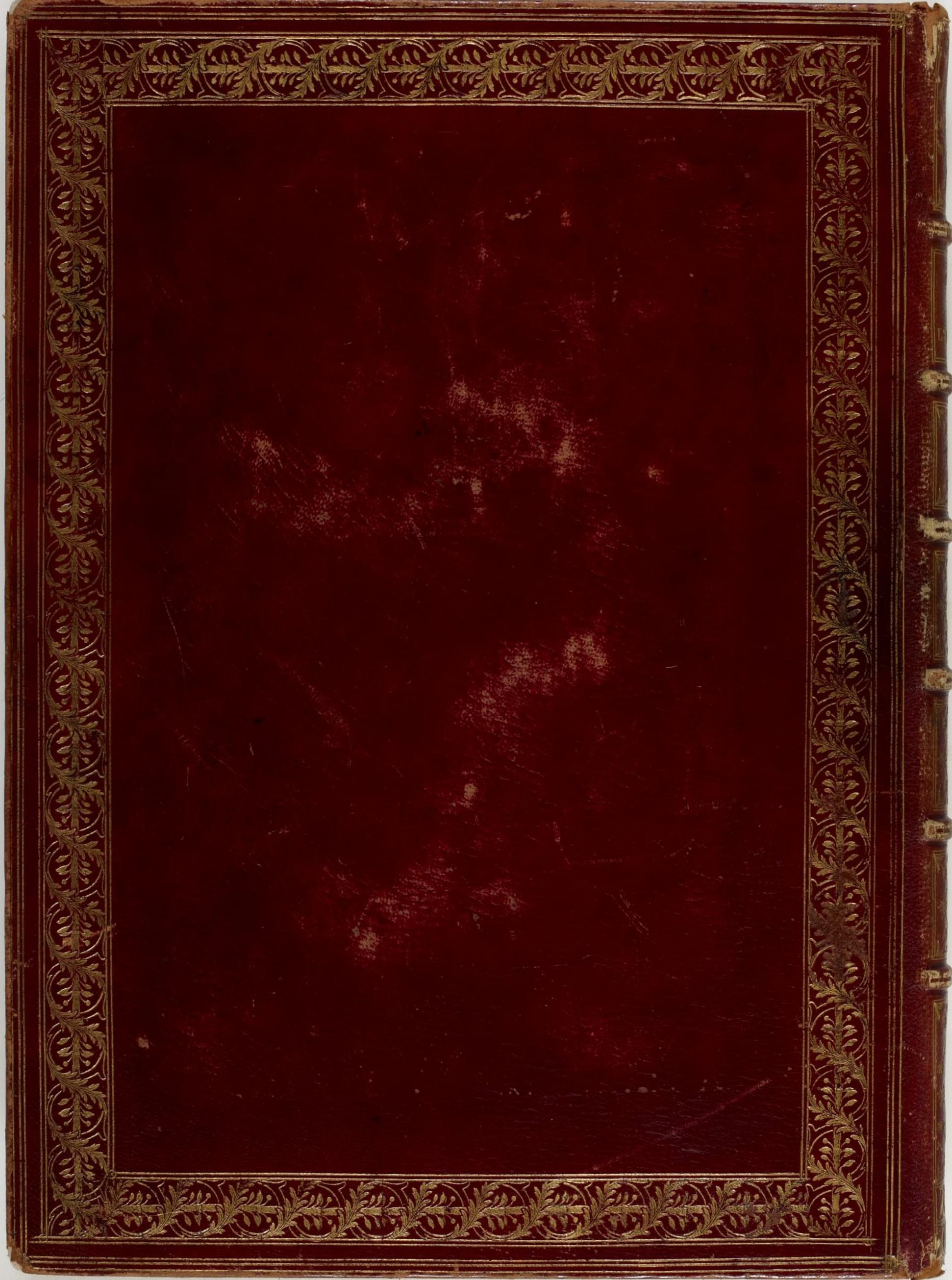












CONTE
DE
LA FONTAINE

TOM. I